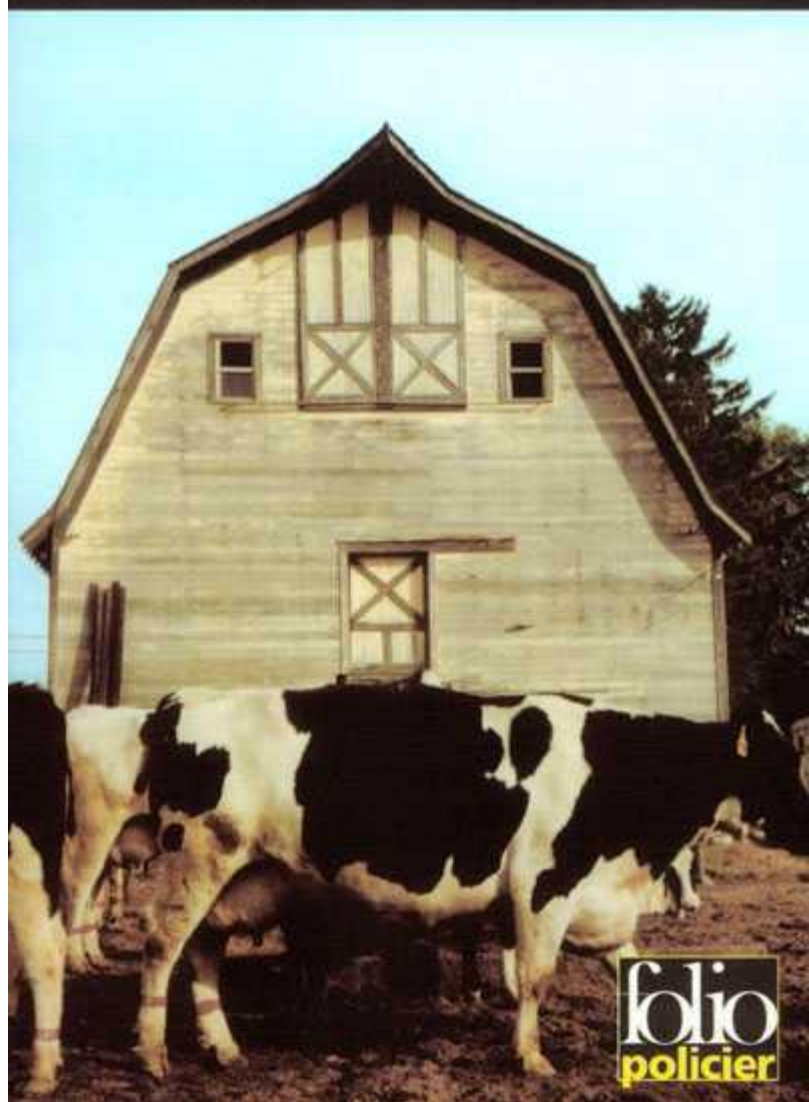


Charles Williams

Fantasia chez les ploucs

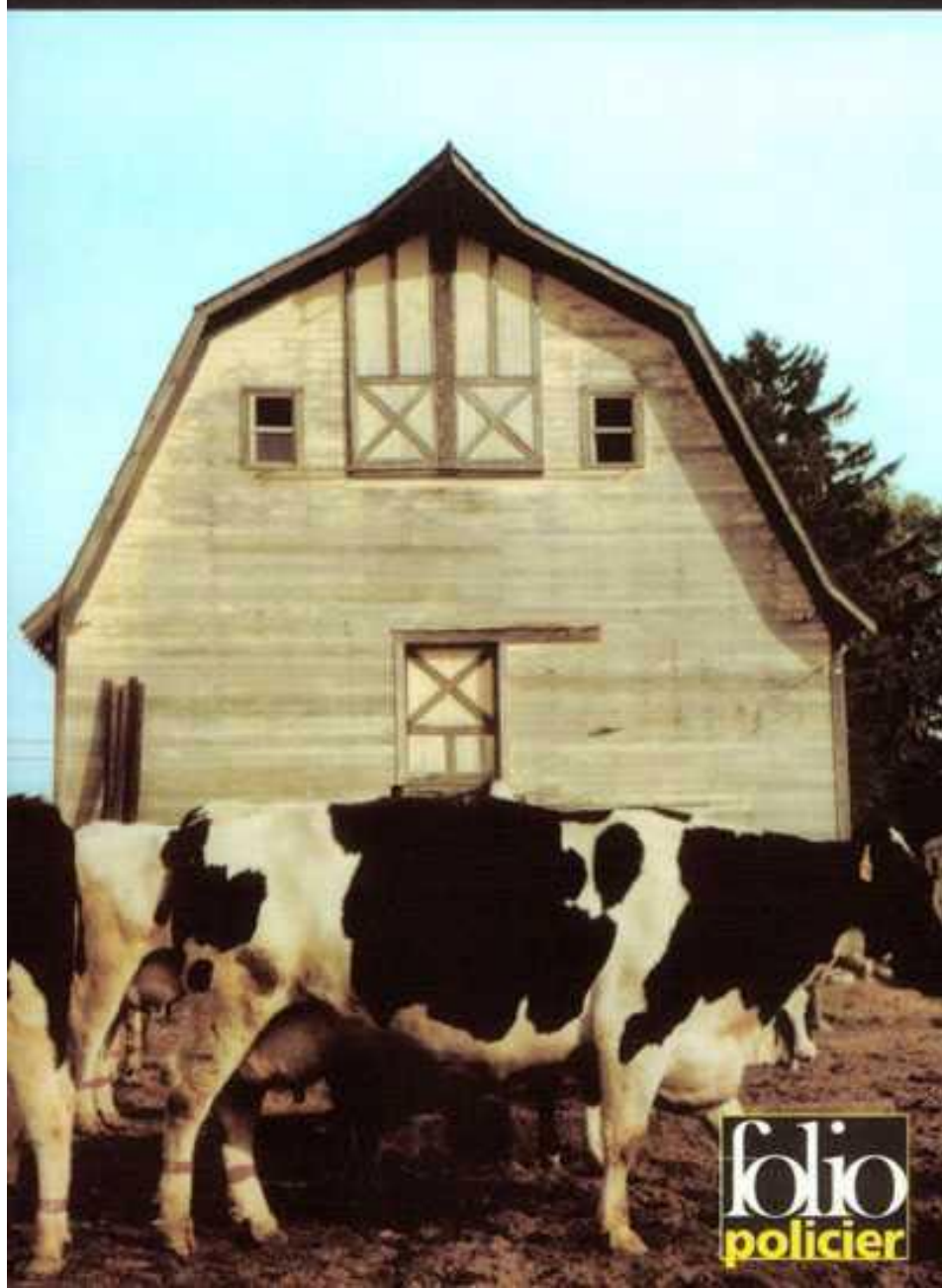


folio
policier



Charles Williams

Fantasia chez les ploucs



folio
policier

Charles Williams

Fantasia chez les ploucs

Traduit de l'américain par Marcel Duhamel

Gallimard

Titre original : *The Diamond Bikini*

© Charles Williams, 1956, pour le texte © Editions Gallimard, 1957, pour la traduction française © Editions Gallimard, 1985, pour les illustrations © Editions Gallimard Jeunesse, 1999, pour la présente édition

Né à San Angelo (Texas) le 13 août 1909 Charles Williams était taillé en hercule. Tout jeune, il ne tarde pas à entamer une carrière de chenapan. «Impossible de me souvenir de tous les établissements où j'ai usé mes fonds de culotte » confiait-il. Il fait quand même ses études au lycée de Brownsville (Texas) puis, lors de la dépression de 1929, il s'engage comme opérateur radio dans la marine marchande. Durant dix années, il va exercer cet emploi et naviguer sur les mers du monde entier. Il est ensuite inspecteur radio au Texas, puis à Washington et à San Francisco dans diverses compagnies jusqu'en 1950.

Son premier roman, *Hill girl* est publié en 1951 ; suivront vingt-deux autres récits jusqu'en 1973. Deux ans plus tard, en avril 1975, Charles Williams se suicide à bord du bateau où il vivait.

(Extrait de «Voyage au bout de la nuit » de Claude Mesplède et Jean Jacques Schleret — Editions Futuropolis.)

Ah ! ça, pour un été, c'était un fameux été !

Comme dit Pop (Pop, c'est papa), les fermes, c'est fortifiant, et pour ce qui est d'en trouver une plus fortifiante que celle à mon oncle Sagamore, on peut chercher. Il y avait un lac où on pouvait attraper des poissons vivants, j'avais un chien, et puis il y avait tous les chasseurs de lapins avec leurs mitraillettes, et aussi Miss Harrington. Elle était rudement gentille et c'est elle qui m'a appris à nager.

Miss Harrington ? Eh bien ! c'est elle qu'avait le liseron qu'a été la cause de tout ce raffut. Vous savez bien ! C'est passé dans tous les journaux. Un liseron tatoué, avec des petites feuilles bleues, qui grimpait tout autour d'une de ses poitrines, comme un sentier grimpe après la montagne, avec une rose en plein milieu. Pop a fait un foin du diable parce que je ne lui en avais pas parlé avant, mais zut alors ! comment j'aurais pu savoir que tout le monde n'en avait pas ? Moi je pensais tout naturellement que les dames des bonnes œuvres en avaient aussi, un liseron tatoué dessus, mais jamais je leur ai demandé, vu que quand j'étais avec elles, je ne connaissais pas encore Miss Harrington, ni son liseron.

Mais tout ça, ça vient après. Vaut mieux que je commence par le commencement et par vous dire pourquoi on s'était amenés chez mon oncle Sagamore. C'était à cause que Pop n'arrêtait pas d'être rappelé.

Faut croire que c'était une sale année, pour ce qui est d'être rappelé. La première fois que Pop l'a été, on se trouvait à Gulfstream Park (1), durant l'hiver ; la seconde fois, à Pimlico (2), mais le pire c'était Acqueduct. A peine on avait garé la roulotte et commencé à imprimer les feuilles qu'ils sont venus le rappeler encore un coup. Et bien entendu, les dames des bonnes œuvres m'ont harponné tout de suite, comme elles font toujours.

Elles sont marrantes, ces dames des bonnes œuvres. Je ne sais pas comment ça se fait, mais elles sont toutes pareilles. Elles vous posent toujours les mêmes questions, elles ont à peu près toutes les mêmes grosses poitrines, et quand on veut leur expliquer que nous on

voyage, on arrête pas d'aller de grande ville en grande ville, de Hialeah, à Belmont Park, par exemple, et que Pop est conseiller en placements hippiques et que le bureau de recrutement n'arrête pas de lui chercher des histoires, elles se regardent en secouant la tête et en disant :

— Oh ! c'est affreux. Le *pauvre* petit !

Toujours est-il que ces dames des bonnes œuvres d'Acqueduct, elles m'ont demandé où j'allais à l'école, pourquoi maman était partie en laissant Pop tout seul et si je savais lire et écrire et tout ce qui s'ensuit. Et quand j'ai répondu : « Et comment, que je sais lire », elles m'ont apporté le livre en question, pour voir. Un livre épatant, d'ailleurs ; du moins d'après ce que j'ai pu piger, pendant le mois que j'ai passé aux bonnes œuvres. Ça parlait d'un gosse du nom de Jim Hawkins et d'un pirate unijambiste du nom de Long John Silver et c'était chouette. Qu'est-ce que je donnerais pour pouvoir remettre la main dessus et savoir comment ça finit... Vous ne savez pas où y aurait moyen de s'en procurer un autre, des fois ?

Mais pour en revenir aux dames des bonnes œuvres, en voyant tout le mal que ce livre me donnait, elles se sont regardées et elles ont fait :

— Hum... hum... je m'en doutais !

Et c'est *vrai*, que ça n'allait pas tout seul. C'est pas qu'il y avait tellement de mots compliqués dedans, mais le type qui l'avait fait, il avait une orthographe à rallonge, je vous jure, avec des lettres et des lettres à n'en plus finir.

— Billy, tu n'aurais pas dû nous dire que tu savais lire, elle a fait, la cheffesse.

Ça se voit tout de suite, laquelle c'est qui commande ; y a qu'à jouer gagnante celle qu'a les plus gros lolos.

— Ton père ne t'a donc jamais dit que les petits garçons devaient toujours dire la vérité ?

Alors moi, je réponds :

— Mais je *sais* lire, m'dame. Seulement ce machin-là, c'est écrit si drôle. Les mots, ils ont trop de lettres.

— Ridicule ! Comment pourrait-il y avoir trop de lettres dans les mots ? Est-ce que par hasard tu insinuerais que Robert Louis Stevenson ne connaissait pas sa grammaire ?

— Moi, Stevenson, j'sais pas qui c'est, je leur réponds, mais j'sais une chose : c'est que son machin, c'est drôlement fabriqué et que

personne ne pourrait rien y piger. Tenez, je vais vous faire voir.

J'avais encore mon sandwich à la saucisse dans ma poche, vu qu'on venait juste d'arriver à l'hippodrome quand les types de chez Pinkerton (3) avaient rappelé Pop, et je me suis souvenu que je l'avais enveloppé dans la *Dernière Turfiste* de la veille. Alors, je la sors, je mords un bon coup dans ma saucisse :

— Tenez, je leur dis en montrant du doigt où c'était, regardez ça. *Gady Bird, H, 3 Bpar Héliotrope par First— Volo et Frangi-Pangi. 5 Dec. 17/I P. Rec. Tr. M. George Stringfellow 2600 R.25 Ter. C. 5. I. 31/4 m. D. me. M.L. Dar 8.9 Ion. Iram-Heure d Amour-Ike Williams.* Vous voyez ? Et maintenant, pigez-moi ça : *Ju.2 Aqu 1/2 ft. 48 3/5 b.g.* Un toquard, une cloche et une brouette et faudrait être la reine des pommes pour mettre dix ronds dessus dans un prix à réclamer de deux mille dollars. Même monté par Arcaro, il est sûr de finir dans la luzerne.

Là, elles m'ont arrêté, et qu'est-ce qu'elles m'ont passé ! Elles voulaient pas croire que je lisais pour de bon. Moi, je leur disais pourtant bien que c'était là inscrit devant leur nez, en toutes lettres, que Gady Bird était une pouliche baie de trois ans, qu'avait encore jamais gagné, et qu'elle était de Héliotrope, par First-Volo et Frangi-Pangi et que la dernière fois qu'elle avait couru, c'était le 5 décembre, à 17 contre 1 dans un Prix à réclamer à Tropical Park avec George Stringfellow comme monte, distance deux mille six cents mètres, poids cinquante-trois kilos, terrain collant, que le temps du gagnant était deux minutes cinquante-deux secondes et que Gady Bird avait mené au départ, au petit bois, dans la ligne droite, mais qu'elle s'était ratatinée avant le poteau et avait fait huitième, derrière Iram II, Heure d'Amour et Ike Williams, dans l'ordre.

— Vous voyez bien, je leur ai dit, que c'est vous qui savez pas lire.

Alors elles ont fait :

— Eh bien ! ça c'est le bouquet !

Ça leur a suffi. Elles ont dit qu'un garçon qui savait pas lire autre chose que le programme des courses, c'était honteux et contraire au mode de vie américain et qu'elles allaient demander au tribunal de m'enlever à Pop et de me mettre dans une institution. Moi, ça ne me plaisait pas, bien sûr, mais je ne pouvais rien faire et puis fallait bien que j'attende que Pop se sorte de son rappel.

Toujours est-il qu'ils m'ont gardé bientôt un mois à l'institution et qu'ils ont été vraiment chics. Ils m'ont même laissé *l'Ile au Trésor* à lire et il m'a tellement possédé, ce livre, que je pouvais plus le quitter. Au début, je n'avançais pas, à cause de la manie fatigante

qu'avait ce type de bourrer ses mots de lettres, mais à force, j'avais trouvé un truc à moi pour aller plus vite. Je fermait à moitié les yeux et comme ça, j'arrivais à laisser filer les lettres en trop. J'en étais presque à la moitié et ça devenait de plus en plus passionnant quand Pop est revenu de dessous les drapeaux. Alors, il y a eu comme qui dirait une réunion, avec des dames des bonnes œuvres, et puis le directeur de l'institution et puis des étrangers que je connaissais pas, et ça chauffait dur avec Pop, qui leur disait qu'il était conseiller en placements hippiques de son métier et qu'il y avait pas de mal à ça et d'abord, ils avaient un certain culot de vouloir lui enlever son garçon.

Moi, dans mon coin, je tâchais de bigler encore quelques lignes du livre, des fois qu'ils me l'auraient repris, et je demande à Pop :

— T'as entendu parler de Long John Silver ?

— Connais pas, il me répond. Probablement un toquard qui court dans les prix à réclamer.

En entendant ça, ils lui sont tous tombés dessus et c'est là qu'il s'est rappelé la ferme à mon oncle Sagamore. On allait y partir, il leur a dit ; rien de plus sain ni de plus fortifiant qu'une ferme, pour un gosse. Et vous savez que Pop, il a pas la langue dans sa poche. Quand il vend ses pronostics, il vous retourne les pigeons comme des crêpes. Ses clients, Pop les appelle. Je le voyais s'accrocher à cette idée de la ferme à l'oncle Sagamore et commencer à s'échauffer dur.

— Vous vous rendez compte, il leur dit, tous nos grands hommes : Lincoln, Rocky Marciano, La Guardia, Washington, Franck Sinatra, Eddie Arcaro, tous ont été élevés dans une ferme. Pensez un peu, c'est l'idéal pour un gosse : donner à manger aux oies, aux canards, cueillir les œufs, les pastèques, traire les vaches, monter à cheval.

Là, Pop s'arrête, s'étrangle un petit coup et fait machine arrière :

— Non. Réflexion faite, y a pas de chevaux là-bas. Ça me revient maintenant que mon frère Sagamore a toujours dit qu'il ne prendrait pas de chevaux chez lui, même si on lui en faisait cadeau. Des mulets à gogo, ça oui, mais pas de canassons. Il peut pas les sentir. Enfin, je vous le demande, messieurs, pouvez-vous imaginer endroit plus sain, plus fortifiant, pour un garçon en pleine croissance ?

Et Pop en avait les larmes aux yeux rien qu'à imaginer combien ça allait être fortifiant là-bas.

Ce qui fait qu'ils ont encore barjaqué un bout de temps et finalement, ils se sont mis d'accord avec Pop pour la ferme et m'ont permis d'y aller. Mais ils l'ont prévenu que s'il s'attirait encore des histoires à

New York, ils me garderaient pour de bon. A New York, je pensais... Ça m'a paru drôle, vu qu'on y avait jamais mis les pieds, mais j'ai rien dit.

On est retournés à la remorque et on est repartis, mais on s'est perdus dans des embouteillages et on ne savait plus où on était. Acqueduct (4), c'est beaucoup plus grand que Hialeah ou Pimlico, et il y a tellement de rues que si on se met à rouler là-dedans, on risque de crever de faim avant de s'y retrouver. On a pas tardé à être bloqués dans une rue où il y avait des tas de grands hôtels avec des tapis et des tentes de couleurs tendues à travers le trottoir, alors Pop a gueulé un bon coup pour appeler un bonhomme qui était planté sous une de ces tentes. Un bonhomme avec un uniforme fantaisie tout rouge et doré sur tranche.

Comment s'appelle cette rue ? il lui demande.

— Park Avenue, l'autre répond, l'air crâneur.

— Alors, fait Pop, par où faut prendre pour aller à Jersey ?

L'autre le regarde sans répondre, puis il fait :

— Qui voulez-vous que ça intéresse ?

— C'est ça l'ennui, avec ce sacré patelin, me dit Pop. Où qu'on veuille aller, on y est déjà, sans aller plus loin.

A ce moment-là, un autre homme en uniforme, avec une espèce de pot de fleurs retourné sur la tête, s'amène à la porte en tenant un chien au bout d'une courroie de cuir. Le plus long chien que j'avais jamais vu, avec des pattes tellement courtes qu'en descendant les marches, son ventre traînait par terre. L'homme a l'uniforme doré gonfle ses joues et devient tout rouge, l'air pas content, mais il prend la courroie quand même, et il commence à descendre la rue avec le chien. Mais tout d'un coup, voilà le chien qui fait un bon, qu'arrache la courroie des mains du type et qui cavale à travers la rue, en plein milieu de l'embouteillage.

L'homme à l'uniforme le suit en se faufilant entre les autos et en devenant de plus en plus rouge.

— Viens ici, mon beau p'tit toutou, il fait. Sig Fride, veux-tu venir ! Sig Fride, mon mignon, allons, viens. J'te vais t'fout mon pied dans la gueule, nom de Dieu de saloperie de saucisse à pattes !

Mais voilà Sig Fride qui fait demi-tour, qui cavale de not'côté et qui vient se blottir juste sous la remorque. La circulation commençait à se dégager et, derrière nous, les autres klaxonnaient et Pop se faisait traiter de tête de lard, alors moi, voyant qu'il s'apprêtait à démarrer

avec l'aut'dessous, je saute par terre et, à quat'pattes, je vais le chercher sous la roulotte. En me voyant, il rigole tout gentil, il bâille un grand coup et puis il me passe sa langue sur la figure. Je le prends, je le remonte devant et je l'installe sur mes genoux et lui continue à rigoler, de son drôle de rire de chien.

L'homme en uniforme s'amène en courant, en tâchant d'esquiver les autos, la figure aussi rouge que son uniforme.

— Donnez-moi ce nom de Dieu de clébard, il dit à Pop, d'un air mauvais.

— Débine, eh ! traîne-caniches, répond Pop, ou je te fais bouffer ton képi.

— Voulez-vous me le donner ! J'appelle un agent !

La rue s'était dégagée, devant nous. Pop lève un doigt et fait : « Pfftt ! » puis il démarre comme une fusée et passe le carrefour juste avant le feu rouge. Après ça, on tourne un autre coin et le bonhomme, on l'a jamais revu.

Sig Fride, lui, était aux anges. Il me lèche l'oreille et il aboie trois ou quatre fois et puis il passe la tête par la vitre pour faire des grands sourires à tous les gens sur le trottoir.

— Je peux le garder, Pop ? je demande. Je peux, dis ?

— Comment tu vas faire pour le nourrir ? Un chien comme ça, un chien de Park Avenue, ça n'aime que le vison et le caviar.

— Je parie qu'il se réglera avec des os, comme n'importe quel chien.

— Je ne sais pas trop... Mais quand on sera à Hollywood Park, comment tu feras pour le garder ?

— Hollywood Park ? On ne va pas chez mon oncle Sagamore ?

Il secoue la tête :

— T'es pas fou ! J'ai seulement dit ça pour faire taire ces vieilles tordues.

Moi, j'étais un peu triste, vu que l'idée de vivre dans une ferme, ça me plaisait drôlement, mais j'ai rien dit. Ça sert à rien de discuter avec Pop. Au bout d'un moment, on a pris un tunnel qui passait sous la rivière et Pop a dit qu'on était dans Jersey. J'ai plus parlé de Sig Fride. J'espérais bien que Pop l'oublierait et qu'il me forcerait pas à le lâcher, mais de temps en temps, il sautait sur Pop et lui raclait la figure d'un grand coup de langue.

— Une vraie serpillière, ce corniaud, fait Pop en évitant un quinze tonnes de justesse.

Mais il ne parle plus de lâcher Sig Fride et, à son air embêté, je vois bien qu'il a des soucis en tête. Il n'arrête pas de marmonner tout seul. Au bout d'un moment, il stoppe au bord de la route et se met à compter combien il nous reste d'argent.

— C'est loin, d'Acqueduct à Hollywood Park ? je lui demande.

— Un sacré bout de chemin. On mettra bien une semaine.

Cette nuit-là, on a campé tout près d'une rivière. Tout en faisant frire les saucisses, je lui demande :

— Pop, pourquoi on ne va pas chez mon oncle Sagamore ?

— Eh ben ! d'abord, il s'peut très bien qu'il ne soit pas là. Aux dernières nouvelles, paraît qu'il devait être rappelé.

— Il est imprimeur, lui aussi ?

— Non, répond Pop. (Il ouvre une canette et s'assoit sur un roc pour manger son sandwich.) Industriel, plutôt.

— Ah ! bon.

Je file un bout de saucisse à Sig Fride. Il donne un petit coup de tête, la balance en l'air et puis il plonge dessus comme si c'était une souris et l'enfourne d'un seul coup.

— Tu vois, Pop. Il mange de la saucisse.

— Bien bon de sa part, grogne Pop. Un vrai démocrate, ce chien.

— On va le garder, Pop ?

— Nous verrons. Mais ne m'ennuie pas maintenant. J'ai autre chose en tête.

Là-dessus, il reprend son air embêté.

Sig Fride s'avance et se met à lécher la poêle à frire. Il aime ça, la graisse. La nuit tombe et ça fait joli, le feu sous les arbres. Moi, je sors mes couvertures de la remorque, je les déroule et je m'allonge dessus avec Sig Fride qui se pelotonne tout contre moi. J'avais rudement envie de le garder ce chien, je vous jure.

Pop ouvre une autre canette.

— Est-ce qu'on a déjà été à Hollywood Park ? je demande. On a fait tellement de villes que des fois, je m'y perds.

Pop secoue la tête.

— Comment ça se fait ?

— Parce que pour y aller, faut traverser le Texas.

— Qu'est-ce que c'est, le Texas, Pop ?

— Le Texas ? Je vais te le dire. (Il allume un cigare et s'étire les jambes.) Le Texas, c'est le plus grand espace du monde où il n'y ait pas de champs de courses, à part l'océan Pacifique. Voilà des années que je projette d'aller à Hollywood Park et à Santa Anita, mais j'ai jamais eu assez d'argent pour traverser le Texas d'une seule tirée, et c'est la seule façon qu'on puisse le traverser. Une fois, avant ta naissance, je suis parti d'Oakland Park. Arrivé à Texakana, à la frontière, je démarre au petit jour, sans prendre le temps de respirer, pour ne pas perdre courage. Mais plus j'y pensais et plus j'avais le trac, et à moins de cent kilomètres, je me suis dégonflé et j'ai fait demi-tour. J'ai plus jamais essayé depuis.

Il regarde les flammes et pousse un grand soupir en secouant vaguement la tête :

— P'têt bien que j'me fais trop vieux pour tenter le coup. Faut, ou bien être jeune et péter le feu et être prêt à tout risquer, ou alors faut avoir beaucoup d'argent. Le Texas, faut pas s'y aventurer sans biscuits. Y a pas un champ de course à moins de deux mille kilomètres à la ronde. On se trouverait en panne d'essence au beau milieu qu'on se verrait obligés de travailler, ou Dieu sait quoi. Moi, je te le dis, c'est pas sain, ce patelin.

Je voyais bien que ça le tracassait dur. Chaque soir, au moment de camper, il sortait les cartes routières et se mettait à mesurer dessus avec des petites règles et à compter l'argent qu'il nous restait, et chaque fois, c'était pareil : on tomberait en panne d'essence à Pyote, un patelin du Texas, juste à mi-chemin de Fairgrounds et d'Hollywood Park. Le dernier soir, il fait :

— C'est pas la peine d'insister, bonsoir de bonsoir ! Jamais on y arrivera. On va se trouver coincés pile dans le milieu du Texas, aussi sûr que je te le dis. La seule chose à faire, c'est d'aller se gîter chez Sagamore, en attendant l'ouverture de Fairgrounds (5), en automne.

Moi, je pousse un « yippee ! » féroce et je serre dans mes bras Sig Fride qui se met à grogner pour de rire et à me lécher l'oreille. Et c'est comme ça qu'on a fini par aller chez mon oncle Sagamore.

Il y avait longtemps que Pop était pas venu à la ferme, ce qui fait qu'aussitôt après avoir quitté la route pavée, il a fallu qu'il demande son chemin. C'était devant une petite maison qu'avait pas de peinture dessus, avec une petite grange de rondins attenante. Le bonhomme, il courait après un cochon. Il s'est arrêté, il a ôté son chapeau et s'est épongé la figure avec un mouchoir rouge.

— Sagamore Noonan ? il demande, en nous lorgnant d'un drôle d'air.

— Ouais, fait Pop.

— Vous allez chez Sagamore Noonan ?

Il avait pas l'air d'y croire.

— C'est défendu ? demande Pop, un peu agacé. Il est chez lui, non ?

— J'ai idée que oui, fait le bonhomme. En tout cas, ils l'ont pas sorti de là, ces temps-ci.

— Alors, par où c'est qu'on prend ?

— Ben... suivez c'te route qu'est là. Le gravier ne tiendra plus long ; après c'est du sable, comme qui dirait, mais selon moi vous y arriverez, avec vot'remorque. Plus loin, vous passerez une grande butte de sable et en bas, de l'aut'côté, vous trouverez des ornières qui vous conduiront à une clôture de barbelés. De là, y a pas plus de cinq, six cents mètres ; d'ailleurs vous le sentirez si le vent souffle du bon côté. (Il commence à s'essuyer la figure.) Et si vous croisez des autos en chemin, faites-leur de la place, parce qu'il y a des chances pour qu'ils soient pressés.

— Pressés ? fait Pop.

— Ouais. Des fois, l'shérif l'est bougrement mal luné quand il passe par ici. M'a écrasé trois cochons, c't'année.

— C'est pas de chance, dit Pop.

Le bonhomme, il secoue la tête comme quelqu'un qui n'y comprend goutte :

— C'est pour ça que je suis en train de chasser celui-ci. Y a deux

hommes au shérif qui sont justement là-bas, en ce moment, et je tiens à le rentrer avant qu'ils se ramènent. Les cochons l'ont pas belle, avec le shérif.

Pop l'a remercié et on est reparti.

— Qu'est-ce qu'y voulait dire, Pop, qu'on le sentirait ?

Il a secoué la tête, l'air absent :

— Avec Sagamore, on ne peut jamais savoir.

On a passé une montagne avec des tas de sapins.

Le moteur commençait à chauffer, à force de tirer la remorque dans le sable. En haut, c'était plat pendant un moment et après, on a commencé à descendre. De l'autre côté d'un tournant, une autre auto s'arrêtait justement dans une petite clairière, et comme il n'y avait pas d'arbres, on voyait très loin, passé une espèce de ravine. Un homme avec un chapeau blanc était assis sur l'auto, les pieds sur le capot et il était en train de guigner quèqu'chose avec une paire de jumelles, de celles qu'on se sert aux courses. Pop freine et s'arrête, et l'autre lâche ses jumelles qui se balancent au bout d'une courroie passée à son cou et il nous dévisage. J'aurais bien voulu savoir ce qu'il regardait, mais y avait juste des champs et plein d'arbres et c'est tout.

— Qu'est-ce que vous regardez ? demande Pop.

Il y a un autre homme dans l'auto ; il porte un chapeau blanc, lui aussi. Il descend et ils se regardent, tous les deux.

— Des avions, répond l'homme assis sur le capot.

— Sans blague ? fait Pop.

— Comme je vous le dis. On est des guetteurs d'avions, fait l'autre. (Il a une dent en or qui brille quand il rigole.) Des fois qu'il leur prendrait la fantaisie, aux Ruskis, de s'amener par ici, avec leurs avions. Où vous allez comme ça ?

Pop le regarde un moment :

— Au champ d'aviation. (Et là-dessus, il démarre.) Si je vois des avions Ruskis, je vous ferai signe.

On trouve les ornières annoncées et on passe la barrière en barbelé. Ça descend encore un peu à travers les arbres et tout d'un coup, on aperçoit la ferme à mon onc'Sagamore.

Et c'est là qu'on a senti l'odeur.

Pop a freiné si brutalement qu'il a calé le moteur.

— Nom de Dieu ! il fait. Qu'est-ce que c'est que ça ?

Et Sig Fride commence à couiner et à s'agiter sur la banquette arrière. Pop ôte son chapeau et s'évente avec, en toussant comme un poussif. Et au bout d'une minute, ça se dégage et on peut respirer. Avec un peu de vent qui se met à souffler, ça se passe.

— Ça vient de là-bas, dit Pop. Tout droit de la maison.

— Qu'est-ce qu'est mort, à ton idée ? je lui demande.

Il secoue la tête :

— Rien ne pourrait êt'mort à ce point-là.

Alors on regarde vers la ferme. D'abord, on ne voit personne. Il y a une grange en rondins, à droite, et, juste devant nous, à l'ombre d'un gros arbre, c'est la maison. Elle est gris sale, comme du vieux bois, sans peinture nulle part. Avec une grande véranda sur le devant. De la fumée blanche sort d'un tuyau de cheminée à un bout du toit, mais mon oncle Sagamore, il a pas l'air d'être là.

Et puis on entend comme un coup de marteau, sur not'gauche. On regarde vers le bas de la colline où il y a un lac qui se perd dans les bois. Et à mi-chemin de la descente, il y a un homme qui travaille à quelque chose. J'ai jamais rien vu de plus drôle. On pourrait pas dire ce que c'est.

— C'est mon oncle Sagamore ? je demande à Pop.

— En train de travailler comme ça ? En plein soleil ?

Pop secoue la tête tout en regardant le bonhomme, qui cloue des planches sur une espèce de truc. On est à cinquante pas de lui, et on ne voit pas très bien à quoi il ressemble, sauf qu'il a le caillou tout luisant comme quelqu'un qui n'a pas beaucoup de cheveux.

— C'est pas Sagamore, dit Pop. Mais il sait peut-être où il est.

Comme ça ne sent plus mauvais, Pop remet l'auto en route et on dévale la pente. Moi, je regarde toujours le machin à quoi travaille le bonhomme, mais ça m'a l'air d'avoir ni queue ni tête. Comme s'il avait d'abord voulu construire un bateau, ensuite avait changé d'idée et décidé d'en faire une maison et puis comme s'il s'était dit tout d'un coup : « Oh ! et puis flûte ! je le cloue comme c'est là, on verra bien ce que ça donnera. »

Le fond, c'est une grande boîte à peu près de la taille d'une remorque-roulotte et, dessus, il y a une autre boîte. Rien n'est encore fini et, par endroits, on y voit au travers. D'abord, un tas de planches ont de grands trous dedans, des trous ronds, et d'autres en demi-

lunes. Le bonhomme est perché sur un échafaudage haut comme le toit d'une auto. Il nous tourne le dos et s'occupe à boucher le trou d'une planche avec une planche plus petite.

Il n'a pas dû nous entendre venir. Pop stoppe juste dans son dos et se penche par la portière :

— Hé ! Où il est, Sagamore ?

L'homme se retourne même pas.

— Hé ! vous, là-haut ! beugle Pop.

Le bonhomme continue à clouer sa planche. Pop et moi, on se regarde. Puis on descend et Sig Fride aussi saute par terre et se met à courir de tous les côtés en s'arrêtant pour regarder en l'air et aboyer après le bonhomme.

Pop se décide à corner. L'homme ne se retourne toujours pas. Il s'arrête un moment de clouer pour se reculer un peu et regarder son travail. Ensuite, il secoue la tête, il arrache la planche avec les crocs de son marteau et se remet à la reclouer quelques centimètres plus loin.

« Coin ! coin ! coin ! coin ! » fait Pop avec sa trompe. L'homme examine sa planche encore un coup, mais là non plus ça lui plaît pas, alors il recommence à l'arracher. La planche s'en va en miettes, à force.

— Ça peut durer longtemps, dit Pop en se grattant le menton. Si on veut lui parler, va falloir monter là-haut.

Il grimpe donc l'échelle ; moi je monte derrière lui sur l'échafaudage. De là, on voit le bonhomme de côté, ce qui est déjà mieux que de dos. Il est plus vieux que Pop et il est nu-pieds. Il porte une salopette sur une chemise blanche qu'a plus de manches et un faux col dur avec une cravate qui passe sous le devant de sa salopette. Il a une petite bordure de cheveux blancs autour de la tête, juste au-dessus des oreilles, et, quand il se tourne vers nous, il me fait penser à un type qui gueule après les autos dans un embouteillage, le genre fou furieux. Mais il n'a pas l'air de nous avoir vus.

— Il est trop tard ! il crie, en agitant son marteau devant la figure de Pop.

— Trop tard pour quoi ? demande Pop, qui se recule et me butte dessus.

— Pas la peine de venir maintenant. Je vous avais prévenus. Tous. Mais personne n'a voulu m'écouter. Trop occupés à chasser le dieu dollar, à boire, à mentir et à forniquer dans tous les coins. Et

maintenant, il est trop tard.

— Où est Sagamore ? lui crie Pop dans l'oreille.

— Le péché et la corruption font craquer la terre. L'heure est venue. Je vous avais avertis. Armageddon arrive !

— Pop, je demande, qu'est-ce que c'est, Armageddon (6)?

— J'en sais foutre rien. Mais ce qui est sûr, c'est qu'il l'entendra pas venir quand ça viendra, à moins que ça ne lui passe dessus.

Et Pop se penche, colle sa bouche sur l'oreille du bonhomme et beugle :

— Je cherche après Sagamore Noonan ! Je suis son frère Sam !

— Trop tard, fait l'homme en recommençant à agiter son marteau. Je ne prends pas de pécheurs ni de mécréants avec moi. Vous périrez noyés, tous !

Pop pousse un soupir et se retourne vers moi :

— Je crois savoir qui c'est, ce vieux crâne d'œuf. C'est Finley, le frère à ta tante Bessie. Un ancien prédicateur marron. Sourd comme un pot. Plus de vingt ans qu'il s'est pas entendu parler.

— Qu'est-ce qu'il construit, selon toi ?

— Peut pas savoir, mais à en juger comme ça, il ne doit pas être très fixé, lui non plus.

Il redescend l'échelle et moi je saute en bas. Et juste à ce moment, on prend une pleine bouffée de l'odeur dans les narines.

— Tu crois pas qu'il y a quèqu'chose de mort, là-bas ? je demande à Pop.

Il regarde vers la maison et moi aussi. Toujours personne.

— Peut-être un de ses mulets, il répond.

On remonte en auto et on regrippe la pente, pendant que le vieux sur son échafaudage continue à clouer et à marmotter tout seul. Pop amène l'auto et la remorque en douceur sous le gros arbre devant la maison et stoppe. On s'apprête à se boucher le nez. Mais avec le petit vent qui vient du lac, on ne sent rien. Pas au début.

C'est rudement tranquille. Tellement, même, qu'on s'entend respirer. Moi, ça me plaît bien ; ça change des grandes villes bruyantes comme Acqueduct. Je regarde autour de moi. La cour de devant, c'est pas autre chose que de la terre battue avec une voyette au milieu marquée par des bouteilles brunes et carrées enfoncées à même la

terre. La porte d'entrée sur la véranda est ouverte, mais on ne voit personne dedans. Il sort toujours un peu de fumée blanche du tuyau de cheminée, mais moins qu'avant.

— Holà ! crie Pop. Holà ! Sagamore !

Personne ne répond.

— Pourquoi on n'entre pas ? je fais.

Pop secoue la tête :

— Non, ça pourrait le surprendre.

— C'est pas bien de faire des surprises aux gens ?

— Certaines gens, oui. Pas Sagamore.

— En tout cas, y a personne.

Pop regarde autour de lui, l'air étonné :

— Bizarre. Pourtant Bessie devrait bien être là... Oh ! nom de Dieu de nom de Dieu !

Et le voilà qui se bouche le nez et qui s'évente avec son chapeau. Moi aussi, je commence à suffoquer :

— Pop, je lui dis, ça vient de là-bas. Tu vois tous ces bacs, près du puits ?

— Va voir si tu peux t'approcher d'assez près pour y jeter un coup d'œil.

Après cinq ou six bouffées, ça fait un peu moins d'effet, alors je peux m'approcher. C'est vers l'autre bout de la véranda. Il y a une corde à linge tendue entre deux poteaux et les bacs sont alignés au soleil, de ce côté-ci de la corde, le long de la maison, six en tout. Des espèces de baquets en zinc. En arrivant tout près, je suis forcé de me reboucher le nez.

Il y a quelque chose dedans, pas de doute là-dessus. Je vois pas bien ce que c'est. Un genre d'eau brune avec de l'écume et des espèces de grosses bulles qui flottent dessus. Et puis, j'aperçois quelque chose en dessous. Alors, j'attrape un bâton et je farfouille dedans jusqu'à ce que j'aie ramené quelque chose. C'est une peau de vache avec les poils qui se décollent de dessus. Je la laisse retomber et toute cette cochonnerie se met à bouillonner. C'est affreux.

Je regarde les autres baquets et c'est tout pareil. Je crie la chose à Pop. Il s'avance en s'éventant. Sig Fride s'est coulé sous la maison et pousse des petits cris plaintifs. J'en pêche une autre dans un bac et Pop regarde et hoche la tête :

— Il tanne des peaux, il fait, l'air pas très étonné.

— Il est tanneur, mon oncle Sagamore ?

Pop paraît réfléchir à quelque chose.

— Quoi donc ? Ah !... non... première nouvelle. Peut-être que c'est un p'tit extra, pour lui.

— Mais pourquoi il les a mis tout contre la maison ? On les verrait plutôt à deux ou trois kilomètres, non ?

— Je ne sais pas trop. Peut-être pour faire enrager Bessie. En tout cas, moi, à ta place, je ne poserais pas de questions là-dessus. Sagamore, il aime pas bien ça. Quand on le trouvera, fais comme si tu ne t'étais aperçu de rien.

Je m'apprêtais à lui demander comment on pourrait s'apercevoir de rien, vu que les bacs puent si fort, mais je dis rien parce que Pop, pour ce qui est de répondre aux questions, il est pas très d'accord. Ça doit tenir de famille.

Je me suis mis à chercher mon oncle Sagamore. Le soleil tapait dur. Y avait un genre de bestiole qui zizillait dans les arbres. Je marchais par derrière la maison, quand j'ai cru entendre bouger quelqu'un en dedans. J'ai écouté, mais je n'ai plus rien entendu, à part la bestiole, qui faisait bzzz... bzzz... quelque part dans le bas de la colline.

La porte de la cuisine était ouverte. J'ai monté sur la marche de bois et j'ai regardé dedans. Mais comme je ne voyais rien, je suis entré. Sig Fride a fait un bond sur la marche et m'a suivi. Il y avait un poêle de cuisine dans un coin, une table recouverte d'une toile cirée et des chaises.

Sur le poêle, y avait un pot. J'ai soulevé le couvercle, des fois qu'il y aurait eu quelque chose à manger dedans. Et il y en avait. C'était blanc et on aurait dit des morceaux de pommes de terre. J'ai pris une cuiller sur la table et j'ai piqué dedans. Mais c'était pas des pommes de terre. Ça avait plutôt le goût de rutabaga. C'était pas très bon.

A gauche, il y avait une porte et une autre qui donnait sur le devant. J'ai regardé par celle de gauche. J'ai vu un lit, mais c'était plutôt un genre de resserre. Des sacs de sucre étaient empilés par terre et des tas de vieux harnais et d'affaires usées pendaient au mur. Je suis sorti de là et je m'apprêtais à aller voir derrière l'autre porte, quand je me suis arrêté en me rappelant une drôle de chose : ce rutabaga blanc. Il était froid. Pourtant, le pot était sur le feu.

Je suis retourné au poêle regarder dans le pot encore un coup. Et j'ai tâté le poêle. Il était froid. Alors j'ai soulevé les ronds : les cendres

aussi étaient froides. Pourtant j'avais vu de la fumée sortir du tuyau. Je suis retourné dans la cour pour voir. Mince alors ! Y avait plus de fumée. Pourtant j'en avais vu. J'en étais sûr. Décidément, il s'en passait de drôles, chez mon oncle Sagamore. En revenant sur la véranda, ça s'est remis à puer. C'était pire que tout, dans ce coin-là. J'ai couru à l'auto. Pop s'éventait toujours avec son chapeau en marmonnant des jurons, l'air dégoûté de tout.

— Qu'est-ce que je suis venu foutre ici, au lieu d'aller à Narraganset Park (7), il fait.

— Oh ! Pop. Moi, je m'y plais bien, à part que ça pue.

— Ouais, mais qu'est-ce qu'on va faire ? Sagamore est pas là. Il a dû être rappelé. Y a personne, à part c'te vieux ouistiti qu'est là-bas en train de clouer ses planches. Et d'ici, on ne peut aller nulle part.

Juste derrière nous, quelqu'un fait :

— Ça va, Sam ?

On se retourne pile et on voit un bonhomme adossé au montant de la porte, un fusil au creux de son bras. Moi, j'écarquille les yeux parce que je vois pas d'où il a pu sortir, vu que la maison était vide la minute d'avant et qu'on ne l'avait pas entendu venir.

Il est grand et fort ; plus grand que Pop, et il porte une salopette sur un tricot. Il a des petits yeux tout noirs et un grand nez crochu, avec une barbe qui lui monte jusqu'aux yeux, une barbe pleine de sueur qui lui cache presque toute la figure. Ses cheveux noirs broussailleux commencent à blanchir et ils poussent longs et drus jusque sur ses oreilles, mais il a une grande tache blanche toute dégarnie depuis le front jusque derrière la tête. Sur le devant de la salopette, on voit des longs poils noirs qui couvrent sa poitrine et lui ressortent dans le cou par l'ouverture du tricot.

Ses petits yeux noirs, brillants et durs, ont l'air de rigoler en nous regardant, mais avec quelque chose qui rappelle un loup. Il a une grosse bosse à la joue gauche, et tout d'un coup, sans bouger la tête ni rien, il pince les lèvres et un gros paquet de jus de chique raide comme une balle vole à travers la véranda pardessus les marches et atterrit dans la cour : « *Ptt. -flac !* »

— En visite ? il demande.

— Sagamore ! fait Pop. Vieux bandit !

« Tiens, c'est mon oncle Sagamore », je me dis. Mais je voyais toujours pas d'où il pouvait sortir, ni comment il s'était trouvé là tout d'un coup sans qu'on l'entende.

Il pose le fusil contre le mur et il regarde Pop :

— Ça fait une tirée qu'on ne t'a pas vu, Sam.

— Dans les dix-huit ans, j'ai idée.

On monte tous les trois sur la véranda, ils se serrent la main et on s'accroupit sur les talons devant la porte.

— D'où que t'es sorti, mon oncle Sagamore ? je demande. J'étais dans la maison y a pas une minute et je t'ai pas vu. Et qu'est-ce qu'il construit, ce bonhomme, là-bas près du lac ? Et pourquoi que t'as pas été mettre tes peaux de vaches plus loin de la maison ?

Il se tourne vers moi, après quoi il regarde Pop :

— Ton garçon, Sam ?

— Ouais, c'est Billy.

Mon oncle Sagamore hoche la tête d'un air entendu :

— Il fera quelqu'un de capable plus tard. Il en pose, des questions ! Pour peu qu'il se trouve quelqu'un pour lui répondre, il finira par en savoir plus long qu'un juge de paix.

Mon oncle Sagamore se lève et rentre dans la maison. Une minute après, il revient avec deux cruches de verre pleines d'un truc clair comme de l'eau. Il en pose une juste en dedans de la porte et tend l'autre à Pop, après quoi il se raccroupit. Pop s'évente toujours avec son chapeau, mais il ne dit rien de l'odeur des cuves.

Il boit un coup au cruchon et le rend à mon oncle Sagamore. Il s'étrangle un peu et les larmes lui montent aux yeux.

— Ce bon vieux puits, il a pas changé, il dit.

Bien sûr, ils veulent me mettre dedans, mais ça ne prend pas : je sais bien que c'est pas de l'eau, mais je dis rien.

Mon oncle Sagamore ôte sa grosse chique de tabac de sa bouche et la jette dans la cour. Il lève le cruchon, le bascule, et sa pomme d'Adam monte et descend. Après, il s'essuie la bouche d'un revers de main, mais il a pas les larmes aux yeux.

— A propos, dit Pop, on a vu deux guetteurs d'avions, là-haut, sur la butte, en venant. Ils regardaient par ici avec des jumelles.

— Avec des chapeaux blancs ?

— Ouais. Et un des deux avait une dent en or. M'avaient l'air d'être tout contents d'eux.

Mon oncle Sagamore hoche la tête, l'air on ne peut plus sérieux :

— Des hommes au sherf (8). Des durs à l'ouvrage. Toujours sur la brèche, à l'affût des incendies de forêt.

— Ils en ont déjà repéré ?

— Ben, ça arrive. De temps en temps, là-bas dans mon ancien chantier de bois de charpente, y a une vieille souche qui prend feu quand le tonnerre tombe dessus. Bon Dieu, ils n'en ratent jamais un ! Il en surgit de tous les buissons, comme des gosses à la Saint-Jean.

Il reboit un coup au cruchon et se met à glousser :

— L'aut'jour, c'était un vieux tronc pourri qui brûlait dans ce coin-là, et v'là t'y pas qu'un espèce d'idiot avait oublié quèqu'chose comme

vingt à trente bâtons de dynamite dans les parages. Probab'qu'y devait faire sauter des souches, ou aut'chose. Toujours est-il que, juste comme ces pompiers en pantoufles s'amenaiient au pas de charge à travers les taillis, ça commence à péter. Que je sois pendu s'ils ne m'ont pas défriché un bon demi-arpent de brousse, à cavalier de tous les côtés comme des lapins ! Jamais vu des gens capables d'arracher autant de ronces et de gratte-cul rien qu'à chercher à mettre les pieds dans la bonne direction-

Pop reboit un coup au cruchon et dit :

— C'est bougrement réconfortant de se savoir protégé par des représentants de la loi aussi actifs et aussi vigilants.

— Tu l'as dit. Justement, ils vont pas tarder à s'amener.

A ce moment-là, on entend un boucan terrible, là-haut, du côté de la barrière de barbelés. Comme si une auto venait de foncer sans se donner la peine de l'ouvrir avant. Et puis voilà qu'on voit l'auto. Elle fait de ces bonds dans la descente qu'on dirait Epinard en train de passer un lot de percherons dans la ligne droite. Elle laisse derrière elle une traînée de poussière haute comme une maison et, de temps en temps, elle bute dans une bosse et fait un saut de trois pieds. Pour sûr qu'ils ont l'air pressés.

— J'avais dans l'idée, un de ces jours, de prendre un pilon et de leur aplanir un peu la route, à ces gars-là, dit l'oncle Sagamore, en les regardant cahoter sur la pente. C'est vraiment une pitié, pour un contribuable, de les voir démolir le matériel du comté à force d'aller et venir sur ce bout de chemin. (Il secoue la tête.) Mais j'ai jamais eu le temps de m'y mettre.

Tout en parlant, il attrape le cruchon qui était derrière la porte et le remplace par l'autre :

— Trinqueron bien un coup avec nous, je pense. (Il tend le nouveau cruchon à Pop.) Méfie-toi de ne pas en laisser descendre. Des fois qu'il y aurait de l'huile de croton (9) dedans.

— Ah bon ! fait Pop.

Il rejette la tête en arrière et boit une gorgée, mais on dirait qu'il n'avale pas. Je leur demande ce que c'est que l'huile de croton, mais comme ils n'ont pas l'air de vouloir répondre, je me rappelle que mon oncle Sagamore, il aime pas les questions et je n'insiste pas.

Juste à ce moment, l'auto freine et les pneus hurlent. Elle chasse sur à peu près vingt mètres et stoppe sous l'arbre. Mon oncle Sagamore fait comme s'il venait juste de les voir ; il reprend le cruchon à Pop et le cache dans son dos. Les deux hommes qui guettaient les avions

descendent et s'amènent vers nous. L'odeur leur saute au nez et ils se mettent à tousser, à cracher et à s'éventer avec leurs chapeaux blancs, mais ils continuent d'avancer en se regardant d'un air rigolard et futé.

Mon oncle Sagamore écarte un peu le fusil, comme s'il s'était plus rappelé qu'il était là et leur dit :

— Venez donc vous asseoir un brin, les amis.

Ils montent les marches. Celui qu'a la dent en or est grand et maigre avec un nez presque aussi long que celui de mon oncle Sagamore et une longue mâchoire de cheval. Ses cheveux sont jaunes comme du beurre, rasés sur les côtés, très longs sur le dessus et plaqués à la brillantine. L'autre aussi est maigre, mais moins grand. Il a des cheveux noirs ondulés et une de ces drôles de moustaches qu'ont l'air d'être faites au stylo. Ses rouflaquettes lui descendent jusqu'au menton.

Ils ont un petit air finaud, tous les deux.

Tout en s'éventant, celui à la dent en or fait :

— On regrette d'avoir esquinaté vot'barrière, mais faut dire qu'on était pressés d'arriver ici à temps pour vous empêcher de boire de cette eau de puits. On voulait vous prévenir qu'y a de la thyphoïde en masse, dans les parages.

— Tiens, tiens, de la thyphoïde ! dit mon oncle Sagamore.

Les deux autres se regardent encore une fois comme s'ils allaient éclater de rire, malgré l'odeur abominable.

— Comme je vous l'dis, fait le moustachu. Et le shérif, pas plus tard que ce matin, il nous dit : « Vous deux, tâchez de me ramener un échantillon de l'eau du puits à Sagamore Noonan, pour le faire analyser. J'voudrais surtout pas que Sagamore s'en aille choper cette sacrée thyphoïde. »

Tout en parlant, il se déplace un peu pour arriver à voir le cruchon posé derrière mon oncle Sagamore. Et il se met à le guetter de l'air de quelqu'un à qui ça rappelle une histoire drôle.

— Eh bien ! l'ami, c'est rudement aimable de sa part, au sherf ! dit mon onc' Sagamore. (Il se tourne vers Pop.) C'est bien ce que je te disais, Sam. Prends la plupart de ces nom de Dieu de culs de plomb du conseil municipal, qui passent leur temps à s'engraisser à nos dépens ; ils n'en foutent pas une ramée pour gagner leur argent, mais ces gars au sherf, c'est pas pareil. Ils se décarcassent pour protéger le pauv' contribuable, comme le veut leur métier, à guetter les avions et

les incendies de forêt, à se tourmenter pour c'te sacrée thyphoïde, à le surveiller au bout de leurs jumelles des fois qu'il attraperait un coup de soleil en se crevant à la tâche là-dehors, du matin au soir, pour payer ses impôts et leur remplir la mangeoire. Ça vous met de la fierté au cœur de les savoir tout le temps sur la brèche. Alors comme ça, les amis, allez donc tirer un seau d'eau au puits et voyez si vous trouvez pas un vieux bocal à confitures pour la mettre dedans.

— Oh ! non, on ne veut pas vous déranger, fait l'homme à la dent en or, avec un large sourire. On va prendre le plein cruchon qui est là derrière vous. Ça sera amplement suffisant pour le trib... j'veux dire pour le Service de santé.

— Celui-là, vous voulez dire ? fait mon oncle Sagamore, en sortant le cruchon. Mais c'est pas de l'eau de puits, les amis.

— *C'en est pas ?* (Les deux hommes du shérif sont tellement estomaqués qu'ils se regardent encore un coup.) Ça par exemple ! C'est pas de l'eau de puits !

— Ma foi non. C'est une espèce de médicament que j'ai vu en réclame dans je ne sais quel magazine. « Vous sentez-vous vieillir à quarante-ans ? » ça disait, et ça représentait un beau p'tit brin de fille qu'avait pas grand'chose sur elle et puis ça expliquait qu'on pouvait retrouver tout son allant et recommencer à chasser le jupon pour peu qu'on se soit senti un peu ramollo quéqu'temps auparavant ; alors je me suis dit que j'en tâterais bien un p'tit coup.

— Voyez-vous ça ! fait l'homme à la dent en or. Et ils vous l'ont expédié dans un cruchon, juste comme la gnô... j'veux dire comme l'eau de puits ?

— Ben... pas exactement. Comprenez, ça se fait chez soi, comme qui dirait. Ils vous envoient c'te poudre de je ne sais trop quoi et on mélange ça à la maison. J'dis pas qu'ça n'a pas une toute petite odeur d'alcool, mais ne vous y trompez pas. C'est seulement parce que pour la dissoudre, j'avais sous la main qu'un flacon de remontant à quatre-vingt-dix degrés que Bessie avait pris chez le pharmacien.

— Eh bien, eh bien ! fait le moustachu. Une petite odeur d'alcool ! Qui est-ce qui aurait pu imaginer une chose pareille !

L'autre attrape le cruchon et le porte à son nez. Le moustachu le regarde.

— Peut rien sentir, avec cette puanteur, il dit. Mais fichtre ! on sait c'que c'est !

— Je vous dis que c'est qu'un médicament, les amis, répète mon

oncle Sagamore. Vous n'allez tout de même pas emmener ça au Service de santé, ils se foutaient de vous.

— Vous nous prenez pour des novices ! dit celui à la dent en or. Mais pour êt'sûr que c'est une pièce à conviction...

Il porte le cruchon à sa bouche et en avale une gorgée. Il s'étrangle un peu.

— Alors ? demande le moustachu.

L'autre le regarde d'un air tout étonné :

— J'sais pas trop. C'est assez fort pour êt'de la goutte, y a pas de doute. Mais ça vous a un drôle de petit goût. Tiens, vois un peu c'que t'en penses ?

Le moustachu n'a pas l'air très décidé. Puis il dit :

— Oh ! et puis merde ! il en buvait, lui, non ?

Alors il boit un coup au cruchon.

— Vous voyez bien, dit l'oncle Sagamore. Je vous avais prévenus. C'est qu'un médicament. Mais vous êtes trop jeunes pour en avoir besoin. Si en rentrant en ville, vous vous mettez à cavalier comme des coqs après les poulettes, faudra pas vous en prendre à moi.

L'homme à la dent d'or paraît toujours pas très sûr de lui.

— Faut pas m'en conter, il dit, je sais ce que c'est que la goutte. (Mais quand même, il réfléchit bien une minute avant d'en reboire.) Ma foi, j'sais pas trop, il répète. Ça serait tout de même un peu bête, qu'on confisque ça et que ça soit *vraiment* un médicament.

— Allons, fait le moustachu. Tu connais assez bien Sagamore Noonan pour savoir qu'il faut jamais croire un mot de ce qu'il dit. Tiens, repasse-le-moi.

Et il reboit une lampée, lui aussi. Mais il a pas l'air plus avancé après.

— Si vous pouvez pas faire autrement, dit mon oncle Sagamore, allez-y. Confisquez-le. Mais tant que vous êtes là, asseyez-vous un moment. Rien ne presse.

— Non, on va s'en aller, ils répondent. On a ce qu'on était venus chercher. On ne voulait pas vous voir attraper c'te fièv'thyphoïde.

Là-dessus, ils font demi-tour.

L'air de penser à autre chose, mon oncle Sagamore prend le fusil et le pose sur ses genoux. Il l'ouvre, ôte les cartouches, les regarde comme pour être sûr qu'elles étaient bien dedans et puis il les reglisse dans le

canon et le referme. Il tripote le cran de sûreté, histoire de s'occuper, comme quelqu'un qu'est au téléphone et qui scribouille des trucs sur un bout de papier. Ils ne le quittent pas des yeux. Le moustachu se passe la langue sur les lèvres.

— Alors, les amis, vous ne voulez vraiment pas vous asseoir une minute ? C'est pas sain de cavalier comme ça en pleine chaleur.

Ils s'arrêtent et regardent d'un drôle d'air le bout du fusil qu'est justement braqué de leur côté. Celui à la dent en or, il fait :

— Mon Dieu... euh... c'est vrai qu'on est pas tellement pressés, au fond.

— Voilà c'que j'appelle montrer du bon sens, dit mon oncle Sagamore.

Il ressort de sa poche sa vieille carotte de tabac et l'essuie sur son pantalon pour en enlever la poussière et les saletés qui collent après et s'en croque une grosse chique :

— J'voulais vous faire connaître ma famille, il continue. Voilà mon frère Sam et son garçon. Sam est dans la finance, à New York. Sam, souhaite la bienvenue aux gars du sherf... La grande perche avec les cheveux passés au saindoux, c'est Booger Ledbetter et l'autre, avec sa moustache à la joli-cœur, c'est Otis Sears.

— Salut, dit Pop.

— Salut bien, dit Booger.

— Salut bien, dit Otis.

Pendant une ou deux minutes, personne ne dit plus un mot. On reste là assis à croupetons à se regarder les uns les autres, moi d'un côté de mon oncle Sagamore et Pop de l'autre, avec les deux hommes au shérif en face de nous sur le haut des marches. La bestiole recommence son bzzz... bzzz... dans les arbres. Il y a un petit coup de brise et ça se remet à puer quéqu'chose de terrible. Les hommes au shérif s'éventent tant qu'ils peuvent.

— Vous avez chaud, les gars ? demande mon oncle Sagamore.

— C'est pas tellement ça, répond Booger. C'est c't'odeur. Par moments, c'est vraiment pas tenable.

— Une odeur ? dit mon oncle Sagamore d'un air surpris. (Il se tourne vers Pop.) Tu sens quéq'chose, Sam ?

Pop s'arrête de s'éventer avec son chapeau :

— Moi ? non, il fait, l'air étonné lui aussi. Quel genre d'odeur ?

Mon oncle Sagamore regarde les deux autres :

— Vous êtes sûr que c'est pas des idées que vous vous faites ? D'où ça a l'air de venir ?

— Ben... de ces cuves, là-bas, reprend Booger.

— De ma tannerie, vous voulez dire ?

— Ma foi, euh... fait Booger, les yeux fixés sur le bout du fusil, j'avais cru sentir une odeur qui venait de là-bas, mais j'ai pu me tromper.

— Plutôt curieux, dit mon oncle Sagamore. Personnellement, j'ai rien remarqué. Mais vous avez bien fait de me le dire, les amis ; ça me fait penser qu'il est temps de laisser les deux du bout s'égoutter un brin. Ça fait huit jours qu'elles sont à tremper. Le temps de les pendre, je reviens tout de suite.

Il se lève et s'en va, le fusil au creux du bras. Arrivé au dernier baquet, il soulève la vieille peau de vache avec un bâton et la balance sur la corde à linge, en l'étalant bien. Ensuite, il fait la même chose avec la suivante. Une eau brune commence à dégoutter des deux peaux et à tomber dans la poussière. Ça sentait déjà pas bon avant, mais maintenant qu'elles sont là étalées à l'air, à six pas de nous, c'est épouvantable. Je sens mes yeux qui me piquent et je commence à étouffer.

Otis et Booger ont l'air un peu malades. Ils respirent juste ce qu'il faut et s'éventent avec leurs chapeaux et puis, ils regardent mon oncle Sagamore et s'arrêtent de s'éventer et ne respirent pour ainsi dire plus du tout.

Mon oncle Sagamore revient s'asseoir contre le montant de la porte et pose son fusil sur ses genoux. Il a pas l'air de sentir quoi que ce soit. Il dit :

— J'avais dans l'idée de vous faire visiter ma tannerie. Étant comme qui dirait du gouvernement, vous autres, vous devez vous intéresser aux industries nouvelles et aut'trucs pareils, et à toutes les façons qu'un fermier peut se dépatouiller pour arriver à gagner de quoi payer ses impôts. Avec tous ces gros lards qui se prélassent à l'hôtel de ville et qu'attendent qu'il ait arraché un malheureux nickel à la terre pour lui tomber dessus comme une volée de moineaux sur un crottin d'avoine, faut bien qu'un homme fasse quéqu'chose, sans ça il risque de devenir enragé et de se porter aux élections. C'est pour ça que je me suis lancé dans le commerce du cuir, ça me fait un petit à-côté.

— Eh ben ! mais ça me paraît une fort bonne idée, dit Otis en s'épongeant la figure.

— Que oui, comme ça j’suis à peu près sûr de manger une fois de temps en temps ; assez pour tenir droit sur mes guibolles et aller en ville une fois l’an, tâcher d’emprunter de quoi ensemençer ma terre et faire marcher ma ferme, de façon que ces gros feignants de la commune ne soient pas forcés d’en venir à faire des choses désespérées, comme par exemple de travailler. J’pourrais pas admettre une chose pareille. Si jamais les Rouskis apprenaient que ça va tellement mal dans ce pays que les conseillers municipaux sont obligés de travailler, ils nous attaqueraient à la minute.

— Ouais, ça se pourrait bien, fait Otis, l’air de n’pas en croire un mot, mais histoire de dire quelque chose par politesse.

La conversation en reste là. Plus personne ne dit mot. Là-haut, sur la colline, on voit danser des vagues de chaleur, et, de temps en temps, il vient des coups de marteau, du coin à mon oncle Finley. Pop le montre d’un signe de tête et demande à mon oncle Sagamore :

— Il n’fait donc jamais la pause ?

Mon oncle Sagamore pince les lèvres, expulse un crachat de jus de chique droit comme une flèche, qui rase Booger et Otis et atterrit dans la cour : *Ptt~ Flac !*

— Non, il répond. Seulement quand il est à court de planches. En ce moment, depuis qu’il a fini tout le bois du dernier cabinet, il fonctionne au ralenti, mais il s’occupe en rafistolant par-ci par-là.

Tout le monde a tourné la tête vers mon oncle Finley.

— Qu’est-ce qu’il est en train de construire, au juste ? demande Pop.

— Un bateau, répond mon oncle Sagamore.

— Un bateau ?

Mon oncle Sagamore fait oui de la tête.

— Eh oui ! Finley a dans l’idée qu’il va commencer à pleuvoir comme vache qui pisse d’ici peu. Et quand ce jour-là arrive, lui s’en va peinard en croisière, pendant que nous autres, pêcheurs propres à rien et sacripants que nous sommes, on sera tous noyés. Un moment, il avait eu dans l’idée d’emmener Bessie, puisqu’elle est sa sœur, mais quand il a vu qu’elle faisait tant de chichis à propos des cabinets, il lui a dit qu’il avait parlé de la chose à la Vision et que la Vision lui avait dit qu’elle aille se faire foutre, qu’elle serait noyée tout comme nous autres.

— Qu’est-ce que c’est que cette Vision, demande Pop.

Moi, j’espérais justement qu’il poserait pas la question, de façon

qu'on puisse descendre de la véranda et s'en aller où ça pue un peu moins, mais il a l'air de tenir à le savoir tout de suite et, de son côté, mon oncle Sagamore, il tient absolument à c'qu'on reste tous là pour l'écouter. En tout cas, c'est comme ça que je vois la chose, alors, bien entendu, je ne parle pas de vouloir m'en aller.

Sig Fride est le seul à ne pas être incommodé. Il a compris. Il part au trot là-haut sur la colline et se couche sous un buisson.

C'est-à-dire pas tout à fait le seul. Mon oncle Sagamore n'a pas l'air trop gêné non plus. Il s'étire un petit peu, il se gratte une jambe avec le gros orteil de l'autre pied, et fait passer sa chique dans l'autre joue.

— La Vision ? il répond. Ah ! oui, Finley l'a vue, une nuit, y a de cela quatre ans, si j'ai bonne mémoire. Bessie et moi, on était endormis, quand le v'là qui fonce à travers la maison en chemise de nuit comme s'il avait un nid de frelons dans la culotte et nous raconte que la Vision lui a dit de n'pas perdre une minute, vu que la fin du monde est pour bientôt. Là-dessus, il cavale dans la cour de derrière, il attrape une barre de fer et se met à démolir le poulailler pour en prendre les planches avec quoi faire son bateau. Il devait être dans les deux heures du matin et on se serait vraiment cru dans un foutu cabanon. Avec toutes ces volailles qui piaulaient en se demandant ce qui leur arrivait et Bessie qui braillait tant que ça pouvait après Finley pour qu'il aille se recoucher. J'ai pas fermé l'œil de la nuit.

— Et il est après son bateau depuis tout ce temps-là ? demande Pop.

— Par à-coups. Ça dépend de son stock de planches. Quand il a eu fini avec le poulailler et le hangar où je garais ma camionnette, il s'est attaqué à la maison, mais on a tout de même réussi à le modérer. Alors, il a commencé à vadrouiller chez les voisins, à ramasser tout ce qu'il trouvait comme planches qui étaient pas fermement clouées. Tenez, l'étable à cochons à Marvin Gimerson, il l'a démolie tellement de fois que Marvin l'a finalement attaqué en justice et qu'il raconte à tout venant que si jamais il est forcé encore un coup de cavalier après ses cochons, il va s'amener ici pour lui flanquer une charge de gros sel dans les fesses et qu'il s'en fout que Finley ait été prédicateur dans le temps et que ce soit lui qu'ait baptisé Mae Gimerson. D'ailleurs, il dit que, de toute façon, il lui a fait attraper une pneumonie en la laissant mariner dans l'étang.

Pop regarde vers le bas de la colline :

— M'a pas l'air très étanche, pour un bateau. On voit même au travers, par endroits.

— Ah ! ça, c'est à cause des cabinets, répond mon oncle Sagamore. A l'heure qu'il est, il en a sept d'incorporés dedans, si je sais encore compter. Comprenez chaque fois que Bessie me quitte, Finley rapplique au galop avec sa barre de fer et vous flanque les cabinets par terre avant même qu'elle soit hors de vue. Et moi, faut que je recommence à en bâtir d'autres.

— Bessie n'est pas là ? demande Pop. Elle te quitte comme ça ?

— Plutôt, oui. Elle est partie depuis dimanche huit jours ; elle sera là dans une quinzaine. Depuis voilà bien deux ans, elle reste partie trois semaines chaque fois. Avant, elle revenait toujours dans les dix jours.

— Comment ça ? fait Pop.

— Eh ben ! voilà : de temps en temps, disons deux fois l'an, à peu près, Bessie se sent prise de bougeotte ; elle commence à marronner à propos de ceci ou de cela, à dire qu'elle en a assez supporté, que cette fois c'est le bouquet et que personne ne pourrait vivre avec un

type impossible comme moi. D'habitude, c'est pour des bêtises, des trucs qui ne tiennent pas debout ; à cause que je veux pas me laver les pieds, par exemple. C'est rien, mais elle en fait un bouzin du diable et dit que cette fois-ci, elle me quitte pour de bon. La v'là donc qui fait sa valise, qui prend son pécule et qui s'en va chez Gimerson, qu'a le téléphone. De là, elle appelle Bud Watkins, qui fait le taxi en ville, et Bud vient la chercher. Elle prend l'autocar pour Glencove et s'en va rester chez sa cousine Viola, celle qui s'est mariée avec Vergil Talley.

« Bref, je ne sais pas si vous vous souvenez de la cousine Viola, mais on en a vite son content. C'est une personne délicate, distinguée, et tout ce qui s'ensuit. Seulement, elle a ces espèces de glouglous dans son estomac et chaque fois que ça lui arrive, elle se tapote la bouche en disant : « Excusez-moi. » Supporter un truc pareil toute la journée, c'est déjà pas drôle, mais en plus de cela elle a ce foutu calcul.

— Un calcul ?

— Tout juste. Il y a sept, huit ans qu'elle se l'est fait enlever à l'hôpital et cet idiot de docteur n'a rien trouvé de mieux à lui dire que c'était le plus beau qu'on ait jamais vu, à part celui que je ne sais plus qui avait tiré d'la vessie d'une girafe. Toujours est-il que Viola était toute fière de cette histoire, qu'elle a ramené chez elle le calcul, et qu'elle l'a mis dans un bocal sur sa cheminée pour le montrer à tout le monde. Paraît qu'une fois, d'après Vergil, des automobilistes sont restés embourbés, juste devant la maison sans plus pouvoir s'en sortir, et Viola leur a parlé de son calcul pendant treize heures vingt minutes d'affilée, sans respirer. Finalement, le bonhomme a donné sa clé de voiture à Vergil en disant qu'il viendrait la rechercher en été, quand les routes seraient sèches.

« Petit à petit, plutôt que passer tout leur temps à éviter de rencontrer Viola, les gens ont commencé à quitter le pays, si bien que quand Bessie me plaquait pour aller la retrouver, Viola l'attendait chargée à bloc ; et pour peu que Bessie soit assez montée contre moi, elle arrivait à tenir le coup une dizaine de jours là-bas. »

Mon oncle Sagamore s'arrête de parler et regarde Booger et Otis qui se trémoussent sur les marches, l'air pas du tout à l'aise.

— Je n'vous ennuie pas, au moins, avec mes histoires, les gars ?

— Pas du tout, répond Booger. J'ai... heu... c'est-à-dire...

Il a l'air tout drôle. Un peu pâle, et tout suant. Otis est pareil. Pourtant, ça ne doit pas être l'odeur qui les gêne, puisqu'ils ne s'éventent plus avec leurs chapeaux. Non, ils ne sont pas dans leur assiette, c'est tout.

— Parce que j'voudrais surtout pas vous embêter, dit mon oncle Sagamore. Surtout après que vous vous êtes donné le mal de galoper jusqu'ici et nous sauver de la typhoïde et de tout le tremblement.

— Mais comment ça se fait que Bessie reste partie trois semaines maintenant ? demande Pop. C'est-y que Viola commence à baisser, ou quoi ?

— Oh ! non, répond mon oncle Sagamore. (Il expédie une giclée de jus de chique à travers la cour, après quoi, il s'essuie la bouche d'un revers de main.) Voilà c'qui en est : Y a deux ou trois ans de ça, Vergil avait fait une bonne récolte de coton et pensait bien qu'il leur resterait de l'argent, même après avoir payé les boutiquiers. Mais avant que Vergil ait pu aller en ville se payer une autre Buick d'occasion, Viola a filé en douce à l'hôpital et s'en est fait enlever pour à peu près quatre cents dollars à crédit. Des trucs de femmes, qui ne lui avaient jamais beaucoup servi, vu que depuis son mariage, elle s'était jamais arrêtée de parler assez longtemps pour que Vergil puisse la mettre enceinte. Sais pas à quoi ça tient, mais un homme a beau être sevré tant et plus, il n'arrivera jamais à rien de bon avec une femme qui parle à longueur de journée de son foutu calcul...

« En tout cas, cousine Viola peut se vanter d'avoir claqué le magot. S'en faire enlever pour quatre cents dollars, ça représente quelque chose, surtout qu'une fois qu'on est déjà ouvert et qu'ils ont liquidé les deux ou trois premières tranches, ils doivent vous faire le prix de gros. Ce qui fait que même si Vergil ne devait plus jamais avoir une récolte potable, Viola est tranquille pour le restant de ses jours. C'est pas qu'elle parle moins, mais maintenant elle en a bien plus à dire qu'avant. Elle a, si vous voulez, beaucoup plus de terrain à couvrir. Et c'est pour ça que Bessie est restée trois semaines d'affilée, ces derniers temps. Viola peut s'étaler sur trois semaines sans trop avoir à se répéter. »

Mon oncle Sagamore s'arrête encore un coup. Maintenant, on voit bien que Booger et Otis ne vont pas bien du tout. Ils ont de grands yeux fixes, comme s'ils avaient mal quéqu'part. Et puis ils sont pâles comme de la craie et ils suent à grosses gouttes.

Mon oncle Sagamore se tourne vers Pop :

— Sacré nom d'un chien ! il fait. Quand je commence à radoter comme ça, y a plus moyen de m'arrêter. Je me rappelle maintenant que Billy m'a demandé quelque chose tout à l'heure et que j'ai même pas pris le temps de lui répondre. Qu'est-ce que c'était, au juste ?

Moi, j'me rappelle rien de pareil, mais je commence à connaître mon oncle Sagamore. C'est pas à moi qu'il parle. Il a posé la question à

Pop, alors moi je l'ouvre pas. C'est plus sûr.

— Hum ! fait Pop. Il t'a demandé de lui dire ce que c'était que... j'ne sais plus quoi au juste.

— C'est ça ! je me souviens maintenant. Il voulait savoir ce que c'était que de l'huile de croton. Je me demande pourquoi il a été poser une question aussi idiote.

Booger et Otis se tournent vers lui ; les yeux ont l'air de vouloir leur sortir de la tête.

— *De l'huile de croton ?* dit Booger.

— *De l'huile de croton ?* dit Otis, tout pareil.

— Ces sacrés gosses ! fait mon oncle Sagamore, ils ont vraiment de ces questions... Et ils vous sortent ça sans aucune raison.

Il tire un grand mouchoir rouge de sa salopette et commence à éponger la plaque chauve qu'il a sur la tête. Il en tombe une espèce de poudre noire. Il la regarde, l'air tout ahuri.

— Ben ça, par exemple, il dit, comme s'il se parlait à lui-même, comment est-ce que ce poivre a été se coller dans ma poche ? Ah ! je me rappelle maintenant ; j'en ai renversé en prenant mon petit déjeuner. Atchoum !

J'en reçois plein les narines et j'éternue. Et puis c'est le tour de Pop. Et ensuite, mon oncle Sagamore éternue encore une fois.

Mais Otis et Booger n'éternuent pas, eux. Ils sont drôles à voir, je vous jure. Leurs yeux s'agrandissent de plus en plus, comme devant quelque chose d'horrible. Ils se pincent le nez et respirent par la bouche, en retenant leur souffle. Il font : « Ahhh ! Ahhh ! » comme s'ils s'apprêtaient à éternuer, mais ils se retiennent de toutes leurs forces, en plaquant leurs mains sur la bouche et sur le nez et puis ils deviennent tout rouges ; leurs yeux commencent à pleurer et ils suent tant que ça peut.

Mon oncle Sagamore éternue encore un coup :

— Ce foutu poivre, croyez-vous, hein ?

Et il se met à secouer son mouchoir, mais ça n'arrange rien. Au contraire, ça fait voler tout ce qu'il y a déjà par terre.

Booger et Otis se pressent le visage à deux mains.

Mon oncle Sagamore fait passer sa chique dans l'autre joue et dit :

— Où j'en étais, déjà ? Ah ! oui, à propos de ces cabinets. Eh ben ! les premiers temps, quand Bessie voyait Finley commencer à les lui

démolir, à peine sortie de la maison, elle lui passait des engueulades soignées, mais ça ne servait à rien ; tout ce qu'elle a récolté, c'est de se faire rayer de la liste des passagers, comme je vous le disais tout à l'heure. Finley et sa Vision l'ont, comme qui dirait, éliminée à la majorité.

« Si bien que maintenant, quand elle en a plein les bottes de la cousine Viola et qu'elle rapplique à la maison, elle est pas plutôt descendue de l'autocar, qu'elle va tout droit chez Stagers, le marchand de bois de construction, et passe commande de matériaux pour les nouveaux cabinets. Ils nous en ont tant fait qu'ils ne se donnent même plus la peine de compter. Ils ont une liste toute prête, à un clou près, qu'est là piquée dans un crochet au-dessus du bureau de la direction. Alors, ils embarquent simplement le tout sur une camionnette et Bessie revient avec eux. »

Mais, moi, je n'écoutais plus mon oncle Sagamore. Je guettais Booger et Otis. Ils se tenaient toujours la figure à deux mains comme s'ils avaient peur de mourir de pneumonie si jamais ils éternuaient. On ne voyait plus que leurs yeux et cette expression terrifiée qu'il y avait dedans. Ils regardaient mon oncle Sagamore, puis le canon du fusil, et puis l'automobile, comme si elle avait été à des millions de kilomètres de là. Pas moyen qu'ils se tiennent tranquilles. Ils se balançaient de côté et d'autre sur la marche mais c'est drôle, en se tortillant comme ça, mine de rien, ils ont fini par descendre les quatre marches du porche et puis ils se sont levés et ont commencé à s'écarter petit à petit, comme s'ils avaient quelque chose qui les tracassait. Ils n'avaient plus du tout l'air de s'intéresser à l'histoire de mon oncle Sagamore.

Ils sont partis tout doucement, puis ils ont commencé à trotter, mais, arrivés à mi-chemin de l'auto, ils galopaient comme des zèbres. J'ai même pas eu le temps de les voir ouvrir la portière, qu'ils étaient déjà assis et que l'auto virait sur place en faisant crier ses pneus et qu'ils remontaient la pente en direction de la barrière d'entrée.

Mon oncle Sagamore les regarde filer, il crache son jus de chique dans la cour et dit :

— Cré nom d'une pipe, j'aurais dû m'en douter, que j'les bassinais, ces gars, avec mes histoires.

A ce moment-là, l'auto bute dans une espèce de grosse taupinière et fait un bond de plus d'un mètre en l'air. Ils devaient avoir bloqué le frein à main pendant qu'elle était en l'air, parce que, quand elle est retombée, elle a piqué du nez, elle a chassé sur place et elle s'est retrouvée le nez dans le fossé du bord de la route.

Les portières se sont ouvertes d'un seul coup et Booger et Otis ont bondi chacun de leur côté. Ils se sont mis à courir vers les arbres. A les voir cavalier comme ça, ça m'a rappelé des partants sur la ligne de départ. Booger a dû faire le tour de l'auto, ce qui fait qu'il est resté en rade au poteau, mais dès qu'il a eu un peu de champ, j'ai vu qu'il tenait la grande forme et il n'a pas mis longtemps pour remonter Otis. Otis a fait du forcing, mais Booger tenait bien le train et finalement, il a coiffé Otis au poteau par une longueur et demie, et il a gagné les doigts dans le nez. Ils ont disparu dans les buissons.

Mon oncle Sagamore a recommencé à se gratter la jambe avec son gros orteil.

— Pourvu qu'ils s'en aillent pas attraper c'te sacrée typhoïde, il dit.

Et là-dessus, il ramasse la cruche en verre qu'ils avaient oublié d'emmenner pour la faire analyser.

Il la replace derrière la porte et l'échange contre l'autre. Celle-là, il la tend à Pop. Et tous les deux boivent un coup.

Mon oncle Sagamore pose le fusil contre le mur et s'étire :

— Tu sais pas, il dit, ça peut quand même faire un fameux remède, ce truc-là ; même si ça vous est pas d'un grand secours pour ce qui est de la bagatelle, sûr et certain que ça vous empêcherait d'y penser.

Après que Booger et Otis sont ressortis de dessous les arbres et sont repartis à leur auto, mon oncle Sagamore a pris sa camionnette sous le hangar et, avec Pop, ils ont chargé les cuves de tannage dedans et les ont emportées dans le bois derrière le champ de maïs.

— Je crois qu'elles ont été au soleil assez longtemps, il a dit. La tannerie, c'est pas une petite affaire ; il faut laisser le cuir se bonifier un certain temps au soleil, juste assez, et puis après ici à l'ombre, pendant quelques jours.

Moi, je me demandais pourquoi il fallait qu'il les mette en plein devant la maison soi-disant pour qu'elles soient au soleil, mais je n'ai rien dit. Ça n'avait jamais l'air d'être la saison des réponses à la ferme.

Mon oncle Sagamore et Pop se sont mis à parler de la question qu'on reste là durant l'été et mon oncle Sagamore a dit que ça lui convenait, mais qu'il fallait penser à nous approvisionner. Il avait été tellement pris avec sa tannerie ce printemps, qu'il avait oublié de semer son jardin, et puis les poules, elles avaient arrêté de pondre quand il avait amené ses cuves contre la maison pour laisser mûrir ses peaux de vaches au soleil.

— Oh ! t'occupe donc pas, fait Pop. On va aller faire les courses en ville.

Alors on a détaché la remorque et on l'a laissée là sous l'arbre et on est partis dans la voiture. En passant devant chez M. Gimerson, on l'a vu couché sur le dos, au bord de sa véranda. Il nous a fait signe bonjour, avec un grand sourire.

— Probab'qu'ils lui ont pas écrasé de cochons, c'coup-ci, a dit Pop.

— Pourquoi ils sont toujours en train de vouloir sauver mon oncle Sagamore de quéqu'chose ? j'ai demandé à Pop.

— Ben, c'est un gros contribuable. Et puis, sans doute qu'ils l'aiment bien.

Il y avait encore à peu près trois kilomètres de là jusqu'au carrefour du chemin de terre et de la grand-route. Mais juste avant d'y arriver, dans un virage, Pop a freiné de toutes ses forces et a stoppé. Presque au milieu du chemin, il y avait une auto avec une grande roulotte bleu argent toute luisante derrière.

Pop la regarde. On pouvait passer, bien sûr, mais c'était drôle de rencontrer une roulotte pareille dans ce coin-là, vu que ce chemin ne conduisait qu'à des fermes, dans le genre de celle à mon oncle Sagamore, tout au fond de la vallée. D'abord il n'y avait personne dans l'auto.

— Ils doivent être perdus, dit Pop.

On descend tous les deux et on fait le tour de la roulotte. Les portes sont fermées et les rideaux tirés sur les carreaux. Pas un bruit. C'est tranquille comme tout, là sous les pins, à part que de temps en temps on entend passer une auto sur la grand-route qu'est juste après l'autre virage.

C'est drôle, l'auto et la roulotte n'ont pas l'air d'être embourbées, ni rien. On dirait que quelqu'un les a amenées jusque-là et puis qu'il est parti sans plus s'en occuper. Pop et moi, on n'y comprend rien.

Et tout d'un coup, on voit le bonhomme.

Il est plus bas, sur le chemin, vers l'autre tournant, mais un peu sur le côté, sous les arbres. Il nous tourne le dos, mais il ne bouge pas d'un pouce ; il a l'air de surveiller la grand-route.

— Y doit attendre quelqu'un, dit Pop.

Juste à ce moment, l'homme tourne la tête et nous voit plantés tout près de la roulotte. Il fait brusquement demi-tour et s'met à courir vers nous. Malgré la chaleur qu'il fait, il porte un complet de flanelle

croisé, un panama et des souliers marron et blanc. Tout en courant, il ne nous quitte pas des yeux.

En arrivant près de Pop, il se met à aboyer :

— Eh ! dites donc, vous, qu'est-ce que vous cherchez là ?

Pop s'appuie contre notre auto et répond :

— Mon Dieu, on passait, on s'est dit que vous aviez peut-être des ennuis et besoin d'un coup de main.

L'homme nous examine. Pop est habillé comme il l'est toujours pour aller aux courses, en chemise à gros carreaux, bottes de cow-boy à revers, et un sombrero de paille. Ça donne confiance aux clients, comme Pop les appelle, de savoir que l'homme avec qui ils traitent leurs affaires est quelqu'un dans le monde des courses. C'est même à cause de ça que dans le métier, on l'appelle « lad Noonan ». En tout cas, quand le bonhomme a fini de nous jauger, ça a l'air de lui avoir donné confiance, à lui aussi. Il s'est un peu calmé.

— Ah bon ! il fait. Non, pas d'ennuis. Je m'étais arrêté pour laisser refroidir le moteur.

Il allume une cigarette et continue de nous regarder comme s'il avait une idée derrière la tête. Il est foncé de peau, avec des yeux bleus drôlement froids quand il vous fixe, et une petite moustache noire. Sous le panama, ses cheveux sont noirs. On voit bien qu'il crève de chaleur sous son costume de flanelle croisé, et là sous les pins, ça semble drôle. Il doit avoir quelque chose au bras gauche, parce qu'il le tient un peu écarté de son corps, et quand il porte les mains à sa bouche pour allumer sa cigarette, le veston bâille un tout petit peu en haut, et j'aperçois une mince courroie de cuir en travers de sa poitrine. Ça doit être pour soutenir le bras. Peut-être qu'il a eu la polio.

— Vous habitez par ici ? il demande à Pop.

Pop fait signe que oui :

— Un bout de chemin plus haut. Mon frère Sagamore et moi, on a une grande plantation de coton dans ce coin-là. Vous aviez dans l'idée de faire un tour par là ? De la famille à voir, peut-être ?

Les yeux de l'homme se rétrécissent, il a l'air de réfléchir.

— Pas exactement, il répond. Pour être franc, je cherchais un coin où camper pendant quelques mois. Un coin tout ce qu'il y a de tranquille et pas très fréquenté, où on ne risquerait pas d'être dérangés par les touristes.

Je vois Pop qui commence à réfléchir, lui aussi :

— Un coin isolé, vous voulez dire ? Loin des bruits de la grand-route, et où vous pourriez vous reposer tranquillement, et aller à la pêche peut-être bien, sans que personne vienne vous embêter ?

— Tout juste, fait l'homme. Vous voyez quelque chose comme ça dans les parages ?

— Ma foi, dit Pop, mon frère Sagamore et moi, on pourrait peut-être vous louer un bout de terrain pour y faire du camping. Il y a un lac, là-bas, et beaucoup de bois, mais comme c'est pas facile à trouver et que le chemin est pas fameux, on n'y voit jamais personne.

Le visage de l'homme s'éclaire.

— Ça m'a l'air parfait, il dit.

— D'abord, reprend Pop, il ne conduit nulle part que dans la brousse, il ne risque pas d'y avoir embouteillage. Vous êtes seul ?

— Ben, pas exactement, répond l'homme.

Je remarque que, tout en parlant, il se retourne à chaque instant pour guetter l'autre tournant du chemin.

— J'ai ma nièce avec moi.

— Votre nièce ?

L'homme fait oui de la tête.

— Passons donc un peu à l'ombre.

Il s'écarte de la route et nous allons nous accroupir tous les trois à l'ombre des sapins, de l'autre côté de la roulotte. Il se place de façon à pouvoir surveiller le tournant qui débouche de la grand-route.

Il tire une dernière bouffée de sa cigarette, la jette et, montrant d'un signe de tête la roulotte :

— Je ferais peut-être bien de me présenter. Je suis le docteur Severance. Spécialiste de l'anémie et des désordres nerveux. Ma nièce, Miss Harrington, voyage avec moi là-dedans. C'est à cause d'elle que je cherche un coin isolé pour y camper. Elle est invalide et a été confiée à ma garde. Il lui faut beaucoup de repos, et surtout le calme.

— Je comprends, dit Pop.

— Ce que je vous raconte là, continue le bonhomme, c'est tout à fait entre nous. Miss Harrington appartient à une des plus anciennes et des plus riches familles de New Orléans. C'est une jeune fille très

sensible et dont la santé délicate nécessite un repos absolu et prolongé. Son fiancé a été tué dans un accident d'automobile, tout dernièrement, et il en est résulté chez elle une dépression nerveuse qui a fini par provoquer une anémie de l'espèce la plus rare. Les plus grands spécialistes d'Europe et des États-Unis y ont perdu leur latin, alors, en désespoir de cause, j'ai abandonné ma clientèle à mes assistants pour m'occuper personnellement de son cas. On n'en connaît que trois semblables dans toute l'histoire de la médecine, et c'est censé être incurable, mais il se trouve que par hasard j'avais lu un jour un article dans je ne sais quelle obscure revue, par von Ofbrau, le spécialiste autrichien des anémies...

L'homme s'arrête et secoue la tête :

— Mais à quoi bon vous ennuyer avec tout ce fatras médical ! L'important est qu'il faut à Miss Harrington l'isolement le plus absolu, beaucoup de légumes verts bien feuillus et d'œufs frais, le grand air et la certitude de n'être pas dérangée à tout moment par sa famille ou par les journalistes. Si donc vous croyez que votre ferme peut faire l'affaire...

— Pour ça oui, dit Pop. Une ferme, c'est exactement ce qu'il vous faut. Pour ce qui est de la verdure et des œufs, y a qu'à se baisser. Et comme tranquillité, elle sera servie. Maintenant pour le prix...

Le docteur Severance agite la main :

— Tout ce que vous voudrez. J'entends, dans une mesure raisonnable-

Pop regarde ses habits, et puis l'automobile, et puis la roulotte :

— Disons cinq... Je veux dire : soixante dollars par mois ?

— D'accord, répond le docteur Severance. (Il tapote sa poche.) Attendez que j'aille chercher un autre paquet de cigarettes dans la voiture.

Il se lève et contourne la roulotte.

Pop secoue la tête d'un air attristé et me regarde :

— Nom d'un pétard, il fait, c'est toujours la même histoire dans ce métier. Suffit qu'on ne soit plus dans le coup, ne serait-ce que huit jours, et on perd la main. Plus fichu de deviner à cinquante dollars près jusqu'où marchera le client.

Le docteur Severance revient, tout en ouvrant un paquet de cigarettes.

— Bien entendu, dit Pop, c'est par tête. Comme vous êtes deux, ça

fera cent'vingt.

Le docteur Severance reluque encore un coup la chemise et le sombrero de Pop et fait :

— Humm !... (Après quoi il hausse les épaules.) C'est bon, ça ira. A condition que le coin soit ce que vous m'avez dit.

Pop s'apprête à répliquer, mais je le vois tout d'un coup qui s'arrête, et reste là, bouche bée.

La porte de la roulotte s'est ouverte et une jeune fille se tient plantée sur le seuil et nous regarde. Elle est grande, brune, avec des lèvres très rouges, des yeux bleus et elle n'a rien d'autre sur elle qu'une espèce de barboteuse qu'est pas autre chose qu'une petite culotte tenue par des bretelles passées autour de sa poitrine. La culotte ne couvre presque rien de ses longues jambes.

Les cheveux sont un peu ébouriffés, comme si elle venait juste de se lever, et elle tient à la main une longue cigarette. Elle est rudement jolie.

Elle a une grosse poitrine, aussi grosse que celle d'une dame des bonnes œuvres, mais elle est beaucoup plus jeune, naturellement. Elle fait un peu penser à une pêche, une pêche bien mûre, à voir comme elle remplit sa petite culotte et son truc sur la poitrine et comme tout ça est rose, lisse et rebondi.

J'entends Pop qui fait, tout bas :

— Oh ! nom d'un pétard !

Comme s'il se parlait à lui-même.

Elle nous regarde l'un après l'autre, et dit au docteur Severance :

— Qu'est-ce que c'est que ce rassemblement de ploucs ?

Le docteur Severance nous la présente d'un signe de tête :

— Ma nièce, Miss Harrington. Je te présente monsieur. Euh...

Pop se secoue, comme s'il se réveillait brusquement, et fait :

— Euh... Noonan, madame. Sam Noonan.

Miss Harrington secoue sa cigarette dans sa direction :

— Salut, petit père, elle fait. Rembobine ta langue ou tu vas mouiller ton plastron.

Les yeux du docteur Severance sont plus froids que jamais :

— Pamela, je croyais t'avoir dit de rester dans la roulotte. N'oublie pas ton anémie.

— Ça va, ça va, elle répond. Il fait une chaleur à crever là-dedans.

Elle s'assied sur le seuil et étire ses jambes, puis elle tire une bouffée de sa cigarette, regarde ses pieds, et lève les yeux sur Pop :

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a, Zidore ? J'ai des bleus quéqu'part ?

— Hein ? fait Pop. Heu... non. L'espace d'une minute, il m'a semblé que vot'visage m'était pas inconnu.

— Comment pourriez-vous le savoir ? elle réplique.

— Je vous plains bien pour c'qui est de votre anémie, dit Pop.

— Dis donc, fait Miss Harrington au docteur, qu'est-ce qu'il veut, l'ancêtre, qu'on l'adopte ou quoi ? Dis-lui d'aller se faire frire un oignon et foutons le camp d'ici.

— T'emballe pas, lui dit le docteur Severance. M. Noonan va nous louer un coin pour camper sur ses terres.

Miss Harrington bâille et dit :

— Chic alors !

— Tu trouveras là le calme absolu, le repos, et des tas de légumes verts bien feuillus.

— Exactement c'qui me faut, elle dit.

Pop se lève :

— Faut qu'on s'en aille en ville chercher des provisions, chez l'épicier, il dit au docteur. On ne sera pas longs, alors si vous voulez nous attendre ici, dès qu'on revient on vous conduit à la ferme.

Le docteur Severance nous accompagne jusqu'à notre auto, et une fois qu'on est installés, il s'appuie à la portière et il nous dit, en montrant sa roulotte d'un signe de tête :

— Quand vous serez en ville, il vaudrait peut-être mieux que vous ne parliez de Miss Harrington à personne. Vous savez si les nouvelles vont vite, et je ne voudrais pas la voir assiégée toute la journée par les journalistes.

— On ne dira pas un mot, répond Pop.

Il met le contact et demande :

— Dites donc, ça ne s'attrape pas, cette anémie qu'elle a, non ?

Le docteur Severance secoue la tête :

— Non, c'est pour ainsi dire pas contagieux du tout. La seule façon de l'attraper, c'est de toucher quelqu'un qui l'a. (Il s'arrête et

dévisage un moment Pop.) Et je vous crois assez de bon sens pour ne pas aller faire une bêtise pareille.

On s'est mis à rouler, on a pris le tournant, et on a débouché sur la grand-route. On n'était qu'à six, sept kilomètres de la ville. Pop ne disait pas un mot, à part de temps en temps un : « sacré nom d'un pétard ! » mais tout bas, comme pour lui-même.

— Elle est gentille, Miss Harrington, je lui dis. Tu crois qu'elle est des bonnes œuvres ?

— Ça m'étonnerait.

— Ça m'aurait étonné aussi, je dis. Mais elle a le genre poitrine des bonnes œuvres.

Pop ne semble pas avoir entendu. Il s'agrippe au volant, il regarde droit devant lui.

— Nom d'un pétard ! il répète.

La voiture se met tout d'un coup à chasser sur la route et manque de justesse de tomber dans le fossé, de l'autre côté. Il la redresse d'un brusque coup de volant et on se retrouve sur la droite.

— C'est pas bien de parler de la poitrine de Miss Harrington, il me dit l'air en colère. Elle ne va pas bien, la pauvre petite. Elle a de l'anémie.

— C'est mauvais. Pop ?

— Ben... Jusqu'ici ça ne paraît pas l'avoir endommagée beaucoup, mais faut tout de même que ce soit grave pour qu'on lui donne des légumes à manger.

On est arrivés en ville. C'est une très jolie petite ville, avec un bâtiment en brique rouge qui sert de mairie et de tribunal, au milieu d'un square, et des grands arbres qui poussent tout autour. On a laissé l'automobile dans le square et on est entrés à l'épicerie. Pop a acheté huit livres de saucisse, six miches de pain et après ça, il a pris deux caisses de bouteilles de bière et des cigares. Je lui ai demandé si je pouvais avoir un bâton de sucre d'orge. Il a dit que c'était mauvais pour mes dents, mais finalement il a cédé et m'en a acheté un. On est sortis et on est remontés dans l'auto.

Juste au moment de démarrer, Pop s'est subitement rappelé quelque chose.

— J'allais oublier, on est à court de lard. Il faut que j'en prenne pour faire cuire les saucisses.

Il est retourné chez l'épicier. Moi, j'étais resté assis dans l'auto, en

train de finir mon sucre d'orge tout en regardant autour de moi dans le square. C'est à ce moment-là que j'ai vu la grosse automobile passer, avec les hommes dedans, qui portaient des panamas. Ils étaient trois et tous avaient des costumes croisés, en flanelle, comme celui du docteur Severance. L'auto avait des plaques de la Louisiane, comme la sienne ; elle avançait au ralenti et les hommes qu'étaient dedans regardaient autour d'eux et inspectaient toutes les voitures parquées le long des trottoirs.

Ils ont fait le tour du square, et, au bout d'un petit moment, ils sont repassés. Comme il y avait une place libre juste devant nous, ils l'ont prise, ils sont descendus et ils sont entrés dans le restaurant, à côté de l'épicerie. Ils avançaient groupés, en regardant tous les passants sous le nez, et j'ai remarqué qu'ils avaient tous les trois cette façon bizarre de tenir leur bras gauche exactement comme le docteur Severance.

Juste à ce moment-là, Pop sort de l'épicerie avec sa boîte de lard et manque leur rentrer dedans. Il s'arrête pile et les regarde en ouvrant de grands yeux.

Celui qu'était de son côté se tourne un petit peu vers lui et lui dit du coin de la bouche :

— Tu cherches quelqu'un, Jack ?

Je vois Pop qui avale sa salive et qui répond :

— Non, non, personne.

Là-dessus, il se dépêche de traverser le trottoir et monte dans l'auto et on démarre comme une fusée. Les trois hommes entrent dans le café.

Comme on sortait de la ville, je dis à Pop :

— Ils ressemblaient un peu au docteur Severance, tu trouves pas ?

— Si. Il y a peut-être un congrès médical, en ville.

Sur la route, au retour, le docteur Severance attendait toujours, après le tournant de la grand-route. Comme je ne voyais Miss Harrington nulle part, c'est qu'elle devait être rentrée dans la roulotte. Pop a dit au docteur de nous suivre, et on est partis.

Il n'y avait que trois kilomètres à faire, et comme la roulotte n'était pas lourde à tirer dans le sable pour la grosse automobile, on a pas été long à arriver à la barrière de barbelés et à descendre la pente vers la ferme de mon oncle Sagamore. A une centaine de mètres de la maison, Pop a stoppé sur la gauche, dans une petite clairière plate au milieu de grands arbres et d'où on voyait le lac. Il a fait signe au

docteur Severance de s'arrêter et on est tous descendus.

— Alors, qu'est-ce que vous en dites ? il demande au docteur.

Le docteur Severance regarde tout autour de lui et ensuite vers la barrière et la route, tout en haut de la colline. De là, on ne les voyait pas, puisqu'ils étaient cachés par les arbres.

— Hummm ! il fait. M'a pas l'air mal du tout.

Il sort de l'argent de son portefeuille et le donne à Pop :

— Voilà un mois d'avance. Mais, j'étais en train de me dire qu'il vaudrait peut-être mieux ne pas parler de nous à vos voisins. On ne sait jamais, il se pourrait qu'il y ait des règlements interdisant de camper.

— C'est juste, dit Pop. Je n'avais pas pensé à ça.

A ce moment, mon oncle Sagamore sort de la maison, regarde de notre côté, et commence à s'amener vers nous pour voir de quoi il retourne. Et tout d'un coup, j'entends une autre auto, qui descend la pente depuis la barrière. Au bruit qu'elle fait, elle doit filer drôlement. A pleine vitesse, elle sort des arbres et commence à faire des sauts de cabri sur le chemin, comme celle aux adjoints du shérif, en laissant derrière elle un gros nuage de poussière.

Mais en voyant le docteur Severance, j'ai plus pensé à la regarder. On était plantés tous les trois devant son auto quand l'autre a débouché des arbres et tout d'un coup, il pousse un juron comme j'en ai jamais entendu. Et sans que j'aie eu le temps de le voir faire, il contourne l'auto, il se cache derrière avec juste sa tête qui dépasse, pendant que sa main plonge dans son veston. Ça s'est passé tellement vite que je n'y croyais pas et que je suis resté là à le regarder en écarquillant les yeux.

L'autre auto passe, en faisant du saut d'obstacle. Elle dévale jusqu'au bas de la pente et là le bonhomme qu'est dedans, il freine et s'arrête juste devant mon oncle Sagamore. Le docteur Severance le guette en clignant des yeux, et puis il se relève. Il regarde Pop et moi, et je vois que ses yeux sont redevenus froids comme avant.

— Qui c'était ? il aboie.

— Heu... un voisin... répond Pop. Probablement venu emprunter quelque chose.

— Ah ! bon, fait le docteur Severance, l'air soulagé. J'avais peur que ce ne soient ces sacrés reporters.

Là, il se rend compte qu'il a toujours sa main dans son veston. Il la

sort et secoue la tête :

— Des pincements au cœur, il dit. Ça me prend de temps en temps.

— Oh ! je vous plains bien, dit Pop. Ce qu'il vous faut, c'est vous relaxer, éviter de vous énerver. (Il se met à rire et se gratte la tête.) C'est bien à moi d'aller donner une consultation à un docteur !

On se tourne vers la maison. Le conducteur est tout seul dans l'auto. Il descend et commence à parler à mon oncle Sagamore, en agitant les bras, l'air tout excité.

Pop dit au docteur Severance :

— Bon, eh ben ! préparez votre campement. Moi, je vais mettre mon frère Sagamore au courant de notre petite affaire.

On pousse jusqu'à la ferme, on s'arrête encore un coup sous le gros arbre, et puis on avance à pied vers mon oncle Sagamore et le bonhomme qu'est en train de causer à côté de l'auto. Causer n'est peut-être pas bien le mot. Je ne saurais dire s'il braille ou s'il est en train de prêcher, à le voir s'agiter comme il le fait. C'est un petit homme gras, avec un grand chapeau, une moustache blanche et un visage rouge comme une tomate. Il balaye l'air avec ses mains et, à tout bout de champ, il passe sa main sur son visage pour s'éponger le front. Comme on arrive près de lui, il ôte son chapeau et tire de sa poche un grand mouchoir rouge pour s'essuyer la figure. Mais voilà qu'il se trompe et qu'il s'essuie avec le chapeau qui devient tout chiffonné. En voyant ça, il se met à jurer quelque chose d'affreux, il jette le mouchoir par terre et se met à l'enfoncer à coups de botte dans la poussière, après quoi il plaque le chapeau tout bosselé et tout de travers sur sa tête. Il est drôlement excité.

Mon oncle Sagamore l'écoute sans bouger, adossé à la portière de l'auto. De temps en temps, il fait sa bouche en cul de poule, et expédie un crachat de jus de chique à six pas.

— C'que je veux savoir, braille le gros bonhomme, c'est c'que vous avez fait à mes deux adjoints. Je n'arrive pas à les faire tenir tranquille assez longtemps pour leur extirper deux mots de suite. La dernière fois qu'ils sont venus, vous avez failli les faire sauter à la dynamite. Ce coup-ci, ils n'arrêtent pas de se pourchasser dans le couloir des goguenots, si bien qu'à force, ils n'ont plus que la peau sur les os. Mais j'suis pas foutu de leur soutirer une explication, à part que l'un des deux m'a dit qu'il croyait avoir bu de l'huile de croton.

Mon oncle Sagamore se borne à le regarder, l'air tout étonné :

— De l'huile de croton ? Voyons, sherf, ils vous ont fait marcher. Des

gars comme eux, assez malins pour se faire payer des appointements par la municipalité rien que pour rester allongés toute la journée à l'ombre à veiller à ce que les filles qui montent et descendent d'auto n'attrapent pas de coups de soleil aux cuisses... Ces gars-là ne sont tout de même pas bêtes au point d'aller boire de l'huile de croton.

Il s'arrête pour expédier une autre giclée de jus de chique. Le shérif, lui, s'étrangle, crachote et bafouille comme s'il ne trouvait plus ses mots.

Mon oncle Sagamore s'essuie la bouche d'un revers de main et dit :

Eh ! foutre quoi, même une vieille ganache comme moi qu'est même pas assez dégourdi pour faire aut'chose que de travailler dix-neuf heures par jour pour payer ses impôts, j'suis pas couillon au point de boire de l'huile de croton. Ça vous flanque une courante terrible. Mais j'veis vous dire, sherf ; j'vous promets que ça restera tout à fait entre nous. Ce serait du beau que ça se propage, vous vous rendez compte ? Les gens en train de se dire les uns aux autres que ces gros fainéants de politiciens finissent par s'ennuyer tellement à mener leur vie de pacha et à saigner à blanc le pauvre contribuable, qu'ils n'ont rien trouvé de mieux que de boire de l'huile de croton pour passer le temps. Soyez tranquille, sherf, j'en soufflerai mot à personne.

Là-dessus, mon oncle Sagamore se tourne de notre côté et nous voit :

— Sherf, il fait, je voudrais vous présenter mon frère Sam.

Le shérif se retourne brusquement vers nous et nous regarde, la bouche ouverte :

— Oh ! non, il dit, comme s'il venait d'avoir mal quelque part. Oh ! Seigneur, c'est pas possible ! Pas deux ! Pas deux Noonan dans le même comté. Dieu ne permettrait pas une chose pareille. Je vais... Je vais...

Là-dessus, il s'étrangle.

— Sam, reprend mon oncle Sagamore, le sherf que voilà m'a l'air de se faire un peu de bile à propos de ses hommes. Paraît qu'ils se sauvent pour aller boire de l'huile de croton en douce, comme des gosses se tapent des ventrées de confitures, et il a peur que les électeurs l'apprennent. Mais je lui disais justement qu'il n'a pas à s'en faire en ce qui nous concerne. On est tout aussi capables de garder un secret que n'importe qui, dans le pays.

— Pour sûr, dit Pop. Personne ne l'apprendra par nous autres. N'empêche qu'à leur âge, c'est quand même de drôles de trucs à faire, non ?

— M'est avis que ça nous est difficile de juger, Sam. Nous, on n'est pas dans la politique. Qui peut dire à quel point ça peut tracasser un homme, des responsabilités pareilles ! Ça pourrait le pousser à, j'sais pas moi, à lâcher la politique et peut-être même à travailler de ses mains. Bien que j'aie pas souvenance d'en avoir jamais vu un en venir là.

Alors le shérif devient tout rouge. Il veut dire quelque chose mais il ne réussit qu'à crachoter, comme de la vapeur qui soulève le couvercle d'une cafetière :

— Sagamore Noonan ! il braille, je vais... je vais...

Mon oncle fait passer sa chique de l'autre côté de sa bouche, en secouant la tête d'un air attristé :

— Ah ! la politique, ça vous démolit un homme. Sam, tu t'souviens de Pibles, le cousin à Bessie ? Il a été longtemps adjoint au shérif, jusqu'à ce qu'un beau jour, il lui pousse cette espèce de mildiou sur les fesses.

— Le mildiou ? fait Pop.

— Oui, des moisissures, comme qui dirait, sur les deux fesses. On s'est longtemps demandé d'où ça venait et puis on s'est aperçu que ça l'avait pris peu après qu'ils aient livré cette espèce de tourniquet pour arroser le gazon de la pelouse, devant l'hôtel de ville. Le jet arrivait juste à la place où Pibles posait son fessier, parce qu'il faut dire que ça l'avait démoralisé qu'une machine arrose à sa place et, depuis, il ne bougeait plus de son coin ; alors vous pensez, après un bain de siège pareil, c'est pas étonnant que la moisissure soit venue.

Le shérif finit par se calmer. Il a encore le visage tout rouge, mais il n'ouvre plus la bouche. Il sort son mouchoir, s'essuie tranquillement le visage avec, après quoi il soupire un grand coup et vient se planter devant mon oncle Sagamore, l'air de quelqu'un qui se retient tant qu'il peut pour ne pas éclater comme une charge de dynamite. Et puis il dit :

— Sagamore Noonan, quand les électeurs m'ont nommé shérif, il y a dix ans de ça, je leur ai promis de rendre ce pays habitable en le débarrassant de votre présence et en vous envoyant moisir au violon jusqu'à ce que vos arrières-petits-enfants aient de la barbe. Et quand j'ai été réélu, il y a six ans, et puis de nouveau, il y a deux ans, j leur ai encore fait la même promesse. Ils savaient que je faisais tout mon possible, et ils m'ont cru, ils se sont armés de patience, parce qu'ils vous connaissent et savent à qui j'ai affaire.

« Et je le ferai, parce que moi aussi, j'ai de la patience et je suis têtue.

Un de ces jours, je les aurai, ces preuves, et j'vous mettrai le grappin dessus et on pourra enfin respirer entre honnêtes gens dans ce pays et ne plus avoir à rougir devant les étrangers.

« Des fois, l'envie me prend de tout plaquer, de vendre ma maison et d'aller recommencer ma vie ailleurs et puis, quand je pense à tous les braves gens du comté qui, eux, n'ont pas les moyens de partir, je me force à tenir le coup. Je ne peux pas laisser tous ces pauvres gens sans défense sous votre coupe.

« Et c'est pas seulement une question de métier, de boulot ; ça va plus loin. L'autre jour, je suis passé chez le trésorier-payeur et j'leur ai dit que je ne voulais plus toucher ma paie tant que je n'aurais pas débarrassé le pays de vot'présence et que si, dans deux ans, je n'étais pas réélu, je continuerais à servir pour rien, avec le nouveau shérif, jusqu'à ce qu'on ait rassemblé assez de pièces à conviction pour vous mettre la main au collet et hors d'état de nuire et que la honte ne nous vienne plus au front à l'idée que de pauvres petits innocents respirent le même air que vous.

« Et maintenant, quand je pense que vous êtes deux, je ne sais pas ce qui me retient de téléphoner au gouverneur pour lui demander de décréter l'état de siège.

— C'est bien ce que je te disais tout à l'heure, Sam, fait mon oncle Sagamore. Le sherf, c'est vraiment quelqu'un de bien. A part qu'il se monte pour des babioles. A sa place, je ferais attention aux coups de sang.

Le shérif se frotte la figure à deux mains et reste un moment sans rien dire. Il a l'air d'avoir du mal à respirer, (mais quand il ôte les mains de sa figure, on dirait qu'il s'est calmé.

— Pendant que je suis là, il dit à mon oncle Sagamore, j'veais jeter un coup d'œil dans votre grange. On nous a prévenus que vous aviez fait pas mal de courses dans le voisinage.

— Allez-y, faites comme chez vous, shérif. Ça fait toujours plaisir de montrer qu'on est assez bon fermier pour mettre quéqu'sous de côté, de quoi se payer quelques bricoles, même après qu'on a engraisse tous ces foutus politicards.

— Allons-y ! dit le shérif, d'un ton plutôt sec.

La grange est faite de rondins et d'ardoises.

Dedans, il y a les travées pour les mules. Il fait pas très clair, mais ça sent bon, juste comme dans les écuries aux champs de course. Dans un coin, il y a la réserve à maïs avec une petite porte en planches.

On s'arrête tous devant, et le shérif s'avance et ouvre la porte.

— Tiens, tiens, il fait, en se frottant les mains, exactement c'que je pensais.

Il me bouche la vue, mais je vois quand même quéqu'chose comme un tas de sacs empilés les uns sur les autres et qui lui arrivent à hauteur de la tête.

— M'a l'air bougrement sucré pour donner à des mulets, dit le shérif.

Il se met à compter, en pointant le doigt vers les sacs et en remuant les lèvres.

Mon oncle Sagamore s'adosse au mur et crache une giclée de jus de chique.

Le shérif a fini de compter. Il se retourne et regarde mon oncle Sagamore, l'air beaucoup plus fringant qu'avant :

— Quatre-vingt-dix sacs. C'est à peu près c'qu'on nous avait dit. Quand vous faites des courses, vous n'y allez pas avec le dos de la cuiller.

— Oh ! vous savez c'que c'est, répond mon oncle Sagamore. Quand on travaille dix-huit, vingt heures par jour, c'est pas souvent qu'on a l'occasion d'aller en ville.

— Si je ne suis pas trop curieux, ça ne vous dérangerait pas de me dire ce que vous comptez faire de tout ça ? Moi, voyez-vous, ce genre d'histoires, ça m'intéresse.

— Vous comprenez, quand Sam que voilà m'a écrit qu'il s'amenait faire un tour par ici cet été et qu'il amenait son garçon, je me suis dit qu'il lui faudrait des douceurs, à ce petit. Vous savez ce que c'est que les gosses, pas vrai ?

— Neuf mille livres de sucre ? demande le shérif. Ils doivent avoir l'intention de rester quelques semaines, je pense ? Vous avez pas peur qu'il attrape mal aux dents ?

Mon oncle Sagamore fait claquer ses doigts :

— Figurez-vous que j'avais pas pensé à ça ?

Le visage du shérif redevient tout rouge. Mon oncle Sagamore secoue la tête, l'air un peu contrarié :

— Vous vous rendez compte, quel couillon je fais, quand même ! Avoir acheté tout ce sucre pour rien.

On s'en retourne tous vers l'auto. Le shérif ouvre la portière et s'apprête à monter :

— Allez-y, Sagamore Noonan, continuez à vous foutre du monde. Un jour ou l'autre, vous rirez jaune. C'est ici que ça se trouve et pas ailleurs. Et j'suis bien décidé à mettre la main dessus. Ce jour-là, ça ne sera plus drôle du tout.

— Quoi donc ? fait mon oncle Sagamore. Vous avez perdu quéq'chose ? Vous auriez dû nous prévenir. De toute façon, on va s'y mettre ; vous n'avez qu'à nous dire ce que c'est. Et ne vous tracassez pas pour ce qui est de l'huile de croton que vos hommes ont bue, on n'en dira rien à personne. Parole d'homme.

Le shérif dit un vilain mot, monte et claque la portière. L'auto fait un bond en avant, prend un virage et commence à monter la côte en cahotant.

C'est drôle, le shérif et ses hommes ont tout le temps l'air pressé. C'est pas étonnant qu'ils écrasent toujours les cochons à M. Gimerson.

Je me demande pourquoi mon oncle Sagamore a acheté tout ce sucre, mais ça sert à rien de l'interroger. J'pourrai peut-être demander à Pop, plus tard. Peut-être qu'il saura. Mais je suis bien tranquille que c'est pas pour nous qu'il l'a acheté, comme il l'a dit au shérif, vu qu'il savait seulement pas qu'on viendrait.

Mon oncle Sagamore regarde vers le haut de la colline, où on aperçoit juste un bout du toit de la roulotte au docteur Severance, qu'est cachée sous les arbres. Alors Pop se souvient qu'avec cette histoire du shérif, il a complètement oublié d'en parler à mon oncle Sagamore. Il le fait.

— C'est pas Dieu possible ! dit mon oncle Sagamore en expédiant une giclée de jus de chique sur une sauterelle qu'est à six pas de là dans le sable. (Il la manque d'un pouce. La sauterelle s'en va en zizillant.) Cent vingt dollars par mois, hein ? Et elle a de l'anémie, tu dis ?

— Ouais, répond Pop. Faut qu'elle mange des légumes.

— Qué pitié ! Et une jeune fille, encore !

— Dis donc, demande Pop, est-ce qu'on en a, des légumes ?

— Hum ! doit bien rester quelques navets : de ceux que Bessie avaient plantés, si les cochons les ont pas déterrés.

— Ça devrait faire l'affaire, dit Pop. Au fond, on n'a jamais vu un cochon anémique.

On remonte jusqu'à la roulotte. Il est déjà tard dans l'après-midi et l'ombre des arbres commence à s'allonger. C'est très joli là-bas, du côté du lac.

Le docteur Severance a détaché la remorque de l'auto, et il a tendu une espèce de toile de tente de couleur rayée au-dessus de la porte, qui fait comme une espèce de véranda. Il y a deux ou trois chaises de toile, une petite table, et dessus une radio portative, qui joue de la musique. C'est vraiment épatant.

Juste comme on arrive, le docteur Severance se montre à la porte.

— Hello ! il dit à Pop.

Et Pop lui présente mon oncle Sagamore. Il porte toujours son veston croisé, mais il a ôté sa cravate et il tient à la main un verre avec de la glace et un truc dedans.

— Vous prenez un verre ? il demande.

— Ma foi, j'dis pas non, répond mon oncle Sagamore, mais faut pas que ça vous dérange.

Il rentre dans la roulotte et on l'entend bricoler avec de la glace et des verres. Et tout d'un coup, voilà que Miss Harrington s'amène devant la porte.

— Nom d'un pétard ! fait mon oncle Sagamore, tout comme Pop quand il l'avait vue la première fois.

Elle s'est changée, mais la petite barboteuse qu'elle a maintenant est toute pareille à l'autre, à part qu'elle est rayée comme un bâton de sucre d'orge. Elle a des sandales rouges, avec une courroie qui lui passe entre les doigts de pied, et ses ongles sont tout dorés. A son poignet, elle a un gros bracelet très lourd, et, à une cheville, une mince chaîne en or. Elle remue la glace dans son verre, elle s'appuie contre la porte et regarde mon oncle Sagamore.

— Il ne se sent pas bien ? elle demande à Pop.

— Ah ! dit Pop. Je vous présente mon frère Sagamore.

— J'aurais dû m'en douter, elle fait. A ce petit quelque chose dans l'œil, si vous voyez c'que je veux dire.

Mon oncle Sagamore n'ouvre pas la bouche. Il continue à la dévisager sans dire un mot.

Elle fait claquer ses doigts sous son nez et lui dit :

— Un peu de tenue, grand-père !

Elle s'avance, s'assied sur une chaise de toile, se croise les jambes et dit :

— Bon sang ! c'est vraiment l'âge de pierre, la vraie jungle.

— Oui, mais le climat est fameux, dit Pop. Rien de tel pour l'anémie.

— Eh ben ! tant mieux, répond Miss Harrington. (Elle chasse un taon de sa cuisse et relève les yeux sur mon oncle Sagamore.) Dis donc, Siméon, s'il y a quelque chose que tu tiens vraiment à savoir, n'hésite pas à me le demander.

A ce moment, le docteur Severance sort avec les deux verres pleins. Il les donne à Pop et à mon oncle Sagamore, s'installe sur l'autre chaise et dit :

— Eh bien ! buvons à la guérison de Miss Harrington.

Ils lèvent tous leurs verres et boivent.

Mon oncle Sagamore regarde dans le sien et dit à Pop :

— Il a dû renverser de l'eau dedans. (Il pêche la glace avec ses doigts et la jette.)

Le docteur Severance tripote la radio.

— Je voudrais bien trouver un poste de la Nouvelle-Orléans, il dit. Miss Harrington a parfois le mal du pays, ça lui ferait du bien d'entendre une voix familière. Pour une jeune fille, c'est dur d'être arrachée à sa famille et aux tourbillons mondains d'une grande ville, tout cela pour cause de maladie.

La musique s'arrête. Il tombe sur un autre poste et on entend une voix d'homme qui dit :

— *Voici maintenant nos informations locales ; la police déclare n'avoir rien de nouveau en ce qui concerne le règlement de comptes qui a mis fin à la carrière de Vincent Lilly, dit le Tigre, dont l'assassinat, la semaine dernière, a mis toute la ville en émoi. Le témoin principal de l'accusation serait toujours en...*

Le docteur Severance tourne le bouton et retrouve la musique.

— Mais je sens que ce petit coin de campagne va lui faire un bien fou, il reprend. C'est exactement ce que j'espérais trouver, quand j'ai décidé de m'occuper de son cas. C'est ici qu'elle trouvera le repos qu'exige son état. Vous ne vous rendez probablement pas compte, messieurs, de la vie exténuante que les obligations mondaines imposent à une jeune fille qui fait son entrée dans le monde, comme miss Harrington. Réceptions, bals, cocktail-parties, ventes de charité... Jamais une minute de détente. En comparaison, les examens médicaux, et j'en parle savamment, sont une plaisanterie.

Miss Harrington approuve d'un signe de tête :

— Tu parles, Charles !

— Et avec cette anémie qui sape ses forces de minute en minute... Bref, elle y aurait laissé ses os.

Miss Harrington vide son verre et le repose sur la table. Elle se lève et s'en va vers le bout de la roulotte, d'où on a vue sur le lac.

Elle tanguait un peu en marchant, ce qui fait que Pop et Sagamore la regardent d'un air vraiment inquiet, comme s'ils avaient peur qu'elle tombe ou qu'équ'chose.

Le docteur Severance continue à expliquer le dur métier que c'est d'être une « débutante », un truc que je sais pas c'que ça veut dire. Miss Harrington reste plantée à regarder vers le lac et j'ai idée qu'elle doit avoir le mal du pays, et se sentir seule. Moi, je l'aime bien ; on voit tout de suite que c'est quelqu'un de très gentil, qu'est pas toujours en train de vouloir vous tripoter et faire des tas de chichis comme les dames des bonnes œuvres, alors j'ai de la peine pour elle et je voudrais bien qu'elle ait pas attrapé l'anémie et qu'elle ait pas été forcée de quitter sa famille et de manger des légumes.

A la radio, ils mettent un autre air, épatant celui-là, et qui donne envie de battre la mesure avec ses pieds. Miss Harrington regarde toujours de l'autre côté, mais on voit bien qu'elle l'a entendu, parce qu'elle commence à remuer les pieds en cadence avec la musique et à se tortiller comme si elle allait se mettre à danser. C'est vraiment joli à voir.

Le docteur Severance est toujours en train de parler et ne remarque rien, mais mon oncle Sagamore et Pop, ils la guignent du coin de l'œil. Tout en dansant, elle se retourne vers nous, mais elle a pas l'air de nous voir. Elle a une espèce de regard lointain et on voit bien qu'elle fredonne l'air. Tout d'un coup, elle pivote, se retrouve de l'autre côté, et j'veux bien être pendu si, d'un coup sec, elle n'enlève pas ce petit truc qu'elle a sur la poitrine.

Et tout en se tortillant et en ondulant en cadence, elle agite ce petit bout d'étoffe comme si c'était un voile. Elle nous tourne le dos, mais on voit bien qu'elle n'a plus rien d'autre sur elle que sa petite culotte rayée. Ensuite elle se tourne vers nous et, d'un bras, elle plaque ce petit machin-là où il serait si elle ne l'avait pas défait, en souriant d'un air extasié et je l'entends chanter les mots de la chanson.

Elle a vraiment une jolie voix.

Pop et mon oncle Sagamore ont l'air de beaucoup apprécier la danse, c'est tellement beau ! Ils sont là accroupis, mais tellement penchés en avant qu'ils risquent de tomber sur le nez d'une minute à l'autre et ils ont des yeux comme des boules de loto et ne se rendent pas compte qu'ils renversent tout ce qu'il y a dans leurs verres. Miss Harrington repart en dansant, et, tout en tournant, elle enlève le petit machin de dessus sa poitrine et l'agite comme si elle dirigeait un orchestre.

Pop laisse tomber son verre par terre et commence à applaudir, mais il se reprend, se tourne du côté du docteur Severance et puis se tient tranquille. C'est là que le docteur se rend compte des têtes qu'ils font tous les deux et qu'il se retourne et voit la danse de Miss Harrington.

Il se lève d'un bond et répand son verre sur la table ; ses yeux sont comme de la glace. Il claque un grand coup dans ses mains, et se met à crier :

— Tchou-Tchou ! Hé... *Pamela* !

Elle sursaute et se retourne vers lui, comme si elle venait de se réveiller.

— Oh ! elle fait, en remettant le petit machin sur sa poitrine, on a pas idée de jouer cet air-là !

Le docteur Severance la regarde d'un air mauvais. Elle vient prendre son verre vide et retourne dans la remorque chercher à boire. A peine elle a passé la porte que le docteur Severance regarde Pop et mon oncle Sagamore, pousse un soupir et secoue la tête d'un air désolé :

— Et voilà ! Voilà, messieurs, les conséquences d'une dépression nerveuse. D'aucuns vous diront que ce n'est pas pire qu'un rhume de cerveau, mais vous avez pu le constater de vos propres yeux. Ce sont ses souvenirs d'enfance qui lui sont remontés à la tête.

— Elle est bien à plaindre, dit Pop. Surtout que ça se voit, qu'elle a de l'entraînement. Elle aurait sûrement pu faire une grande danseuse.

Mon oncle Sagamore approuve d'un signe de tête :

— Ça, pour sûr, qu'elle a le coup.

Miss Harrington revient avec deux verres pleins. Elle s'amène vers moi et me demande, avec un sourire :

— Comment tu t'appelles, fiston ?

— Billy, m'dame.

— Eh bien ! Billy, ils m'ont l'air de t'avoir oublié dans la distribution, alors je t'ai amené un coca-cola.

Elle me tend le verre et dit :

— Si on allait tous les deux jusqu'au lac voir s'il y a moyen de nager ?

— J'comprends qu'il y a moyen, dit Pop. Justement, j'avais dans l'idée que j'pourrais peut-être disposer d'un peu de temps, en dehors du travail, pour vous donner des leçons...

— Bas les pattes, Azor, dit Miss Harrington. D'abord je sais très bien nager toute seule et ensuite pour ce qui est de donner des leçons, je connais la chanson.

Elle retourne à la roulotte et, un petit moment après, elle revient, son sac à main à l'épaule... Le temps de vider nos verres et on descend tous les deux à travers les arbres, vers le lac. — Mon oncle Sagamore et Pop font le geste de se lever comme s'ils s'apprêtaient à venir avec nous, mais le docteur Severance secoue la tête et leur dit :

— Vaut mieux pas, mes amis. On est bien ici. Restons donc à faire la conversation.

Une fois sortis du bois, on se retrouve tout près de l'endroit où oncle Finley travaille à son bateau. Miss Harrington s'arrête et le regarde, là-haut sur son échafaudage, en train de taper comme un sourd sur ses planches :

— Grands dieux ! qu'est-ce que c'est que cet engin-là ?

Alors je lui raconte toute l'histoire de mon oncle Finley et de la vision comme quoi, dans son idée, tous les pécheurs périront noyés dès que la pluie commencera à tomber.

— Eh ben ! dit Miss Harrington, ils ont de drôles d'échantillons, dans le coin.

A peine on était passés, que mon oncle Finley se retourne et nous voit. Sans plus se soucier de nous que tout à l'heure de Pop et de moi, il se remet à taper sur son clou. Et puis brusquement le voilà qui saute sur place, qui se retourne et regarde Miss Harrington en écarquillant les yeux, comme s'il venait juste de l'apercevoir. Il agite son marteau et se met à crier :

— Jézabel !

Miss Harrington s'arrête. Elle le regarde et puis elle se tourne vers moi :

— Quelle mouche le pique ?

Mon oncle Finley s'avance jusqu'au bout de l'échafaudage et, le cou tendu et son marteau braqué sur elle :

— Impudique créature ! il dit, l'air furieux. Ça ose se pavaner par ici, les jambes toutes nues, ça vient apporter la tentation et le péché !

— Oh ! va remettre tes galoches, réplique Miss Harrington.

— Il vous entend pas, vous savez, je lui dis. Il est sourd comme un pot.

Là-dessus, on repart. Mon oncle Finley, lui, continue à nous suivre du haut de son échafaudage, les yeux fixés sur les jambes de Miss Harrington et criant « Jézabel ! » sans voir qu'il est arrivé au bout. Il continue à marcher dans le vide.

Une veine qu'il ait lâché le marteau et qu'il ait réussi à agripper le bord de son bateau, sans ça il serait tombé de plus de six pieds et il se serait sûrement fait du mal. On était déjà loin, qu'il était encore pendu par les mains contre les planches, en beuglant : « Pécheresse indigne, dévergondée, qui ose se montrer toute nue !... » en se démanchant le cou pour essayer de nous voir. On est descendus jusqu'au bord du lac. Là il n'y avait pas d'arbres. Ça faisait une petite plage de sable, et, près de la berge, l'eau ne paraissait pas profonde. Un peu plus loin, il y avait des arbres, des deux côtés. Le lac tournait à gauche et on ne le voyait plus. L'eau était tout à fait calme, et les arbres se reflétaient dedans. C'était vraiment joli. Miss Harrington regarde d'abord le paysage, puis elle se retourne vers le bateau de mon oncle Finley et la maison :

— Si nous voulons nager, faudrait pas rester à portée de Bille-de-Clown.

— Vous avez un maillot de bain ? je lui demande.

— Euh... oui.

— Pourquoi vous ne retournez pas le chercher ? Comme ça on pourrait aller jusqu'au tournant et nager tout de suite.

— Je l'ai apporté. Il est là dans mon petit sac.

— Ah bon ! ça va, alors.

On s'avance jusqu'au tournant du lac, et puis on entre sous les arbres

et de là on ne voit plus mon oncle Finley ni la maison ni rien du tout. C'est chouette. A cet endroit, le lac a bien cinquante mètres de large, et comme le soleil commence à baisser, l'ombre des arbres s'étend jusqu'à l'autre rive. Je n'ai jamais rien vu de si tranquille.

— Vous croyez que j'aurai pied, là, au bord ? je lui demande. C'est que je ne sais pas nager.

— Oh ! oui. Il n'y a pas de danger. Et puis je t'aiderai. Mais attends d'abord que je mette mon maillot.

Là-dessus, elle s'en va derrière des buissons et des fougères qui poussent là. Moi je me mets en caleçon et je l'attends. Le coin m'a l'air très chouette pour apprendre à nager et je suis impatient de commencer.

— Pop voulait toujours m'apprendre, mais y avait jamais moyen de trouver de piscine dans le voisinage des champs de course.

Au bout d'une minute elle revient et, en la voyant, je suis obligé de reconnaître que le docteur Severance n'a pas menti quand il a dit que sa famille était riche. Elle porte un costume de bain tout en diamant.

Bien sûr, y en a pas gras, de costume. Rien qu'un fil à hauteur de la ceinture, avec un tout petit carré à trois coins sur le devant, mais tout est en vrai diamant. Il doit y en avoir pour une fortune. Je me demande si on se sent à l'aise, avec ça.

Et c'est là que j'aperçois le liseron, celui qu'a fait tant de foin dans les journaux, par la suite. Il a des petites feuilles bleues qui lui grimpent autour de la poitrine comme un sentier après une montagne et en plein milieu, y a la petite rose. J'ai jamais rien vu d'aussi joli.

Tout d'un coup, elle s'arrête pile en voyant c'que je regarde, et elle me fait les gros yeux :

— Hé ! Il y a quéqu'chose de pas catholique, là-dessous. Tu ne serais pas un nain, des fois ? Quel âge as-tu ?

— Sept ans, je réponds.

— Oh ! malheur, quelle famille ! Même pas huit ans et...

Mais là, elle baisse les yeux et s'aperçoit que c'est le liseron que je regardais. Alors elle commence à rigoler :

— Ah ! bon. Y a maldonne. Tu commençais à m'inquiéter.

— C'est bougrement joli, je lui dis. J'voudrais bien en avoir un.

— Et moi, je voudrais bien que tu aies celui-ci.

— Pourquoi ?

— Parce que quand j'étais jeune, si j'avais eu pour deux sous de bon sens, je l'aurais fait tatouer sur quelqu'un d'autre.

Moi, je ne sais pas c'qu'elle voulait dire, mais de toute façon ça ne changeait pas grand-chose, vu que je m'imaginai que toutes les dames, elles en avaient un, de liseron, et que si on avait la chance d'en avoir un de joli, c'était toujours ça de gagné. Finalement, on entre tous les deux dans l'eau, tout doucement, pour voir si c'est profond. Comme elle n'a pas apporté de bonnet de bain, elle se relève les cheveux et se les fixe sur la tête avec des épingles à nourrice pour ne pas les mouiller.

Elle traverse le lac aller et retour à la nage, pour me montrer comment on fait travailler ses bras et ses jambes. Après quoi, elle se relève et me tient à plat ventre sur l'eau, pendant que je m'exerce.

Au bout d'un petit moment, je commence à prendre le coup, et j'ai bien un mètre tout seul avant de couler, quand elle me lâche.

— L'important, c'est de ne pas avoir peur de l'eau, elle me dit. Elle ne te fera pas de mal, alors ne te bats pas avec.

Elle refait encore une fois l'aller et retour, ce coup-là pour son plaisir, et ensuite on remonte sur la berge, parce qu'il commence à faire sombre sous les arbres. Comme ses cheveux sont un peu mouillés, elle prend une cigarette dans son sac et on s'assoit tous les deux sur une souche d'arbre, pendant qu'elle les secoue pour les faire sécher. Mouillés comme ça, ils sont noirs comme de l'encre et, contre la peau de son cou et de ses épaules, ça fait rudement joli.

— Oh ! dites donc, je lui fais, vous êtes épatante, vous savez. M'apprendre à nager, et puis tout... On pourra revenir tous les jours...

— Bien sûr. Pourquoi pas ? Ce sera amusant.

— J'espère que vous vous plairez ici. En tout cas, c'est tranquille comme tout et ça vous changera de la Nouvelle-Orléans. Ça a dû être fatigant pour vous, tout ça.

— Comme partie de rigolade, y a mieux, elle répond.

Il faisait déjà sombre quand on a regagné la remorque et Pop et mon oncle Sagamore étaient partis. Je suis descendu jusqu'à la maison et je les ai trouvés dans la cuisine, la lampe allumée, en train de préparer à souper. Mon oncle Sagamore coupait des tranches de saucisse et Pop les faisait frire. J'en ai pris quelques-unes pour donner à Sig Fride, et Pop m'a demandé si on avait été nager. J'ai répondu oui et j'leur ai raconté que Miss Harrington avait un costume de bain en diamant. Ils se sont regardés tous les deux et mon oncle Sagamore a fait un faux mouvement et s'est coupé avec le couteau de cuisine.

— Non, mais tu t'imagines... dit Pop.

— C'est c'que j'étais en train de faire, répond mon oncle Sagamore.

Et là-dessus, il s'en va pour panser son doigt.

Quand il est revenu, Pop avait fini de frire la saucisse et ils l'ont mise sur la table. Mon oncle Finley est sorti de sa chambre, celle qui donne dans la cuisine, et s'est installé à la table sans regarder à droite ni à gauche. Le couteau et la fourchette au poing, il dit d'un air mauvais :

— B'soir ? C'est-y qu'elle va rester ici ?

Je vois mon oncle Sagamore qui fait un sourire en coin à Pop, après quoi il répond, assez fort pour que mon oncle Finley l'entende :

— Allons, Finley, c'est pas des manières de parler comme ça d'une pauvre petite qu'a pas beaucoup de santé.

— Ou bien elle s'en va, dit mon oncle Finley en frappant des deux poings sur la table, ou bien c'est moi qui pars.

Mon oncle Sagamore secoue tristement la tête :

— Finley, c'est un choix pénible que tu nous forces à faire. Tu vas nous manquer, tu sais.

Pop demande à mon oncle Sagamore, pas assez fort pour être entendu de mon oncle Finley :

— T'as idée qu'il va vraiment s'en aller ?

— Penses-tu ! A ce que je vois, tu l'as pas bien compris. C'est le genre de gars qui s'est mis en tête que son devoir, c'est de traquer le péché partout, de rester collé après et de le surveiller tout le temps, de façon à toujours être monté contre et à ne pouvoir jamais penser à autre chose.

— T'as raison, dit Pop.

— T'inquiète pas pour Finley. C'est pas en lui agitant un petit derrière rose sous le nez que le diable arrivera à le chasser d'ici. C'est pas un corniaud.

On s'assied tous autour de la table. Mon oncle Finley penche la tête et commence à dire le bénédicité ; pendant qu'il parle, mon oncle Sagamore tend le bras et enfile bien huit tranches de saucisse sur son couteau, après quoi il commence à les manger.

— Enfin quéqu'chose de potable à se mettre sous la dent, il dit, après ce maudit régime de lapin que nous donnait Bessie.

Après souper, Pop et moi, on va prendre notre literie dans la remorque et on l'installe sous la véranda.

Notre remorque, à nous, n'a rien à voir avec la grande roulotte du docteur Severance. C'est juste assez grand pour tenir notre presse à imprimer et notre stock de papier, ce qui fait qu'on dort toujours dehors. Y a pas de fenêtre non plus, parce que bien des fois, on l'installe le plus près possible du champ de courses, quand on imprime les feuilles de tuyaux et les résultats ; celles-là on les tire après les six premières courses.

On s'allonge sur les couvertures et Sig Fride vient se pelotonner sur moi. Pop allume un cigare et je vois le bout rouge briller dans le noir. Du côté du lac, il y a un genre d'oiseau qu'arrête pas de s'égosiller à crier : *« Une encolure dans la ligne droite. Une encolure dans la ligne droite... »* et tout le temps comme ça.

— C'est bath, ici, je dis. Ça me plaît bien.

— Eh ben ! tant mieux, me dit Pop. J'ai idée qu'on va rester là jusqu'à la réouverture de Fairgrounds, en novembre. Avec ma commission sur le loyer du docteur Severance et puis à aider Sagamore dans son affaire de tannerie...

— Pourvu qu'il ramène pas ses bacs par ici !

— Oh ! on s'y fait vite, tu verras. Justement, d'après le dosage que Sagamore a fait, les peaux devront être mises au soleil d'ici après-demain.

— Mais où est-ce qu'il vend son cuir ?

— A vrai dire, il en a pas encore eu à vendre. La première fournée n'était pas très réussie. Elle s'est complètement effilochée dans les bacs.

On est restés un moment sans rien dire, et puis je me suis rappelé le sucre que mon oncle Sagamore avait acheté.

— Qu'est-ce que tu crois qu'il va faire de tout ça ? je demande à Pop. Et pourquoi il a dit au shérif qu'il l'avait acheté pour moi ?

— Oh ! fait Pop. (Il tire sur son cigare et ça éclaire un peu sa figure.) Je vais te dire... Sagamore lui a raconté ça pour ne pas avoir à lui dire la vérité. Il a son orgueil à lui, tu comprends, et il aime pas que les gens soient au courant des infirmités qu'y a dans la famille. Ta pauvre tante Bessie avait du diabète, et le docteur l'a mise au régime du sucre. Il faut qu'elle en mange six livres par jour. Mais si j'étais toi, je n'en dirais rien à personne. Ils aiment pas que ça se sache.

— Oh ! j' dirai rien. Tout de même, c'est curieux ; tous les gens ont l'air d'avoir quéqu'chose qui ne va pas, dans ce pays. Le docteur Severance a des pincements au cœur, le shérif il a de la tension, Miss Harrington de l'anémie, et puis cette histoire d'épidémie de typhoïde, et maintenant voilà que ma tante Bessie a le diabète. J'espère qu'on va pas attraper quelque chose comme ça, nous aussi.

Le lendemain, on s'est vraiment amusés. J'ai trouvé derrière la maison une canne à pêche toute garnie et aussi un bouchon que j'ai attaché après. En creusant avec un couteau, j'ai trouvé des vers et avec Sig Fride, on est allés à la pêche. Et le plus rigolo, c'est qu'y avait du poisson pour de vrai, dans le lac.

J'en ai attrapé quatre. Mon oncle Sagamore a dit que c'étaient des perches rouges, et Pop les a fait frire pour mon dîner dans de la graisse de saucisse. C'était rudement bon.

Tout de suite après manger, je voulais aller nager, mais quand je suis monté jusqu'à la roulotte, j'ai trouvé Miss Harrington allongée sur une chaise longue en train de boire quelque chose dans un verre, et elle a dit qu'il faudrait qu'on attende le soir pour y aller. Le docteur Severance était allongé sur une autre chaise longue, en train de boire lui aussi. Il s'est tourné vers elle et lui a dit :

— Nager, nager ! Tout le temps en train de nager ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Tu ne vas tout de même pas me dire que tu me fais des entourloupes avec un gosse qu'a même pas l'âge de fumer des barbes de maïs ?

— Oh ! la ferme, elle lui répond. Tu ne pourrais pas penser à autre

chose pendant seulement cinq minutes, pour changer ?

— Voilà ce que j'appelle de la reconnaissance ! Je te sauve la vie et chaque fois que j'ai le malheur de vouloir prendre un petit acompte, faut que j'envoie paître ce sacré moujingue.

— De la reconnaissance ? Je vais te dire une chose, mon bonhomme, la prochaine fois qu'on viendra me proposer de prendre quelques jours de repos à la campagne, je saurai ce que ça veut dire.

Ils continuent à parler sur ce ton-là, comme s'ils m'avaient déjà oublié, alors je retourne du côté du bateau de mon oncle Finley, au bord du lac, pour tacher d'attraper encore un peu de poisson. L'eau n'est pas profonde du tout ; on en voit des tas sur le fond de sable, mais j'arrive pas à en attraper un seul. Ils se débinent trop vite.

Mon oncle Sagamore et Pop restent toute la journée assis à l'ombre à parler tous les deux en s'envoyant de temps en temps une lampée au cruchon. Je revois mon oncle Sagamore en train de dire au shérif qu'il devait travailler dix-huit heures par jour pour payer ses impôts ; ce soir-là, j'avais demandé à Pop s'il était encore en vacances ou quoi. Pop m'a répondu que c'était la pleine morte saison pour les fermiers, mais que ça reprendrait un peu plus tard dans l'année...

Vers le soir, je retourne au lac prendre une autre leçon de natation avec Miss Harrington. Cette fois, elle a mis un bonnet de bain pour ne pas se mouiller les cheveux ; comme ça elle peut mettre la tête dans l'eau et nager pour de bon ; le crawl, elle appelle ça.

Moi aussi, je fais un peu de progrès. J'arrive bien à faire deux mètres, avant de couler. Mais elle me dit que je fais trop d'efforts pour garder la tête hors de l'eau et que c'est ça qui me fait boire la tasse.

Le lendemain matin de bonne heure, mon oncle Sagamore et Pop prennent la camionnette et s'en vont dans les bois, derrière le champ de maïs, chercher les bacs pour les ramener à la maison. L'odeur est encore plus terrible qu'avant. Ils les posent juste à la même place, tout contre la maison, près du puits. Et en plus, il n'y a pas de vent.

Bref, ils sont bien restés là une semaine. Jour et nuit. Mais, comme l'avait dit Pop, au bout d'un moment, on s'y fait et on ne le remarque plus. Je lui ai demandé pourquoi il ne les remportait pas, une fois le soleil tombé, mais il m'a répondu que ça ferait trop d'allées et venues.

Au bout du cinquième ou sixième jour, je m'étais si bien habitué que j'arrivais à m'approcher tout près sans que l'odeur me flanque par terre. Alors je suis allé voir ce que devenaient les peaux ; avec un bâton, j'en soulève une et, pfft ! voilà que le bâton passe à travers.

Cette fournée-là aussi était en train de s'effiloche dans le bain, tout comme la première.

Je retourne tout de suite chercher Pop et mon oncle Sagamore pour leur dire, mais j'arrive pas à les trouver. Il y a pas cinq minutes qu'ils étaient encore là, mais maintenant j'les vois plus nulle part.

J'ai beau chercher partout, les appeler et regarder dans toute la maison, je ne les trouve pas. Alors je vais jusqu'à la grange, mais ils ne sont pas là non plus. Et puis, comme je reviens à la maison, je les retrouve assis sous le grand arbre, à la même place que tout à l'heure.

Je leur raconte que les peaux de vache s'en vont en morceaux, alors mon oncle Sagamore fronce les sourcils et ils viennent tous les deux pour se rendre compte. Mon oncle Sagamore prend le bâton et donne des petits coups dans la peau de vache, pour voir, et naturellement, le bâton passe au travers.

Il se redresse, lâche une giclée de jus de chique et se gratte la tête :

— Qu'est-ce qu'on peut bien faire de travers, selon toi, Sam ?

Pop se gratte la tête, lui aussi :

— J'sais pas au juste, mais ça n'a pas l'air réussi. Ça ne devrait pas être tendre à ce point-là, le cuir.

— J'ai pourtant tout fait comme le dit la notice, celle que j'ai reçue du gouvernement. Je l'ai lue depuis A jusqu'à Z, de façon que ce coup-ci, il puisse pas y avoir d'erreurs. Qu'est-ce qu'on devrait faire, d'après toi ?

Pop réfléchit une minute :

— La seule solution, c'est de la laisser tremper jusqu'au bout. Ça ne rimerait à rien d'en recommencer une autre fournée maintenant, vu que ça serait tout pareil. Non, laissons-la mijoter jusqu'à la fin, et après ça, on en enverra un petit bout au gouvernement en leur demandant d'y jeter un petit coup d'œil et de nous dire en quoi on s'est trompés.

— Juste ce que j'avais dans l'idée, dit mon oncle Sagamore. Les types du gouvernement ne pourront rien dire de valable, à moins qu'on ne suive les instructions jusqu'au bout. Y a qu'à laisser courir. Ça ne prendra guère plus d'un mois et demi.

— Mais dans un mois et demi, je leur dis, ça ne sera pas autre chose que de la soupe.

— Possible, répond mon oncle Sagamore, mais on n'y peut rien. On

leur enverra un peu de soupe, voilà tout. Les instructions, c'est les instructions et si on ne les suit pas, le gouvernement ne peut rien vous dire.

— Et tout ce temps de perdu, ça ne compte pas ?

Mon oncle Sagamore fait passer sa chique de l'autre côté :

— Le temps de perdu, à une peau de vache crevée ou bien au gouvernement, qu'est-ce que tu veux que ça leur foute ?

Moi, je me dis que mon oncle Sagamore ne gagnera pas beaucoup d'argent avec sa tannerie, s'il ne peut pas en commencer une autre fournée avant un mois et demi tout en sachant bien que celle-là est fichue, mais ça sert à rien de-discuter avec lui, ni avec Pop.

D'abord, je m'amuse beaucoup trop pour me tracasser avec cette histoire. Je vais à la pêche tous les matins, et, vers le soir, Miss Harrington me donne ma leçon de natation. Entre-temps, durant l'après-midi, je m'entraîne tout seul près du bateau à mon oncle Finley, là où l'eau est moins profonde.

C'est là qu'est arrivé ce drôle de truc à quoi j'ai rien compris du tout.

Ça devait être le lendemain du jour où on s'est aperçus que le cuir était fichu. Vers midi à peu près, Sig Fride était assis sur la rive, en train de me regarder, parce qu'il aime pas l'eau, et moi je barbotais et je tâchais de faire les mouvements de la brasse, pas trop loin du bord, où j'avais de l'eau à peu près jusqu'à la ceinture. Quand voilà que tout d'un coup, je me trouve dans de l'eau chaude.

Bien sûr, le lac n'était pas vraiment froid ; juste un peu frais, agréable, quoi. La bonne température pour nager, mais quand je suis rentré dans ce coin d'eau chaude, je vous jure que ça faisait une différence. J'ai avancé d'un ou deux mètres, et tout de suite c'est redevenu froid. Je me dis, peut-être que je l'ai seulement imaginé, alors je suis revenu en arrière et mince alors, je l'ai retrouvé ! Pas vraiment chaud, mais tiède comme de l'eau de baignoire. Ça faisait un drôle d'effet, je vous jure, surtout qu'y avait une semaine que je venais dans ce coin-là et que je n'avais jamais trouvé rien de pareil.

Ça ne pouvait pas être le soleil, puisqu'il chauffait toute la surface du lac en même temps. Et si c'était une source chaude, comment ça se fait qu'elle n'était pas là auparavant ? J'ai eu beau chercher, nager dans tous les sens, je n'ai rien trouvé de pareil ailleurs.

Et chaque fois que je revenais au même endroit, c'était toujours chaud.

Au bout d'un moment, je sors de l'eau, je me rhabille et je remonte à

la maison pour en parler à mon oncle Sagamore et à Pop. Peut-être qu'eux, ils sauront me dire comment ça se fait qu'il y a un petit coin tiède dans le lac. Mais ils ne sont pas là. C'est quand même drôle, ces façons de disparaître comme ça à tout bout de champ. Je les ai cherchés partout et j'ai attendu, mais ils ne sont pas revenus, alors j'ai été déterrer des vers et je suis allé à la pêche en me disant que je pourrais toujours leur demander le soir au souper.

Mais ça, c'est le jour où les chasseurs de lapins sont venus et il en est tellement arrivé, des trucs, ce jour-là, que j'ai complètement oublié le reste.

C'est quelque chose comme une heure avant le coucher du soleil que je suis monté à la roulotte voir si Miss Harrington était prête à venir nager.

Le docteur Severance était allongé sur une chaise longue, un verre à la main.

Il me regarde, il tourne la tête vers la porte de la roulotte et dit :

— Hé ! Y a Weissmuller qu'est là !

Miss Harrington sort. Elle a mis sa petite barboteuse rayée comme du sucre d'orge et elle a son petit sac à l'épaule.

— Hello, Billy !

— Quel tombeur, ce même ! dit le docteur Severance. Tu dois être plein aux as ? Ou alors c'est ta brasse papillon ?

— Oh ! la ferme, lui dit Miss Harrington.

On s'en va sous les arbres, vers notre petite plage. On avait fait peut-être bien cent cinquante mètres, le long d'un petit sentier qui courait à travers des buissons épais, moi devant et Miss Harrington derrière, parce qu'elle avait peur des serpents, quand tout d'un coup, derrière un taillis, je débouche dans une petite clairière et je me trouve nez à nez avec un bonhomme.

Il s'avance en catimini, tout doucement, en guettant à travers les arbres et, en me voyant, il tourne brusquement la tête et me fixe d'un air mauvais. Il porte un panama et un costume croisé et il tient une mitraillette dans ses mains, de celles qu'on voit dans les illustrés en couleurs.

— Hé ! morpion, d'où tu sors comme ça ? il demande.

— De chez mon oncle Sagamore, je réponds. Qu'est-ce que vous faites ?

— On chasse le lapin. T'en as vu, par ici ?

— Pas aujourd'hui, je réponds. Mais il a pas l'air de m'écouter.

Il regarde de l'autre côté, vers le haut de la colline. Je regarde aussi et c'est comme ça que j'aperçois l'autre. Il est à une trentaine de mètres de nous et il est habillé exactement comme celui-ci et il a aussi une mitraillette. Il fait signe avec son bras et montre quelque chose d'un signe de tête.

— Chhhhht... je crois qu'il en a vu un, dit le premier.

Il s'avance de ce côté-là sur la pointe des pieds et tous les deux disparaissent entre les arbres.

— Tâchez de ne pas faire de potin, je dis par dessus mon épaule à Miss Harrington. Ils vont surprendre un lapin au gîte.

Elle ne répond pas.

C'est drôle. Elle était derrière moi, il y a pas une minute.

— Hé, Miss Harrington ? je crie, mais pas trop fort, pour pas effaroucher le lapin.

Elle ne répond pas. Elle a bel et bien disparu. Elle a pas pu continuer en avant, vu qu'à moi tout seul je bouche le sentier. Alors je me dis qu'elle a dû oublier quelque chose, peut-être son costume de bain, et qu'elle est allée le rechercher. Alors je retourne vers la maison, moi aussi, en me disant que je la rencontrerai sur la piste. Je refais tout le chemin jusqu'à la roulotte, mais je ne l'ai toujours pas rencontrée. C'est quand même bizarre.

Le docteur Severance est toujours allongé sur la chaise longue, son verre à la main. Il me regarde et dit :

— Tiens, le champion ! Où est Miss Harrington ?

— Justement, je réponds. Je croyais qu'elle était revenue ici. Je l'ai perdue sur la piste.

— Perdue ? Comment ça ?

— Eh ben ! je la croyais juste derrière moi pendant que je parlais aux chasseurs de lapin.

— Un chasseur de lapin ! il aboie. Où ça ? Et de quoi il avait l'air ?

— Plus bas sur le sentier, à cent cinquante, deux cents mètres d'ici. Un grand costaud, avec une balafre sur la joue. Il portait un panama et puis il avait une mitraillette.

Il bondit de la chaise longue, jette son verre par terre et plonge sa main droite dans son veston, tout en même temps. Et heureusement que j'ai fait vite pour reculer, sans ça il me passait dessus. Le temps

que je me retourne, il était déjà à plus de vingt mètres sur le sentier.

Je m'apprête à le suivre, parce que je suis toujours inquiet de ce qui a pu arriver à Miss Harrington, quand tout d'un coup, je vois Pop et mon oncle Sagamore s'amener vers la roulotte.

— Où est-ce qu'y court comme ça ? demande Pop. Alors je leur raconte tout ce qu'il s'est passé et je leur parle des chasseurs de lapin. Ils se regardent tous les deux.

— Eh ben, eh ben ! voyez-vous ça, fait mon oncle Sagamore. Deux chasseurs de lapin avec des mitraillettes. Encore de la chance que tu te sois fait payer un mois de loyer d'avance, Sam.

— Mais faut aller chercher Miss Harrington, je dis.

Mais j'ai pas le temps de finir ma phrase que Pop me fait signe de me taire.

Ils ont l'air de tendre l'oreille après quelque chose. Ils bougent plus du tout, et chaque fois que je m'apprête à ouvrir la bouche, l'un ou l'autre me regarde et me fait signe que non.

Et tout d'un coup, il y a deux coups de feu qui partent, un peu plus loin sur le sentier, deux coups très rapprochés, et puis tout redevient calme. Pop et mon onc'Sagamore se regardent et commencent à avancer tout doucement de ce côté-là. Je m'apprête à les suivre, mais Pop secoue la tête :

— Vaut mieux que tu rentres à la maison.

— Mais Miss Harrington...

J'avais envie de pleurer tellement j'avais peur qu'il lui soit arrivé quelque chose. Peut-être qu'elle était tombée, qu'elle s'était fait mal.

— T'inquiète pas pour Miss Harrington, me dit Pop. Rentre à la maison.

Fallait qu'ils soient tombés sur la tête pour se figurer que j'allais rentrer avant de savoir ce qu'elle était devenue. A peine ils avaient disparu dans les arbres, je coupe juste en dessous du sentier et je cavale vers le bas de la pente à travers les buissons. En moins d'une minute, je les ai devancés. Je prends à gauche, je reviens sur le sentier et je cours à l'endroit où je l'avais vue la dernière fois. Mais avant d'arriver là, je regarde par hasard vers le haut de la colline, et je la vois plantée au milieu d'une petite clairière. Le docteur Severance est avec elle. Ils regardent quelque chose qu'est par terre.

Je suis drôlement soulagé de voir qu'il ne lui est rien arrivé. Je quitte le sentier et je cours les rejoindre. Mais juste comme j'arrive à côté

d'eux, il lui fait signe de la main et je l'entends qui lui dit :

— Retourne à la remorque. Je me charge des croquants.

Elle commence à remonter à travers les arbres et moi je fais demi-tour et je m'apprête à courir la rejoindre, quand j'aperçois Pop et mon oncle Sagamore. S'ils me voient là, c'est sûr que je vais prendre une dérouillée pour avoir désobéi à Pop. Je cherche pour voir s'il n'y a pas moyen de me sortir de là sans être vu et de revenir ensuite en faisant le grand tour, mais je n'en vois pas. Il y a un buisson épais, juste à côté du docteur Severance, alors je plonge dedans.

Maintenant que je ne me fais plus de mauvais sang pour Miss Harrington, je suis curieux de savoir ce que fait le docteur Severance. En écartant un tout petit peu les feuilles, je l'aperçois. Il n'est pas à plus de trois mètres de moi, en train d'examiner quelque chose qui est allongé à ses pieds.

Tout d'abord, j'arrive pas à voir ce que c'est, à cause d'un tronc d'arbre qui me bouche la vue, mais finalement, j'aperçois deux semelles toutes droites en l'air, au bout de deux jambes recouvertes d'un pantalon gris, et je me rends compte de ce que c'est. C'est un des chasseurs de lapin. Et puis, je repère le canon de la mitraillette qui est par terre près de lui.

A ce moment-là, le docteur Severance fait quelques pas vers la droite et se penche pour regarder autre chose qu'est derrière un buisson. Moi, je me démanche le cou pour regarder aussi de ce côté-là et mince alors ! qu'est-ce que je vois, sinon une autre paire de jambes qui dépasse du buisson, et une autre mitraillette par terre. C'est l'autre chasseur de lapins.

M'a tout l'air d'être arrivé un drôle d'accident.

Là-dessus, Pop et mon oncle Sagamore s'amènent.

Le docteur Severance se retourne et les aperçoit. Il sort son mouchoir, s'essuie la figure et secoue lentement la tête, comme si vraiment tout ça le dépassait. Il s'assoit sur le tronc d'arbre qu'est à côté du premier chasseur et lâche un long soupir :

— Messieurs, il vient de se passer une chose épouvantable. Je ne trouve pas d'autre mot.

— Qu'est-ce qu'est arrive ? demande Pop.

Le docteur Severance recommence à s'essuyer la figure avec son mouchoir et montre du doigt les chasseurs de lapins, l'un après l'autre, en détournant la tête comme si ça lui était trop pénible de les regarder.

— Morts, il dit, tristement. Morts tous les deux. Et tout ça à cause d'un minable petit lapin de rien du tout.

— Quel malheur, tout de même, dit mon oncle Sagamore. Et comment c'est arrivé au juste ?

— Eh bien ! dit le docteur Severance en respirant un grand coup et en ayant l'air de se remettre un petit peu, j'étais là un peu plus loin sur le sentier, quand j'ai vu ces deux hommes qui se baladaient par là, en train de chercher des lapins. Je m'apprêtais à les appeler pour leur demander s'ils avaient fait bonne chasse, quand tout d'un coup voilà qu'un petit garenne à poil roux déboule de derrière un buisson, juste entre les deux. Et puis, pour je ne sais quelle raison, il change d'idée, fait demi-tour et repasse entre eux deux juste comme ils épaulaient et tiraient. C'est la chose la plus effrayante que j'aie jamais vue. Ils se sont purement et simplement bousillés l'un l'autre.

Mon oncle Sagamore se penche pour regarder de plus près le premier chasseur. Ensuite, il s'avance vers l'autre, le fait rouler un petit coup sur lui-même et l'examine aussi. Après quoi, il revient vers nous, s'accroupit et sort sa carotte de tabac. Il l'essuie sur sa jambe de pantalon, en détache une grosse chique d'un coup de dent et secoue la tête :

— Sacré nom de nom, ça devait être pénible à voir. Les pauvres bougres se sont tirés dans le dos.

Le docteur Severance approuva d'un signe de tête :

— Exactement, et c'est pour ça que c'était si pénible. Ils ont vu venir le coup, les malheureux, mais c'était trop tard. Au moment même où ils appuyaient sur la détente, ils se sont rendu compte de ce qu'ils venaient de faire. Ils se sont retournés pour essayer d'esquiver, mais macache.

Mon oncle Sagamore expédie une giclée de chique dans la nature et s'essuie la bouche d'un revers de main :

— M'est avis que c'est chose pitoyable et cruelle que voir ces gars de la ville venir chasser le garenne dans les bois. Ils sont empotés comme il n'est pas permis. Et dangereux, pas seulement pour les autres, mais pour eux-mêmes ; ils ont des armes à feu entre les mains et ils ne savent même pas s'en servir.

Il s'arrête et regarde le docteur Severance :

— Mais ne prenez pas ça en mal. J'veux pas dire qu'ils sont tous comme ça. J'voudrais pas que vous pensiez que je mets tous les gars de la ville dans le même sac. C'est sans offense, bien entendu.

— Je comprends, dit le docteur Severance. Je comprends.

— Mais tout ça, c'est à côté de la question. J'estime que ce qu'il faut faire maintenant, c'est aviser le shérif que ces deux pauvres bougres se sont occis l'un l'autre, et qu'il les embarque le plus tôt possible ; par cette chaleur, ce serait plus sain.

Le docteur Severance approuve d'un signe de tête :

— Hé ! oui. C'est le moins qu'on puisse faire.

Et puis tout d'un coup, il se ravise, se gratte le menton l'air tout pensif :

— Hum... Messieurs, je viens de me rappeler quelque chose.

Il sort son portefeuille de sa poche de derrière et commence à en tirer des tas de trucs. Moi, je l'observe à travers les feuilles, en me demandant ce qu'il peut bien chercher. Finalement, il en sort un paquet de billets assez gros pour étouffer un cheval et le laisse négligemment tomber sur ses genoux comme s'il s'agissait d'un paquet de vieilles chaussettes, tout en continuant à farfouiller dans le portefeuille.

Pop et mon oncle Sagamore regardent les billets.

— Qu'est-ce que vous cherchez ? demande Pop.

— Oh ! répond le docteur Severance, j'avais là une copie des règlements de la chasse. (Il lève le portefeuille, le secoue, l'écarte pour bien regarder à fond dedans.) J'aurais juré que je l'avais. J'ai dû la laisser dans mon autre complet.

— Les règlements de la chasse ?

— Tout juste, dit le docteur Severance en remettant dans le portefeuille tout ce qu'il en avait sorti, l'argent en dernier. Bien qu'au fond, il importe peu que je l'aie ou non sur moi. Je me souviens parfaitement du règlement, puisque je le lisais pas plus tard qu'hier. Et savez-vous une chose, messieurs ?

— Quoi donc ?

— Et je ne vous le dirais pas si j'en étais pas sûr, mais la chasse aux lapins de garenne est fermée depuis quinze jours.

— Non ! fait mon oncle Sagamore, l'air tout épaté. Pas possible ?

Il réfléchit une minute, puis claque des mains et dit :

— C'est ma foi vrai, nom d'un pétard ! Je me souviens, maintenant ; moi aussi, je l'ai regardé l'autre jour, le règlement.

— Eh ben ! fait Pop, en regardant les deux chasseurs de lapins, ils auraient dû avoir honte, de chasser un lapin comme ça hors saison. Ils ne sont pas autre chose que de vulgaires criminels.

— C'est ce genre d'individus sans vergogne, dit mon oncle Sagamore, qui détruisent les ressources naturelles d'un pays. Il y a de quoi vous fendre le cœur. S'amener ici pour fouiner partout et violer la loi derrière le dos des gens.

Le docteur Severance hoche la tête :

— Exactement. Et en ce qui me concerne, je ne me sens pas le courage d'aller tracasser un pauvre shérif qu'est déjà surchargé de travail, pour une histoire pareille. Il a déjà assez à faire à protéger les citoyens et à pourchasser les criminels vivants.

— On ne peut pas mieux dire, fait mon oncle Sagamore. C'est à cause de ça que leurs sacrés impôts sont si lourds ; tous ces gens qui se déchargent de leurs embêtements sur le dos du gouvernement et s'en vont déranger le shérif pour un oui pour un non. C'est manquer de conscience civile, voilà c'que je dis.

— Tout juste, approuve le docteur Severance. Vous avez mis le doigt dessus. Nous sommes des contribuables, soit. Mais est-ce une raison suffisante pour faire des embarras et exiger du shérif qu'il lâche tout

et se cavale jusqu'ici uniquement parce que deux criminels ont été victimes d'un accident alors qu'ils cherchaient délibérément à tuer un pauvre lapin hors de saison. Surtout que je les ai pris sur le fait ! Ça me fait plaisir de rencontrer des citoyens aussi soucieux du bien public et qui voient les choses du même oeil que moi.

Mon oncle Sagamore expédie une nouvelle giclée de jus de chique et s'essuie la bouche du revers de la main :

— Eh bien ! docteur, votre opinion me va droit au cœur. Et maintenant qu'est-ce que vous aviez dans l'idée, au juste ?

— Eh bien ! j'me disais qu'avec tout ce terrain inoccupé, par ici, on pourrait leur faire un petit enterrement privé et oublier cette pénible histoire ?

— Excellente idée, dit mon oncle Sagamore. Je m'étonne de ne pas y avoir pensé... (Puis il s'arrête, réfléchit à la question et prend son air hésitant.) Naturellement, ça demanderait pas mal de travail c't'affaire-là, à piocher et tout le reste, et j'vois pas bien comment Sam et moi on pourrait trouver le temps de s'y mettre, vu qu'avec la récolte, on est pratiquement au labeur vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Oh ! je prendrais volontiers les frais à ma charge, dit le docteur Severance, je me sens en quelque sorte responsable, puisque c'est moi qui les ai découverts. Qu'est-ce que vous diriez de cent dollars ?

— Parfait, dit mon oncle Sagamore, parfait.

Et puis il se ravise brusquement et prend son air affligé :

— Tzzz ! il fait en secouant la tête, c'est dommage. C'est vraiment dommage. J'ai cru une minute qu'on tenait la bonne solution, mais y a pas moyen.

— Et pourquoi donc ?

— Pour des questions personnelles, répond mon oncle Sagamore, l'air un peu gêné. Vous comprenez, cette terre, elle est depuis toujours dans notre famille. En fait, mon père et mon grand-père y sont enterrés. Et, euh... je sais bien que ça paraît un peu bête à dire, mais j'avoue que ça risquerait de me peser sur la conscience de les savoir enterrés là dans la même terre qu'un couple d'individus assez malfaisants pour s'en aller tirer le lapin pendant que la chasse est interdite.

— C'est ma foi vrai, dit le docteur Severance. Ce sont là des scrupules qui vous honorent. (Et tout d'un coup son visage s'éclaire.) Mais admettons que ça vous pèse effectivement sur la conscience par la

suite, combien croyez-vous que ça coûterait pour transférer les os de vos parents dans un vrai cimetière ?

— Mon Dieu, dans les cinq cents dollars, je pense.

— Voilà qui me paraît raisonnable, dit le docteur Severance.

Puis il tire quelques billets de son portefeuille, les compte et les tend à oncle Sagamore :

— Six cents en tout.

Qu'est-ce qu'il trimbale comme argent sur lui ! Son portefeuille est tellement bourré que ça se voit même pas, ce qu'il vient d'enlever. Même d'où je suis, je m'en rends compte. Pop et mon oncle Sagamore regardent ce qui reste et se lancent un petit coup d'œil.

— Eh ben ! dit mon oncle Sagamore, en s'apprêtant à se lever, j'ai idée que la question est réglée. (Puis tout d'un coup, il s'arrête, l'air tourmenté, et se rassoit.) Sacré nom de nom, il fait, on allait oublier le principal.

Le docteur Severance le regarde d'un sale œil :

— Quoi encore ?

— Le sermon, répond mon oncle Sagamore. On ne peut pas enterrer un homme comme ça ; même le pécheur le plus endurci a droit à un sermon. Pas question d'envoyer ces deux-là à leur dernière demeure sans l'assistance d'un pasteur. C'est même pas pensable.

— Un pasteur ? Qu'est-ce qu'on a à foutre d'un pasteur dans un enterrement privé ? Et d'abord où est-ce qu'on ira le chercher ?

— Facile, répond mon oncle Sagamore, une sacrée chance qu'on a, faut bien le dire. Mon frère Sam, que voilà, ajustement été ordonné ministre du culte et je crois qu'on pourrait le décider à dire quelques mots.

— Humm... pour une chance, c'en est une. Et combien il prend ?

— Ben, mon Dieu, pour les services ordinaires, cent dollars par tête.

Et le docteur Severance sort son portefeuille encore un coup.

— Toutefois, dans le cas présent, reprend mon oncle Sagamore, vu que ces deux hommes sont morts en état de péché, je dirai même en train de commettre un crime, frère Sam sera peut-être obligé de rajouter quèqu' fioritures pour les aider à passer la barrière. Quoique, à vrai dire, deux cents dollars par tête devraient en voir le bout.

Le docteur Severance se remet à compter des billets et les lui donne en disant :

— Mes amis, vous perdez votre temps à cultiver la terre ; c'est pénible de voir des gars aussi doués gâcher leurs talents à la cambrousse.

— Vous êtes bien aimable, dit mon oncle Sagamore en se levant. Eh ben ! je crois que mon frère Sam et moi on va pouvoir vous arranger ça. Vous avez dans l'idée d'assister au service ?

Le docteur Severance secoue la tête :

— J'aimerais bien, mais il serait peut-être préférable que j'aille faire un tour jusque sur la grand-route, voir si nos deux chasseurs n'ont pas laissé une voiture quelque part.

— Pas bête, dit mon oncle Sagamore. Histoire de la ramener en ville, ou n'importe où, pour que leurs familles la retrouvent plus aisément.

— Tout juste, dit le docteur Severance.

Là-dessus, il s'en va le long du sentier.

Pop est toujours assis sur la souche d'arbre, en train de tirer sur son cigare. Dès que le docteur Severance est hors de vue, il dit à mon oncle Sagamore :

— Si ces zèbres-là sont de la même bande de chasseurs de lapins que j'ai vus en ville, ils étaient trois.

Mon oncle Sagamore pince les lèvres comme pour cracher une giclée de jus de chique :

— Trois ?

— On devrait lui dire, selon toi ? demande Pop.

— On est toujours mal avisé de se mêler de ce qui vous regarde pas, Sam. S'il ne trouve pas d'auto là-bas, il le saura tout de suite.

— Mais suppose qu'il la trouve ? Il se pourrait que ce soit un de ces deux-là qu'ait les clés.

— C'est quand même pas nos oignons, Sam. On ne tient pas à lui causer du souci, pas vrai ? Un gars qui paie recta et qui s'mêle de ses affaires ? S'il commençait à se tracasser à propos de c'qui est arrivé au troisième, il serait capable de partir. On ne tient pas spécialement à le voir partir, pas vrai ?

Il regarde le paquet de billets qu'il tient toujours à la main, et Pop en fait autant. Mon oncle Sagamore le met dans sa poche.

— T'as raison, dit Pop. Ce serait pas indiqué d'effaroucher un bon client pour des bagatelles pareilles. D'ailleurs il m'a tout l'air de savoir se défendre, le miron-ton.

— Plutôt ; oui. Pas besoin d'y mettre notre grain de sel, Sam. J'estime que s'il avait besoin de conseils, il se serait pas gêné pour nous les demander. D'ailleurs il a dit que les deux gars chassaient le lapin, pas vrai ?

— Si, dit Pop en se levant. Je ferais bien d'aller chercher deux pelles, tu ne crois pas ?

Mon oncle Sagamore secoue la tête :

— Inutile de se décarcasser pour si peu. A la nuit tombée, on va tout simplement amener la camionnette jusqu'ici, et pour ce qui est du service funèbre, on fera ça chez le vieux Hawkins. Il y a cinq ans que la maison est vide, et que le puits est à sec et sur le point de s'écrouler, de toute manière.

Ils remontent vers la maison et, dès qu'ils ont disparu, je sors à quatre pattes du buisson et je contourne la colline pour les dépasser avant qu'ils arrivent en haut. Je débouche des arbres tout près de la remorque et je vois le docteur Severance et Miss Harrington qui sont justement en train de monter dans l'auto.

Je lui fais signe. Je m'apprêtais à lui demander si elle voulait pas aller nager, et puis je me dis qu'avec l'accident qui vient d'arriver aux deux chasseurs, c'est peut-être pas le moment.

Elle me répond en agitant la main, mais elle a l'air toute pâle. Le docteur Severance ne dit rien. Il démarre tellement sec que les roues patinent dans la poussière. Il a l'air mauvais.

Moi, je monte sur la véranda et je commence à jouer avec Sig Fride et au bout d'un petit moment, Pop et mon oncle Sagamore s'amènent. Naturellement, je ne leur dis pas où j'étais.

— Miss Harrington va bien, j'annonce à Pop.

— Eh ben ! tant mieux.

— Elle vient de partir en voiture avec le docteur Severance.

Pop et mon oncle Sagamore se regardent. Pop sort un cigare de sa poche et l'allume :

— Justement, je voulais te dire... j'aimerais autant que tu cesses de tourner autour de Miss Harrington. L'anémie, ça peut être contagieux.

— Oh ! Pop ! Je l'aime bien, moi. Et puis, d'ailleurs, elle m'apprend à nager.

— Oui, ben, je t'ai prévenu, attention.

Il rentre dans la maison avec mon oncle Sagamore. Moi, je réfléchis à ce qu'il vient de me dire, et au bout d'un petit moment, je vais dans la cour pour lui demander si j peux tout de même aller nager avec Miss Harrigton vu que maintenant je vais tout seul et qu'elle n'a plus besoin de me tenir, et que l'anémie, ça doit pas s'attraper si on ne vous touche pas, mais ils ne sont là. Je cours jusqu'à la grange, mais ils ne sont pas là non plus. Alors, je me dis qu'ils ont dû aller chercher quelque chose dans les arbres de l'autre côté du champ de maïs. Et puis, tout d'un coup, je me rappelle la place tiède que j'avais trouvée la veille dans le lac, alors j'y retourne, je me déshabille et je rentre dans l'eau. Et zut alors ! ça aussi ça y est plus. Nulle part. Et pourtant, j'avais bien repéré le coin. C'était juste en ligne droite du coin de la véranda et du bout de l'arche à mon oncle Finley en avançant sept à huit pas dans l'eau, de façon à en avoir jusqu'à la ceinture et c'était là. A part que c'est pas là. Maintenant l'eau est partout pareille. C'est drôle, quand même. Je retourne à la berge et, tout en me séchant au soleil, j'y réfléchis, mais j'y comprends rien du tout. La seule chose que ça puisse être, selon moi, c'est un genre de source d'eau tiède qui ne coule pas tout le temps.

Le soir commence à tomber, alors je retourne à la maison. Pop et mon oncle Sagamore sont revenus. Pop coupe des rondelles de saucisse et puis mon oncle Sagamore les fait frire. Ils ne disent rien et ils n'ont pas l'air d'être d'humeur à répondre à des questions, alors je n'en pose pas.

Après souper, Pop annonce qu'il va chercher la camionnette pour transporter les bacs dans les bois ; le cuir a suffisamment séché pour le moment. Et il me dit qu'ils seront peut-être forcés d'aller en ville et de me coucher sans les attendre.

Allongé sous la véranda, dans le noir, j'avais un peu la frousse en repensant à l'accident des chasseurs de lapins, mais j'entendais mon oncle Finley ronfler dans la chambre à côté et j'ai fini par m'endormir.

En me réveillant le lendemain matin, j'avais le soleil en pleine figure et je me suis dit que ça allait être une journée épatante pour la pêche. Sig Fride me léchait le nez et j'entendais Pop et mon oncle Sagamore en train de frire la saucisse pour le petit déjeuner, dans la cuisine. Alors je me suis levé et j'ai coursé Sig Fride jusqu'au lac pour me laver. Et, en revenant, comme j'arrivais à la porte de la cuisine, j'entends mon oncle Sagamore dire à Pop :

— J'ai idée qu'il a dû la trouver et qu'il l'aura conduite dans l'État voisin. Je l'ai entendu rentrer vers les quatre heures, ce matin.

A ce moment, ils m'aperçoivent et se regardent. Mon oncle Sagamore se met à parler de son affaire de cuir.

— C'est à n'y rien comprendre, il dit, en jetant des tranches de saucisse dans la poêle qui grésille. J'ai eu beau faire, suivre les instructions du gouvernement à la lettre, ça n'a tout de même donné que de la soupe. C'est sûrement le climat d'ici qui vaut rien pour la fabrication du cuir, tu crois pas, Sam ?

— Ça se pourrait, dit Pop. A moins que ça ne soit l'eau. En tout cas, on ne peut rien y faire, que de continuer. Pas possible de tout plaquer maintenant.

Après déjeuner, je prends Sig Fride avec moi et je remonte jusqu'à la remorque. Le docteur Severance et Miss Harrington ne sont pas encore levés. Alors je m'en vais à la pêche. Il fait beau comme tout et j'attrape encore de la perche. Dans le courant de l'après-midi, je vois Miss Harrington et le docteur allongés sur leurs chaises longues devant la roulotte et je monte jusque-là, mais Miss Harrington me dit qu'elle a pas envie d'aller nager aujourd'hui.

C'est seulement trois jours plus tard qu'elle se décide à revenir. Et Pop me flanque une tournée quand il l'apprend.

— Je t'avais dit de ne plus t'approcher de Miss Harrington ! Elle est pas en bonne santé, tu pourrais attraper son anémie.

Ce n'est que dix jours plus tard qu'on remet ça, mais en douce, cette fois. Et je vous prie de croire que ça a salement bardé ce jour-là. Mais avant, y a eu ce micmac avec les hommes du shérif qu'a fait un raffut du tonnerre.

Au début, ça avait été une journée toute pareille aux autres. Comme il était temps de ressortir les bacs du bois pour leur faire prendre encore un peu de soleil, Pop et mon oncle Sagamore ont pris la camionnette et les ont ramenés tout contre la maison, juste après le petit déjeuner. A présent, tout le truc s'en allait en miettes, et ça puait encore pire qu'avant. Et comme il n'y avait pas du tout de vent, l'odeur s'accrochait à la maison quelque chose d'épouvantable. Une espèce d'écume couleur brun-vert bouillonnait un peu dans les bacs.

Comme ça me faisait pleurer, j'suis descendu jusqu'au bateau de mon oncle Finley pour pouvoir respirer un peu. Il était à court de planches, alors il s'occupait à en arracher d'un côté pour les reclouer ailleurs et rafistoler, comme disait mon oncle Sagamore.

Il n'arrêtait pas de marmonner entre ses dents, mais il ne voulait pas parler, alors au bout d'un moment, je suis remonté jusqu'à la roulotte voir ce que faisait Miss Harrington. Le docteur Severance et elle étaient assis dans l'herbe, sur les chaises de toile, en train d'écouter la petite radio sur la table. C'étaient les informations de la matinée. En me voyant, il a grogné je ne sais quoi, mais elle est rentrée me chercher un coca-cola.

Elle portait une petite barboteuse blanche, cette fois, et c'était rudement joli sur elle.

— Tu veux qu'on aille nager, ce soir, Billy ? elle me demande.

— Moi, je voudrais bien, je lui réponds. Mais Pop va encore me filer une tatouille.

— Tu lui diras d'aller se faire cuire une soupe au lard. Alors rendez-vous ici vers les cinq heures ; on ira, que ça lui plaise ou pas.

Le docteur Severance lui jette un regard mauvais et éteint la radio :

— Je te conseille de rester dans la roulotte. On est pas encore tirés d'affaire.

— Ce que tu peux être cave, quand même ! elle lui dit. Ça fait dix jours.

A ce moment-là, je regarde vers la maison, et je vois Pop couché sous l'arrière de la voiture comme s'il était en train d'y travailler :

— A cinq heures alors, je dis à Miss Harrington.

Et je descends avec Sig Fride voir ce que Pop est en train de faire.

Avant que j'arrive, il se relève et je vois qu'y tient une boîte de conserve à la main. Il a dû tirer un peu d'essence du réservoir. Il tourne le coin de la maison quand je vois mon oncle Sagamore sortir de la grange avec quatre pots en verre. Je me demande pour quelle raison ils s'en vont mettre de l'essence dans les bocaux à confiture et pourquoi il leur en faut quatre grands comme ceux-là pour si peu d'essence. En passant devant les bacs, je suis forcé de me boucher le nez, mais je continue quand même et je passe la tête au coin de la maison. C'est marrant, ce qu'ils font.

Ils sont dans la cour, assis sur une petite table sous le cèdre. Mon oncle Sagamore a posé ses quatre pots de verre et Pop fait tremper un bout de ficelle blanche dans la boîte à conserve. Une fois qu'elle est bien imbibée d'essence, il la sort en vitesse et l'attache à mi-hauteur d'un des pots. Mon oncle Sagamore allume une allumette et met le feu à la ficelle. Ça flambe et ça fait un cercle de feu autour du pot de verre, avant de s'éteindre au bout d'une ou deux minutes. Après ça, il recommence avec un autre pot et un autre bout de ficelle. Moi, je les guette et je comprends rien à leurs manigances. Ils continuent jusqu'à ce que les quatre pots y soient passés. Ensuite ils décollent les bouts de ficelle brûlés et, avec précaution, ils essuient les quatre pots de verre.

Je m'amène derrière eux :

— Hé ! Pop, qu'est-ce que vous faites ?

Ils se retournent tout d'une pièce, me voient et échangent un coup d'œil :

— Ce qu'on fait ? dit Pop, et ben... heu... tel que tu nous vois, on est en train d'éprouver la résistance du verre. Pas vrai, Sagamore ?

Mon oncle Sagamore fait passer sa chique dans l'autre joue :

— Je le disais bien que ce garçon en saurait bientôt plus qu'un juge de paix. Entre nous, il a raison ; comment apprendrait-il les choses si ce n'est en posant des questions. Et comment pourrait-il savoir qu'on n'expédie jamais rien au gouvernement sans d'abord s'être assuré que le verre est assez résistant.

— Ah ! parce que vous envoyez quelque chose au gouvernement ?

— Tout juste. Sam et moi, on a réfléchi à ce que tu nous as dit l'autre

jour et plutôt que de perdre du temps à attendre que cette fournée-là ait fini de se faire, on s'est dit qu'on ferait bien d'envoyer un peu de sauce tout de suite pour qu'ils nous disent ce qu'on fait de travers. On en fait donc analyser un échantillon.

— D'après moi, je leur dis, c'est la meilleure chose à faire. Comme ça, s'ils vous disent que vous vous êtes trompés au départ dans le mélange, vous pourrez recommencer avec une nouvelle fournée sans avoir à attendre tout ce temps.

J'étais tout fier de moi. Ils s'étaient rendu compte que j'avais raison.

Mon oncle Sagamore approuve d'un signe de tête :

— Et c'est exactement c'qu'on s'est dit, Sam et moi. T'es un as, fiston.

— Et vous allez expédier le jus dans ces quatre pots ? j'demande. Vous croyez qu'ils ont besoin de tout ça ?

Mon oncle Sagamore pince les lèvres :

— Ben, pour ce genre d'examen, on ne sait pas au juste combien il leur en faut, alors on leur en a mis dix litres, pour être sûr qu'ils soient pas à court.

Il me regarde.

— Ça ira, à ton idée ?

— Sûrement, je réponds. Si ça ne coûte pas trop cher à expédier.

— Oh ! pour ça y a pas de crainte. On va l'envoyer en recommandé.

Pop va chercher un seau et une louche dans la cuisine. Il fait un grand tour pour pas se mettre sous le vent par rapport aux bacs, vu que maintenant, une petite brise a commencé à souffler ; il s'évente avec son chapeau tout en chassant les bulles et l'écume avec sa bouche et il commence à remplir son seau avec le jus des bacs. Dès que le seau est plein, il revient au petit trot sous le cèdre. Il a les yeux qui pleurent et il tousse comme un vieux baudet.

— Elle commence à être plutôt mûre, cette fournée, il dit.

— Oui, reconnaît mon oncle Sagamore. On dirait qu'il y a un petit fumet qui commence à percer.

Sig Fride se met à couiner et se cavale vers la grange. Pop va chercher une passoire dans la cuisine et commence à remplir les quatre pots. La passoire retient les bulles et les bouts de peaux de vaches, ce qui fait que le jus de tannage dans les pots reste clair.

— Faudra pas oublier de laver ces ustensiles avant le retour de Bessie, dit mon oncle Sagamore. Elle aime pas bien qu'on s'en serve

pour ce genre de chose.

— Vous allez pas y mettre un ou deux bouts de peaux avec ? je demande. Y voudront peut-être en analyser aussi ?

Mon oncle Sagamore secoue la tête :

— Non, j'ai idée que non. La seule chose qui intéresse le gouvernement, c'est la solution. C'est ça qui fait le boulot et qui tanne le cuir, et quand ils auront trouvé l'erreur que j'ai fait dans le mélange, on sera parés.

Ils soulèvent des pots avec beaucoup de précaution et guignent au travers à la lumière.

— La couleur est réussie ? demande Pop.

— Peut pas être mieux, répond mon oncle Sagamore. Un vrai caramel.

— Moi, j'vois pas ce que la couleur peut changer. Bien sûr, ça ressemble un peu à du pipi de chat, mais il doit s'en balancer, le gouvernement.

Mon oncle Sagamore passe un élastique autour du col de chacun des pots et s'apprête à visser les couvercles :

— Faut que ce soit hermétique, surtout.

— Attends, dit Pop, j'ai ce qui te faut dans la remorque.

Il traverse la maison et revient un moment après avec un tube de colle forte. Il en badigeonne le caoutchouc, en remet un peu sur les bords des couvercles, après quoi il les visse ferme, en tenant les pots serrés contre l'autre main. Pop jette le restant du jus dans l'un des bacs et lave le seau. Ensuite il nettoie à fond les pots.

Maintenant ça ne sent plus rien, à part ce qui vient des cuves.

Mon oncle Sagamore va chercher un container en carton et emballe les quatre pots dedans, soigneusement, avec du papier et de la paille de façon qu'ils ne puissent pas se toucher et se casser. Une fois fini, Pop emporte la boîte et l'installe à l'arrière de notre auto.

— Tu vas tout de suite à la poste ? je lui demande.

— Ouais.

— J'peux aller avec toi, Pop ?

— J'ai rien contre. Justement, pendant qu'on y est, est-ce que t'as pas un tas d'affaires sales à porter à la blanchisseuse ?

— Si. Je vais les chercher.

Je monte dans la remorque et je trouve le sac à linge derrière la presse à imprimer. Il est bourré d'affaires à moi, des caleçons à Pop, ses chemises, ses chaussettes et un tas d'autres trucs. Y en a là-dedans qu'ont pas été lavés depuis qu'on était à Bowie. Ça fait un sacré tas. Pop emporte le sac à l'arrière de la voiture sur la boîte où sont emballés les pots.

— On ferait peut-être mieux de les mettre sur les affaires, je lui dis. Ça ferait coussin, comme ça y se casseraient pas.

— Non, y a pas de danger, répond Pop. On a vérifié leur résistance, non ?

— Okay, je dis.

Je grimpe à l'arrière.

— On est prêts à partir ? Où est mon oncle Sagamore ?

Pop allume un cigare :

— Oh ! il sera là dans quelques minutes. Il a fallu qu'il aille jusqu'au bas du pré s'occuper d'un mulet.

— Ah ! bon, mais pourquoi t'avances pas un peu l'auto pour qu'on ait plus l'odeur dans le nez ?

— C'est une idée, dit Pop.

Il démarre, et on fait à peu près une cinquantaine de mètres dans la montée, après quoi on reste là à attendre mon oncle Sagamore. Il fait une chaleur du diable, et j'entends toujours c'te bestiole qui zizille dans les arbres. Il fait rudement bon, surtout maintenant qu'on est plus à portée de ces sacrés bacs. C'est joli, la campagne. Surtout que c'est tranquille et que ça grouille pas de monde comme Pimlico et Belmont Park. J'aperçois le docteur Severance et Miss Harrington qui sont assis sur leurs chaises, devant la roulotte, en train d'écouter la radio. Ils nous font signe. Pop regarde de ce côté.

— Un costume de bain tout en diamants, il fait, comme s'il se parlait à lui-même, vous vous rendez compte ! Où est-ce que vous allez nager, Miss Harrington et toi ?

— Nulle part, je réponds. Tu me l'as défendu, tu t'appelles pas ?

— Ah ! mais oui, au fait !

Il reste un moment sans rien dire, puis il se retourne vers le haut de la colline et me dit, en s'agitant sur la banquette, comme si quelque chose le tracassait :

— J'ai dans l'idée que pour qu'il soit tout en diamant, y n'doit pas

être bien grand ?

— Non. Juste une espèce de petit carré, à trois coins, avec une ficelle qui passe dans le milieu.

— C'est tout ?

— Ouais, je réponds. Ça lui laisse toute la place pour nager. C'est pas encombrant du tout.

— Nom d'un pétard ! il fait. (Et on dirait qu'il s'étrangle avec la fumée de son cigare.) T'est sûr que c'est pas *trois* carrés ?

— Non. Un seul. Pourquoi ? Y en a trois, d'habitude ?

— Ben, heu... j'pourrais pas l'affirmer. J'ai l'impression d'avoir entendu quéqu'part que c'étaient trois, la plupart du temps. Mais j'ai idée que ça ne change rien à la chose. T'as vu Sagamore dans les parages ?

Je me retourne et regarde du côté de la maison et du champ de maïs, mais je ne le vois nulle part.

— Pas Encore.

— Eh ben ! il ne tardera pas.

— Y a un mulet qu'est mal en point ? je demande.

— Va donc savoir, avec les mulets. Mais y en a un qu'a l'air de couvrir quelque chose, à c'qui paraît.

— Ah ! bon.

Nous recommençons à attendre. Et puis, au bout d'un petit moment, j'aperçois un petit ruban de fumée grise qui monte au-dessus des arbres, dans le fond.

— Regarde, Pop. Y a quelque chose qui brûle là-bas en bas.

Il se tourne de ce côté :

— Nom d'un pétard, mais c'est que t'as raison ! Mais j'crois pas que ce soit grave. Probablement une vieille souche ou quelque chose comme ça.

Et puis voilà qu'on entend un raffut du diable, en haut de la colline. Comme une auto lancée à toute vitesse sur le petit chemin de terre. Je me tourne et j'ai juste le temps de la voir filer entre les arbres. Mais elle ne passe pas la barrière ; elle continue tout droit sur le chemin qui rejoint le bas de la colline. Comment qu'elle avance. !

— Ils vont à peu près au même train que Booger et Otis, je dis à Pop. Tu crois que c'est eux ?

— Humm... dit Pop. J'sais pas trop. J'vois pas ce qu'ils iraient faire là-bas en bas.

— Peut-être qu'ils ont vu la fumée. Mon oncle Sagamore dit qu'ils sont toujours à l'affût des incendies de forêt.

Pop tire une bouffée de son cigare :

— Ça pourrait bien être ça ! oh ! ils l'éteindront. Pas de soucis à se faire.

Il continue de regarder du côté du bois et, au bout d'une minute, mon oncle Sagamore en sort, par l'autre bout du champ de maïs. Il a l'air pressé. Il rentre par le derrière de la maison et en ressort sur le devant, comme s'il venait de la traverser sans s'arrêter, mais maintenant il a des souliers aux pieds. Pas lacés, faut dire, il est jamais très chaud pour ce qui est de s'habiller pour aller en ville. Les poils noirs de sa poitrine dépassent du creux de sa salopette et je vois qu'ils sont tout humides de sueur quand il vient s'asseoir à l'avant, à côté de Pop.

Pop démarre.

— Qu'est-ce qu'elle avait, la mule ? il demande.

— La mule ? fait mon oncle Sagamore. Ah ! oui. Rien du tout. Un peu lunatique, probable. Les mules, c'est un peu comme les femmes. Elles commencent à ruminer des foutaises vieilles de dix à quinze ans, ça les travaille et pendant des semaines, elles sont plus à prendre avec des pincettes. Et le pire, c'est qu'on est jamais fichus de savoir c'qui les tracasse.

— T'as raison, dit Pop.

Il remonte la pente en deuxième, en tâchant d'éviter le plus possible les cahots. Mon oncle Sagamore descend et ouvre la barrière en barbelé. Il remonte et après ça on suit le chemin sablé à travers les sapins. Juste avant d'arriver là-haut, la voiture tombe en panne. Elle s'arrête pile.

— Ça alors, dit Pop, qu'est-ce que ça peut bien être, selon toi ?

— Bizarre, répond mon oncle Sagamore. Essaie un peu le démarreur.

Pop appuie sur le démarreur, mais il ne se passe rien. Il tire le starter, après quoi il commence à appuyer. Ça ne démarre toujours pas.

Je regarde par-dessus son épaule :

— Hé ! Pop, je vois ce que c'est. La clé de contact a pas l'air tournée à fond.

— Mais si, mais si, dit Pop.

— Mais regarde...

— Bougre de nom de nom ! aboie Pop, j'te dis que la clé est très bien.

Il continue à appuyer sur le démarreur avec le starter tiré à fond.

— Mais, Pop...

— Tu vas te taire, bougre d'entêté !

— Regarde-

Il attrape la clé et le fait est qu'elle tourne bel et bien un petit peu. Je lui avais bien dit qu'elle n'était pas à fond.

— J'veux bien être pendu... il fait.

— C'est pas ordinaire ! dit mon oncle Sagamore. Qui est-ce qui aurait pensé à ça ?

Pop appuie sur le démarreur :

— Maintenant, ça va aller.

Le moteur s'enclenche, mais il ne se passe rien. Il n'veut pas démarrer.

— Je crois que tu l'as noyé, je lui dis.

— Ce qui est sûr, c'est qui y a quelque chose qui cloche.

Il descend. Mon oncle Sagamore ouvre la portière et descend aussi. Pop soulève le capot et ils restent tous les deux à regarder le moteur.

— Ça ne viendrait pas de toute cette salade de fils, des fois ? demande mon oncle Sagamore. Y en a tellement qu'on peut pas savoir s'ils sont accrochés comme il faut.

Moi, je n'ai pas besoin de descendre pour savoir ce qui cloche. Ça fait un moment qu'il appuie sur le démarreur avec le starter tiré à fond, alors naturellement il a noyé le carburateur. S'il n'y touche plus, dans quelques minutes, on va pouvoir repartir. C'est drôle que Pop n'ait pas vu ça, pourtant d'habitude les moteurs ça le connaît. Mais moi, ça ne me gêne pas. On est bien là, au soleil, avec la petite brise qui fait frissonner le haut des sapins. Allongé en arrière, mes pieds sur le sac à blanchissage, je me demande si on sera rentrés assez tôt pour que je puisse aller nager avec Miss Harrington. Je l'espère bien.

Tout d'un coup, on entend s'amener une autre auto derrière nous. Elle grimpe la côte à toute vitesse, à croire que les gens qui sont dedans doivent être rudement pressés. Ils freinent à fond, dérapent, et s'arrêtent dans l'ornière, juste derrière nous. Je descends voir qui

c'est. Zut alors ! c'est encore Booger et Otis, dans l'auto du shérif.

Ils descendent chacun d'un côté. Ils ont toujours leurs chapeaux blancs repoussés en arrière, l'air crâneur, leur large ceinturon de cuir avec, dans l'étui, leur pistolet à crosse en os, qui pend sur leur cuisse gauche. Ils ont un petit air complice, futé et rigolard en même temps. La dent en or à Booger miroite au soleil.

Mon oncle Sagamore se redresse, les regarde et il sourit d'un air un peu gêné :

— Cré nom de nom ! il fait, mais c'est les gars au sherf ! Sam, tu te souviens de Booger et d'Otis ?

Ils se regardent tous les deux, Pop et mon oncle Sagamore, comme des gens qui ne sont pas du tout à l'aise, mais qui ne veulent pas le montrer.

Ensuite Pop avale péniblement sa salive et dit :

— Mais comment donc ! Ça me fait plaisir de vous revoir, les amis.

Les deux autres font le tour de la voiture, tout doucement, sans dire un mot. Arrivés devant le capot, ils restent plantés là, les pouces passés dans leur ceinturon. A leur façon de se regarder, je m'attends à les voir éclater de rire, mais ils reprennent un air très sérieux.

— Alors comme ça... Euh... vous avez des petits ennuis, monsieur Noonan ? demande Booger d'un air apitoyé.

Il s'adressait pas à Pop, puisque c'est mon oncle Sagamore qu'il regardait.

Mais avant que mon oncle Sagamore ait pu répondre, Otis dit :

— Dis donc, Booger, j'ai idée que la voiture à M. Noonan est en panne.

Booger prend un air tout surpris :

— Pas possible ? C'est plutôt gênant ; dans un moment pareil, je veux dire.

Otis fait oui de la tête, gravement :

— Tu peux le dire, il a de la chance qu'on se soit amenés par ici pour lui donner un coup de main.

Mon oncle Sagamore sort son pied droit de sa chaussure et, avec son gros orteil, se gratte l'autre jambe.

— Oh ! laissez donc, les amis. On va pas vous déranger. Surtout que vous avez des choses plus importantes à faire. Non, à nous deux,

Sam, j'ai idée qu'on s'en tirera. Vous n'avez qu'à vous sortir de l'ornière et à vous contourner.

Otis et Booger se regardent d'un air horrifié, comme s'ils ne voulaient en entendre parler à aucun prix :

— Nous, partir et vous laisser comme ça ? Oh ! voyons monsieur Noonan, jamais, fait Otis. Pas vrai, Booger ? Combien de fois le shérif ne nous a-t-il pas répété : « Mes enfants, chaque fois que vous aurez l'occasion de donner un coup de main à M. Noonan, n'hésitez pas une seconde. M. Noonan est un contribuable, et pas seulement ça, un contribuable qui paye ses impôts. Je sais de source bien informée qu'il a payé les siens jusqu'en 1937. »

Mon oncle Sagamore sort son grand mouchoir rouge, s'essuie le visage et frotte son crâne chauve avec :

— Eh ben ! les amis, ça fait rudement plaisir d'entendre ces-chose-là et c'est bien honnête à vous de nous offrir un coup de main, mais Sam et moi on est pas pressés et vraiment ça nous embêterait de vous causer du tracas.

Booger lève la main :

— Pas un mot de plus, monsieur Noonan. Je vous en prie ! C'est bien normal que les représentants de la loi se mettent en quatre pour venir en aide à un citoyen aussi honorable et aussi respecté que vous.

Il s'arrête et regarde Otis.

— Dites-moi donc, monsieur Sears, vous êtes un tant soit peu mécanicien, pas vrai ?

— Mon Dieu, oui, monsieur Ledbetter, je bricole un peu, répond Otis.

— Parfait, parfait. Voyons voir. D'après vous, d'où c'est qu'elle viendrait, c'te panne ?

Otis se gratte le menton et fronce les sourcils :

— Humm ! Comme ça, à première vue, moi je dirais que c'est l'arrivée d'essence qui est bouchée.

— Voyez-vous ça ! fait Booger. Et alors... par où vaut-il mieux commencer à chercher, selon vous ?

Otis se gratte la tête et semble réfléchir sérieusement à la chose :

— Eh ben ! c'est difficile à dire. Faudrait d'abord chercher derrière dans la malle, ou sous le siège arrière. Ou bien dans les coussins, ou même en dessous, tout le long du châssis...

Booger le coupe :

— Ah ! pardon ! Pour s'en aller fouiller comme ça la voiture de quelqu'un, est-ce qu'il ne faut pas un mandat de perquisition ?

— Fichtre non... enfin, j'l'en pense pas, répond Otis. Pas pour chercher où c'qu'est bouché un tuyau d'essence. (Il se tourne vers mon oncle Sagamore.) C'pas votre avis, monsieur Noonan ?

Mon oncle Sagamore s'éponge la figure encore un coup.

— Mais... euh...

— Mais bien sûr que non, reprend Otis. Ce serait ridicule. Entre voisins, on peut tout de même se donner un coup de main sans qu'il soit besoin de formalités pareilles.

Alors ils s'avancent de chaque côté de la voiture. Booger se penche par la portière arrière que j'avais laissée ouverte en descendant. Il soulève le sac à blanchissage :

— Tiens, tiens ! Qu'est-ce que nous avons là ? Toute une cargaison de linge sale. Et en dessous, qu'est-ce que je vois... Sacré nom d'une bique ! mais c'est une boîte en carton, ma parole ! Une boîte en carton qu'on aurait même pas remarquée, si on était pas en train de chercher où est bouchée l'arrivée d'essence.

Otis contourne l'auto et vient voir. Ils se regardent, l'air intrigué :

— T'as idée de ce qui peut y avoir là-dedans ? demande Otis.

Booger secoue un peu la boîte.

— Vingt noms de Dieu ! mais ça glougloutte. Ça serait pas du sirop, ou du parfum, des fois ? C'est peut-être du « Chanel n° 5 », qu'il portait à sa bonne amie. (Il réfléchit un instant, et puis il claque des mains.) Non, je sais ce que c'est. Je parie que c'est de l'essence de réserve, que M. Noonan a mis dans c'te boîte.

Mon oncle Sagamore recommence à se gratter la jambe avec l'autre orteil.

— Vous n'y êtes pas, les amis. C'qu'y a là-dedans, c'est que de la dilution de tannage, j'l'envoyais au gouvernement pour la faire analyser.

Booger et Otis se redressent :

— Par exemple, de la dilution de tannage, hein ? Qui c'est qu'aurait pensé à ça ?

— Je vous le dis, fait mon oncle Sagamore. C'est pas autre chose, les amis. (Il se baisse sous le capot, désigne quelque chose du doigt et dit à Pop.) Hé ! Sam, tu vois ce fil, là, qu'est décroché ? Ça pourrait pas

être ça qui...

— Cré bon sang ! dit Pop. Sûrement que c'est ça. Comment que j'ai fait mon compte pour pas le voir avant ? (Il se penche par-dessus l'air et farfouille sous le capot, ensuite il se redresse.) Elle va repartir, maintenant.

Mon oncle Sagamore recommence à se tapoter la peau du crâne avec son mouchoir et dit :

— Je vous suis bien obligé pour le coup de main, les amis. J pense qu'elle va marcher, maintenant.

— Oh ! faut pas vous sauver si vite, monsieur Noonan, dit Booger avec un clin d'œil à Otis.

Et tous deux se mettent à ricaner.

Otis sort du carton un bocal de jus de tannage. Il le lève au-dessus de sa tête et le regarde à la lumière en clignant des yeux !

— Humm ! Jolie couleur, pour sûr. Dis donc, Booger, j'ai idée que M. Noonan a dû mettre un peu de caramel dans sa solution de tannage. C'est ça qui lui donne cet aspect Kentucky trois étoiles, dix ans de barrique.

Ils se regardent tous les deux, l'air on ne peut plus sérieux, mais on voit bien qu'ils ont tout le mal du monde à ne pas rigoler. Puis tout d'un coup, Otis se met à glousser. Booger en fait autant. Et naturellement, ils éclatent. Ils rigolent comme des bossus, à tel point qu'ils sont obligés de s'accrocher l'un à l'autre.

Booger s'essuie les yeux.

— La dilution de tannage ! il fait.

Et là-dessus il se plie en deux en hurlant de plus belle.

Ils s'adosent à la carrosserie et s'en paient une bonne tranche. On doit les entendre à des kilomètres.

A la fin, ils se calment et Booger dit :

— Eh ben ! on va y aller. Y a qu'à laisser tout tel que c'est, comme ça ils pourront confisquer la voiture aussi. Toi, Otis, monte à l'arrière avec eux ; moi, je suivrai dans l'autre voiture.

Pop saute comme si une guêpe l'avait piqué :

— Hé ! qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Confisquer quoi ? Elle est à *moi*, cette auto !

Otis le regarde en ouvrant de grands yeux :

— Hé ben ! mon vieux, vous pouvez vous vanter d'avoir choisi le bon moment pour dire ça.

— Allons, voyons, les amis, dit mon oncle Sagamore, je vous assure que vous faites erreur. Puisque je vous dis que c'est de la dilution de tannage que j'envoie au gouvernement.

Booger se borne à secouer la tête. Il n'en peut plus de rigoler :

— Ah ! quand le shérif entendra ça ! J'ai hâte de voir la tête qu'il fera en vous voyant arriver. Dire que ça fait des années qu'il cherche à vous pin...

Moi, j'estime que la plaisanterie commence à dépasser les bornes. J'vois pas pourquoi il refuse de croire mon oncle Sagamore, mais il

faut que quelqu'un leur dise ce qu'il en est :

— Mais je vous assure, monsieur Booger, c'est bien du jus de tannage.

Pop et mon oncle Sagamore se retournent brusquement vers moi :

— C'est exact, Billy, dit mon oncle Sagamore. Peut-être qu'ils t'écouteront, toi. Dis-leur exactement ce que je t'ai dit... J'veux dire... Dis-leur c'que tu m'as vu prendre dans les cuves à tannage, tu te souviens ?

— Pour sur que je me souviens !

— Vous voyez bien, dit mon oncle Sagamore à Booger. Le gosse lui-même vous le dit. Il nous a vus prendre ça dans les cuves.

Otis et Booger me regardent et puis se tournent l'un vers l'autre, l'air plutôt dégoûté :

— C'est pas abominable ? fait Otis. Un garçon de son âge. On devrait le leur enlever pour le confier à une institution...

— J'vous dis que vous vous fourrez le doigt dans l'œil, répète mon oncle Sagamore ; mais ça ne sert à rien.

Ils nous font signe de remonter dans l'auto. Otis grimpe avec moi à l'arrière. Cette fois, le moteur prend tout de suite quand Pop appuie sur le démarreur, et on part. Booger nous suit dans l'auto du shérif.

En passant devant chez M. Gimerson, nous voyons ses pieds nus dépasser de la véranda où il est couché à l'ombre. Il redresse la tête, regarde passer les deux autos, et quand il aperçoit Otis à l'arrière avec nous, il se frotte les yeux et, tout d'un coup, il fait un saut de cabri et se met à hurler :

— Prudy ! Hé ! Prudy ! Ils l'ont pris ! Ils ne nous écraseront plus de cochons !

Il disparaît dans la maison juste comme l'auto prend le tournant du chemin.

Pop et mon oncle Sagamore ne disent pas un mot de tout le trajet. Une fois arrivés, Otis dit :

— Faites le tour du square et garez-vous devant le tribunal

Il est maintenant à peu près midi et y a pas beaucoup de monde dans les rues. Du moins, au début. Mais ça ne tardera pas à changer. Pour le moment, y a juste quelques personnes assises sur les bancs à l'ombre des arbres, et quelques oiseaux qui roucoulent là-haut sous le toit du tribunal. On s'arrête au bord du trottoir et Booger stoppe juste

derrière nous, dans la voiture du shérif.

Sur les marches qui mènent à la grande porte, il y a un autre homme qui porte un chapeau blanc et un revolver à la ceinture. Otis sort la tête par la portière et lui dit :

— Pearl, va dire au shérif de descendre. J'ai là quelque chose pour lui.

Pearl se lève d'un bond et je vois ses yeux s'ouvrir tout grands lorsqu'il aperçoit mon oncle Sagamore :

— Vous l'avez eu ? Lui... tu veux dire ?

Et il reste planté là, la bouche grande ouverte, le doigt braqué sur mon oncle Sagamore :

— Un peu, oui, qu'on l'a eu, répond Otis avec un grand sourire. La main dans le sac, en plus.

Pearl fait demi-tour et grimpe l'escalier comme s'il avait une bête féroce à ses trousses.

Otis descend et Booger s'amène. L'air réjouit tous les deux. J'entends quelqu'un courir dans la rue en braillant :

— Ils ont attrapé Sagamore Noonan ! Ils l'ont pris la main dans le sac !

Des gens commencent à sortir de la salle du tribunal et à descendre les marches. Ils font cercle autour de nous. D'autres accourent des boutiques autour du square. A peine si on peut remuer. Pop, mon oncle Sagamore et moi, on était descendus, mais maintenant la foule nous repousse contre l'auto.

— Je n'y crois pas, dit quelqu'un au milieu de la mêlée. Jamais ils ne prendront Sagamore Noonan sur le fait. Il est bien trop malin.

Et quelqu'un d'autre réplique :

— Tu parles qu'ils ne le prendront pas ! Qu'est-ce qu'y fout là, alors ?

Quelque part en arrière, y a un petit gosse qui crie :

— Papa, lève-moi. J'veux voir Sagamore Noonan !

Les autos qui passaient dans la rue s'arrêtent. Maintenant, c'est bourré d'un trottoir à l'autre. Les gens se démanchent le cou, et avec tout ce monde qui parle en même temps, qui pose des questions, qui nous montre du doigt et qui s'interpelle à grands cris, ça fait une foire terrible.

— C'est vraiment lui qu'est là ?

— Pour sûr. Celui qu’a l’air d’un pirate.

— C’est Sagamore Noonan ?

— Un peu, que c’est Sagamore Noonan.

— Ils ont beau dire, ils le tiennent pas encore.

— Il m’semble que si.

— Ça va leur retomber sur le nez. Attendez seulement.

— Paraît qu’ils ont trouvé l’alambic et plus de cinq cents hectolitres de moût. Oui, ils l’ont pris en train de faire une livraison.

Le petit gosse hurlait :

— J’veux voir Sagamore Noonan ! J’veux voir Sagamore Noonan ! J’veux voir Sagamore Noonan !

— Attendez seulement, dit un homme dans la foule, tout près de nous. Ça va leur retomber sur le nez. Comme chaque fois.

Je me tourne vers lui. C’est un grand costaud, brun de visage, qui porte une casquette de base-ball.

Un autre dit :

— Tu veux parier ?

— Dix dollars qu’il s’en sort sans dommage en se payant leur tête, comme il fait chaque coup, dit l’homme à la casquette de base-ball.

— Pas cette fois-ci.

— Tout ça c’est des mots. Moi, c’est de l’argent que je veux voir.

— J’en prends pour cinq dollars, gueule quelqu’un d’autre.

— Et moi, cinq, dit un autre homme en se poussant à travers la foule.

— Cinq pour nous aussi, crie un autre.

Tout le monde commence à gigoter, à se pousser en agitant des billets. La foule nous coince encore plus contre l’auto. Booger donne un coup de coude à un bonhomme qui est planté tout près de nous :

— Prends tout ce que tu peux contre Sagamore, il chuchote. Ce coup-ci, on l’a pris sur le fait. Tu peux aller jusqu’à cinq cents dollars, pour Otis et moi, si tu trouves preneur.

L’homme fait « oui » d’un signe de tête et tâche de se frayer un chemin à travers la foule. Mon oncle Sagamore ne dit rien. Il a vraiment l’air déprimé. Il ôte ses souliers et les passe à travers la vitre de l’auto, de façon à pouvoir se gratter les mollets avec ses orteils, après quoi il reste là à contempler ses pieds. Ça jacasse

tellement tout autour de nous que j'pourrais pas dire s'ils causent ou non.

Et tout d'un coup, v'là qu'un petit bonhomme rondouillard et tout rouge de visage passe à travers la foule en jouant des coudes à la vitesse d'un boulet de canon. C'est le shérif. Il a son chapeau à la main et le tord comme une serpillière.

Il saute sur Booger et sur Otis comme s'il voulait les embrasser :

— Pearl m'a dit que vous le tenez ? Il beugle. Paraît que vous l'avez pris en flagrant délit ?

— Et comment ! répond Booger. (Il repousse les gens et ouvre la portière de l'auto.) Regardez !

Comme le sac à linge sale a été repoussé de côté et que le haut du carton est ouvert, on aperçoit les quatre pots de verre.

— Hosanna ! Hosanna ! Hosanna ! se met à crier le shérif. Gloire au Seigneur !

Il a les larmes plein les yeux et un sourire qui part d'une oreille et va jusqu'à l'autre. Les mots pleuvent tout seuls de sa bouche.

— Comment vous avez fait, les enfants ? Comment vous êtes-vous débrouillés pour l'attraper ? Voilà dix ans qu'on essaie ! Hé ! en arrière, tout le monde ! Faites place au photographe. Allez chercher le photographe et amenez-le ici. Et amenez des témoins.

« Des témoins ! » je me dis. Il doit bien y avoir deux mille personnes qui se pressent et se bousculent autour de nous, dans la rue, sur le trottoir et sur la pelouse du tribunal.

Il continue, en riant et en pleurant tout à la fois :

— Qu'on fasse une photo de l'intérieur de la voiture, et une autre de moi avec la pièce à conviction dans les bras, à l'arrière de l'auto, de façon qu'on voie le numéro. Ah ! mes enfants, comment avez-vous fait votre compte ? Bien entendu, on va confisquer l'auto. Dix litres, on en a ! Mille milliards de nom de Dieu ! On va le mettre dans le coffre-fort. Par Dieu, non ! Je vais le mettre dans le coffre de la banque et je paierai de ma poche les droits de garde. Mais comment vous vous y êtes pris pour le rouler, nom d'un chien ?

A bout de souffle, il finit par se taire.

Booger et Otis se tiennent les côtes. Booger s'essuie les yeux :

— Il dit que c'est de la solution de tannage. Ma parole, shérif, c'est ce qu'y nous a dit !

Il se plie en deux et recommence à beugler de rire. Au bout d'une minute, il se reprend et continue :

— Mais ce coup-ci, il a dépassé la mesure, il s'est foutu dedans lui-même, le vieux sagouin. Vous savez ce qu'il a fait ?

Le shérif recommence à bondir :

— Non, il braille. Comment voulez-vous que je le sache ? J'arrête pas de vous le demander. Qu'est-ce qu'il a fait ?

Booger et Otis répondent tous les deux à la fois :

— Eh ben ! il a foutu le feu à une vieille souche, là-bas en bas de chez lui, comprenez ? De façon à nous attirer de ce côté-là pour pouvoir ensuite se cavalier en douce sans qu'on puisse repérer son auto. Mais dès qu'on a vu que c'était une souche, on a compris le truc tout de suite, on s'est amenés au grand galop et c'était bien ce qu'on avait pensé. Mais... mais...

Le fou rire les reprend et les secoue tellement qu'ils sont obligés de se cramponner à la carrosserie de l'auto.

— Mais quoi, nom de Dieu ! crie le shérif.

— Mais son auto est tombée en panne ! explose Booger. Alors on le trouve là, assis sur ses deux fesses comme un canard boiteux, avec deux pleins cruchons de truc sur lui et en plein jour ! Alors il nous raconte que c'est de la solution de tannage !

Le shérif secoue doucement la tête ; les larmes ruissellent sur ses joues :

— Mes enfants, il dit, c'est le plus beau jour de ma vie. Jamais je n'oublierai ça.

Mon oncle Sagamore essuie la sueur de son visage et dit :

— Sherf ! j'sais pas à quoi rime tout ce micmac, mais si vos hommes n'ont rien de mieux à faire que de s'en prendre à un honnête citoyen qu'essaie de gagner quelques sous en tannant un peu de cuir...

Le shérif se hérisse comme un petit coq et dit en le menaçant du doigt :

— Taisez-vous, Sagamore Noonan ! Ah ! vous avez essayé de rouler mes hommes, eh ben ! on vous tient, ce coup-ci.

Le photographe prend des photos des quatre cruches de la boîte et puis après des photos de l'auto.

Y a dans la foule un tas de gens qui réclament à grands cris leur argent :

— Les preuves sont là, non ? ils disent.

— Rien à faire, disent les autres. On règle les paris quand il sera au violon, pas avant. Bande d'idiots, c'est Sagamore Noonan, vous vous rendez pas compte. Attendez voir, seulement.

Tout de même, ceux-là n'ont plus l'air d'être tout à fait aussi sûrs d'eux. Le type à la casquette de base-ball, il gueule toujours aussi fort que les autres, mais on dirait que le cœur n'y est plus.

Booger prend la boîte de carton et commence à monter les marches.

— En avant, Sagamore Noonan, dit le shérif. (Puis il regarde Pop.) Qu'est-ce qu'on fait de celui-là ?

— Il a reconnu que l'auto était à lui, dit Otis.

Le shérif se met à brailler :

— Alléluia, alléluia ! Gloire au Seigneur ! Deux Noonan dans le même coup de filet. Allons-y, les enfants.

J'ai l'impression que tout le monde m'a oublié. Je commence à n'être plus très rassuré. Je vois le coup qu'y vont rappeler Pop et mon oncle Sagamore, et cette fois, je serai frais.

Ils commencent à rentrer dans la foule avec le shérif et le nommé Pearl qui les tiennent chacun par un bras. Je les suis, en même temps que tous les gens qui se pressent et se bousculent autour de moi. On monte encore d'autres marches, jusqu'au premier étage, et on entre dans une grande pièce où y a une pancarte avec écrit dessus : *Shérif*, qu'est clouée sur la porte. Deux dames sont en train de taper à la machine sur des bureaux et tout le long des murs, y a des espèces de grandes boîtes en fer avec des tiroirs. Les gens se pressent derrière nous et finissent par remplir la salle.

Booger pose la boîte sur le bureau où une dame est en train de taper. Pearl, Otis et le shérif viennent se serrer contre lui.

— Écartez-vous un peu, messieurs dames, braille le shérif. Laissez-nous un peu de place, voulez-vous ? On doit photographier encore une fois les pièces à conviction.

Les gens reculent et laissent un peu d'espace libre devant le bureau. Pearl fait signe à Pop et à mon oncle Sagamore d'aller se mettre dans un coin de la pièce. Moi, je reste auprès de Pop parce que j'ai toujours la frousse. Doit bien y avoir dans les vingt, trente personnes autour de nous, qu'ont toutes l'air réjoui. Ils sont tellement serrés qu'ils coincent la porte et qu'on ne pourrait plus ni entrer ni sortir.

Le photographe apprête son appareil.

— Alors, dit le shérif, vous allez me prendre en train d'ouvrir un des pots... (Il s'arrête et réfléchit un instant.) Et puis non, cré vingt Dieu ! Puisque c'est mes deux adjoints qu'ont eu assez d'astuce pour couillonner ce vieux démon, vous allez nous prendre *tous les trois*, chacun avec une des pièces à conviction.

Otis et Booger ricanent comme deux gros pumas. Ils piquent chacun un bocal dans la boîte. Le shérif en prend un aussi.

— Sherf, dit mon oncle Sagamore, j'vous répète une fois de plus que vous vous fourrez le doigt dans l'œil...

— Taisez-vous, Sagamore Noonan. On vous a assez entendu.

Mon oncle Sagamore se gratte le mollet avec son gros orteil et baisse les yeux vers le plancher :

— Qué malheur, quand même ! il fait, l'air abattu. Tout ce charivari pour juste quéqu'litres de jus de tannage.

Mais les gens ne font que le narguer et se retournent vers le shérif. Le shérif lève son pot de verre et regarde au travers. Il sourit :

— C'est réussi, comme couleur, hein ?

Booger s'installe sur un coin du bureau et tient son pot dans sa main, l'air tout fier de lui :

— Ma boisson préférée, il dit, c'est la solution de tannage au vieux Sagamore !

Tout le monde rigole. Le photographe fait partir son flash et ils commencent tous les trois à essayer de dévisser les couvercles des pots. La colle forte a pris, alors je me demande s'ils y arriveront. D'une main, ils agrippent le bas des pots et de l'autre, ils s'attaquent au couvercle et doivent en mettre un tel coup qu'ils font des grimaces. Mon oncle Sagamore et Pop adossés au mur, les regardent d'un air très intéressé. Tout d'un coup, voilà le pot du shérif qui lui claque dans les mains. Le jus de tannage se répand de tous les côtés, noie ses habits, les papiers de son bureau et asperge les gens tout autour. Ça descend le long de son pantalon et dans ses souliers. Et personne a pas seulement eu le temps de crier ou de sauter, que le pot à Booger s'en va aussi en morceaux.

Tout à fait comme si on les avait sciés en deux, et juste là où Pop et mon oncle Sagamore ont fait brûler leur ficelle. Le pot que tient Otis ne se casse pas, mais en reculant brusquement, il le laisse tomber et il se casse par terre.

On se croirait vraiment dans une maison de fous. D'un seul coup, l'abominable puanteur prend tout le monde aux narines. Les gens

commencent à s'étrangler, à étouffer, à crachoter, à tousser et à se ruer vers la porte, mais y a tellement de monde devant et dans le couloir derrière qu'ils ne peuvent pas passer. Ils se pressent, se serrent et se coincent comme l'eau d'une rivière devant un barrage. Et tout ça en brailant et se bousculant. Et quand l'odeur a passé la porte et commence à se répandre au-dehors, les gens dans le couloir se mettent à hurler et à cavalier dans l'escalier. En moins d'une minute, le barrage cède et ils s'éjectent tous en même temps de la pièce.

Tous, à part le shérif et aussi, bien entendu, moi, Pop et mon oncle Sagamore. Le shérif reste planté là sans bouger, les pieds dans une mare de jus de tannage. Par terre, c'est tout plein de papiers qui s'imbibent de jus, quelqu'un ayant fait tomber un des meubles en acier qui s'est ouvert et qu'a répandu tout le contenu de ses tiroirs. Y en a partout, de cette cochonnerie. Sur les machines à écrire, les bureaux, les murs. Y en a même qui s'égoutte au plafond. Quelques gouttes viennent s'écraser sur le crâne chauve du shérif et ça fait : « Plac, plac, plac. » C'est bizarre, la façon qu'il a de réagir.

Il n'a pas l'air de se soucier de l'odeur. Il regarde lentement tout autour de lui, après ça il se cache la tête dans ses mains et baisse la tête comme pour prier. Au bout d'une minute, il ôte ses mains et regarde mon oncle Sagamore. Il a la figure rouge comme une betterave cuite. Il s'avance vers nous, tout doucement, et s'arrête devant mon oncle Sagamore. Ses mains se lèvent et s'agitent, sa bouche remue, comme s'il parlait, mais il n'en sort rien.

Mon oncle Sagamore tire sa carotte de tabac de sa poche. Il l'essuie après son pantalon de salopette et en croque un morceau. Après l'avoir mastiqué d'une joue à l'autre, il dit :

— Vous n'avez donc pas de crachoir ici, shérif ?

Le shérif est toujours incapable de sortir un mot, bien que sa bouche continue à remuer. A présent, c'est pas seulement son visage qu'est tout rouge, mais son cou aussi. Avec ses mains qui s'agitent, sa bouche qui s'ouvre et se referme, ça fait comme un film qui continuerait à se dérouler après qu'on aurait coupé le son.

— Moi, j'te le dis, Sam, fait mon oncle Sagamore, c'est de la négligence pure et simple, pas aut'chose. On vous traîne jusqu'ici, on vous arrête sans motif et y a même pas un crachoir dans l'établissement. Y a de quoi vous démoraliser, quand on passe ses journées et quasiment ses nuits à s'échiner pour essayer de gagner tout juste de quoi payer ses impôts et entretenir ces culs de plomb de l'hôtel de ville.

Il s'arrête et secoue la tête, comme si vraiment ça le dépassait.

— C'est du sabotage, dit Pop en allumant un cigare.

Là-dessus, ils se dirigent tous les deux vers la porte et moi je les suis. Le shérif lève la tête pour nous regarder partir, après quoi, très lentement, il retourne à son bureau, sans avoir encore pu prononcer un mot. Il donne l'impression d'étouffer en dedans.

Arrivé à la porte, mon oncle Sagamore s'arrête et le regarde.

— Oh ! et puis flûte, il dit, je vais pas vous garder rancune.

A présent, il sort quelque chose du shérif, des petits bruits dans le genre de : « ... ffft... sssshhhh !... ffft... »

— Hé ! bougre, continue mon oncle Sagamore, tout ça c'est qu'un petit malentendu, et j'ne demande qu'à passer là-dessus. Et même, tenez, si vous voulez, je n'en dirai rien à personne. Ça restera secret.

Le shérif se baisse et prend dans la boîte le dernier pot de jus de tannage. Il le tient dans sa main et le regarde un petit moment. Et puis, en prenant tout son temps, il recule le bras en arrière et « v'lan », il fracasse le pot contre le mur.

Nous, on est sortis. Vous parlez d'un soulagement de se retrouver au grand air !

On est montés dans l'auto, mais on n'est pas rentrés tout de suite à la maison. Pop s'est arrêté à l'épicerie et a acheté trois kilos de saucisse et des cigares. Dans la rue, on n'entendait parler que de jus de tannage et tout le monde se poussait pour voir mon oncle Sagamore. Lui n'avait pas l'air de s'en soucier.

En sortant de l'épicerie, on est allés à un bout de la ville, là où y avait une scierie et des voies de chemin de fer. Mon oncle Sagamore a fait voir à Pop où fallait tourner, et puis on a pris une espèce de ruelle et on s'est retrouvés dans une cour privée.

— Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? je demande à Pop, après qu'on s'est arrêtés sous un grand cèdre.

— Rendre visite à un ami de ton oncle Sagamore, il me répond.

Mon oncle Sagamore frappe quatre coups à la porte et, tout de suite, une grosse femme à cheveux rouges vient ouvrir. Elle porte un kimono. Elle a des yeux bleus et un regard qui donne à penser qu'elle doit pas être commode quand elle le veut, mais, en nous voyant, elle sourit et nous fait entrer. On traverse la cuisine derrière elle et on passe à droite dans une autre pièce. Ça fait un peu le genre salon, malgré que ce soit sur l'arrière de la maison. Qu'équ'part de l'autre

côté du mur, on entend une espèce de clic-clac et j'ai bientôt fait de comprendre ce que c'est. C'est des billes de billard qui cognent l'une contre l'autre. On est sur le derrière d'une salle de billard.

On s'assied. Elle sort et revient avec une grande bouteille, trois verres et une bouteille de coca-cola.

— C'est pour toi, Billy, elle me dit en me tendant le coca-cola.

Je me demande comment elle a pu savoir mon nom. Elle remplit les trois verres, après quoi elle s'assoit. Elle regarde mon oncle Sagamore avec un petit sourire et secoue la tête :

— A vous voir comme ça, on ne s'en douterait vraiment pas.

Mon oncle Sagamore retire sa chique de sa bouche et la tient dans sa main, pendant qu'il lampe son verre. Ensuite il la remet dedans.

— Murph est rentré ? il demande.

— Il vient de téléphoner à l'instant, elle répond. Il sera là dans une minute. (Elle se met à rigoler.) Bon sang. J'aurais voulu voir ça.

Juste à ce moment, la porte s'ouvre et un homme entre dans la pièce. C'est le grand costaud au teint foncé et à la casquette de base-ball qu'arrêtait pas de répéter qu'y ne pouvaient rien faire à mon oncle Sagamore. Il nous adresse un grand sourire et se verse à boire.

— Ça gaze, Murph ? dit mon oncle Sagamore. Rodey a pu livrer son chargement ? Y a pas eu de pépins ?

Murph hoche la tête :

— Comme sur des roulettes. Il attendait sur le bas côté de la route, juste en face de chez Gimerson, et quand il a vu passer vos deux bagnoles, il est entré charger la camionnette. Il vous a filé le train jusqu'en ville. Voyons voir... Deux cents litres à un dollar vingt-cinq...

— Deux cent cinquante dollars, dit mon oncle Sagamore. Et les paris, ça a rendu ?

— Six cent quatre-vingts, à peu de chose près, répond Murph. Là-dedans y a les cinq cents dollars d'Elmo Fenton, et ça c'est sûrement l'argent à Otis et à Booger.

Il s'arrête et se met à rire, puis il continue :

— Voyons voir, ça fait trois cent quarante pièces. Deux cent cinquante plus trois cent quarante...

— Cinq cent quatre-vingt-dix dollars, dit mon oncle Sagamore.

Murph secoue la tête, lentement, comme s'il n'arrivait pas à y croire.
Il commence à sortir l'argent de ses poches.

— A te voir comme ça, on s'en douterait vraiment pas, il dit.

C'est seulement quand on est arrivés tout près de la maison que je me suis rappelé qu'on avait pas porté le linge sale à la blanchisseuse. J'le dis à Pop en le voyant descendre de l'auto :

— Nom de nom ! mais c'est vrai. Complètement oublié. Eh ben ! on le portera demain, ou après-demain. Ça presse pas.

— Ça n'a pas servi à grand-chose, que vous ayez éprouvé la résistance des bocaux, je lui dis.

Mon oncle Sagamore secoue la tête :

— On ne peut plus se fier à rien de nos jours. Dans le temps, ils les faisaient plus solides.

— Tu vas en repréparer un autre envoi au gouvernement ?

Mon oncle Sagamore s'assied sur les marches de la véranda et ôte ses souliers pour se donner le temps de réfléchir :

— J'en sais trop rien. Dans deux ou trois jours, p't-être bien. S'être donné tant de mal avec ces pots pour que les gars du shérif aillent s'amuser à les casser après, c'est décourageant.

— On devrait s'y mettre tout de suite, je lui dis, au lieu de perdre not'temps à ne rien faire. On pourrait commencer une autre fournée.

— Il ira loin, le gosse, Sam, il dit à Pop. Pas de danger que l'herbe lui pousse sous le pied, à celui-là.

Vers les cinq heures, je m'aperçois qu'ils ont encore une fois disparu ; ce qui m'arrange ; comme ça j'ai pas besoin de demander la permission pour aller nager. Je ne monte pas jusqu'à la roulotte ; je suis le bord du lac avec Sig Fride derrière moi qui fait sauver les crapauds. Ils font : « Geuk ! » et sautent dans l'eau parmi les nénuphars et on les revoit plus. On voit bien que Sig Fride pense qu'y sont dingos. Pas de danger qu'il mette les pattes dans l'eau, lui. Ce qui est sûr, c'est qu'il ne sait pas ce que c'est, que ces bêtes-là. Vu qu'il est venu au monde et qu'il a été élevé dans un grand palace, là-bas à Acqueduct ; probable qu'il n'a seulement jamais vu un lac comme celui-ci.

Quand on arrive à notre petite plage, à la pointe, Miss Harrington n'est pas encore là. J'enlève mon pantalon, ma chemise, mais je garde mon caleçon et je m'assois sur une souche d'arbre pour l'attendre. C'est fou ce qu'il est joli, le lac, avec des plaques noires d'ombre, et lisse comme du verre. Je regarde vers l'autre bord et je me demande si j'arriverais à traverser tout seul. C'est aujourd'hui qu'on doit tenter le coup. Je regarde encore une fois, et finalement je me dis qu'il vaut mieux que je l'attende. Elle m'a dit cent fois de ne pas me risquer tout seul, tout au moins pas avant la fin de l'été.

Au bout d'une demi-heure, à peu près, elle s'amène. D'abord, Sig Fride se met à aboyer, et ensuite j'entends le petit bruit de ses sandales sur le sentier. Elle me sourit. Ce coup-ci, elle a une petite barboteuse bleue, des sandales d'argent et les ongles des pieds peints en rouge. Je remarque que ses jambes commencent à bronzer.

— Hello ! Miss Harrington, je lui dis. Est-ce qu'on traverse, aujourd'hui ?

— Je comprends, elle répond. Tu y arriveras facilement.

Elle sort son costume de bain de son sac et s'en va dans les buissons pour se changer. Quand elle revient, je m'aperçois que c'est pas seulement ses jambes qui sont bronzées, mais toute sa peau qu'est genre doré et les diamants de son petit costume de bain étincellent encore plus là-dessus.

— Vous avez dû prendre des bains de soleil toute nue, je lui dis. C'est rudement joli, cette couleur de peau.

Elle me fait un sourire et m'ébouriffe les cheveux :

— Dis donc, moufflet. Tu as sept ans, l'oublie pas. Alors restons-en là.

On est entrés dans l'eau et puis quand elle en a eu jusqu'à la ceinture, on s'est arrêtés et on a regardé de l'autre côté. Ça faisait à peu près quarante mètres.

— Tu as déjà couvert la distance, elle me dit, quand on nageait le long de la berge, eh bien ! dans l'eau profonde, c'est tout pareil, à condition de ne pas prendre peur. Alors, ne te raidis pas, détends-toi et vas-y doucement. Et rappelle-toi que je serai toujours à côté de toi. Et je suis bonne nageuse : à l'âge de seize ans, j'étais déjà dans un ballet aquatique.

On est partis, et c'était facile comme tout. Moi, je nageais à la caniche et elle faisait ce qu'elle appelait un crawl au ralenti, tout contre moi. Chaque fois qu'elle sortait sa tête de l'eau, elle me faisait un sourire, c'qui fait que j'avais pas peur du tout. Et puis je voyais

bien que les buissons, de l'autre côté, se rapprochaient tout le temps.

On y était presque. On avait plus guère que deux ou trois pieds à faire et je m'apprêtais à lever le bras pour attraper une branche, quand tout d'un coup, v'là qu'on entend un boucan épouvantable derrière nous sur l'autre rive. Et l'eau commence à faire « glouck ! glouck ! glouck ! » et à s'agiter tout autour de nous. A chaque « glouck », ça éclaboussait comme quand on jette un caillou dans l'eau. Miss Harrington pousse un grand cri, m'attrape et m'entraîne sous l'eau.

Je commence moi aussi à crier, mais bien entendu j'ouvre la bouche, alors elle se remplit d'eau tout de suite. Je m'étrangle et j'aspire un bon coup, bêtement et j'ai le nez et la bouche pleins d'eau. J'prends peur et commence à ruer et à me débattre pour tâcher de remonter à la surface, mais elle me maintient en dessous et je sens qu'elle donne des coups avec ses jambes comme si elle continuait à nager. On a dû tourner puisqu'on avançait toujours et qu'on ne rencontrait pas la berge ni les buissons. Ça continuait à taper là-bas plus loin, mais, sous l'eau, le son n'était pas pareil. Ça faisait « schlack ! schlack ! schlack ! » c'est même drôle que je l'aie remarqué parce que j'avais une frousse terrible à ce moment-là et que je commençais à perdre la boule et à me battre avec Miss Harrington.

Tout d'un coup, je sens qu'on arrive dans de la broussaille, et nos têtes sortent de l'eau. J'aspire une grande bolée d'air et je commence à étouffer. Le silence est effrayant et il m'faut une seconde ou deux avant de réaliser ce que c'est. Ça ne tire plus. Je crachote et j'essaie de reprendre mon souffle et je regarde autour de moi. On est juste au bord de l'eau, complètement cachés par les branches et les feuilles qui retombent tout autour de nous. C'est tellement épais qu'on n'y voit pas au travers. On se lève et on commence à courir le long de la berge. Et tout d'un coup, ça recommence à tirer. On entend les balles cogner dans les arbres à notre gauche. Miss Harrington m'attrape par le bras et m'entraîne. On débouche comme des bolides sur du terrain sec, on trébuche et on culbute sur un tas de feuilles mortes.

Ça recommence à tirer de l'autre côté. Les balles claquent dans la terre, derrière nous. Y en a qui ricochent sur les arbres et nous sifflent sous le nez comme dans les films de cow-boys. Elle et moi, on a le visage collé à même la terre. Je continue à m'étrangler et à crachoter, en cherchant toujours à reprendre mon souffle.

Finalement, ça s'arrête de tirer et j'entends deux hommes qui s'interpellent sur l'autre berge :

— Ils doivent être là-bas plus loin dans le sous-bois, crie l'un d'eux.

Amène-toi.

Je crache les feuilles et la terre que j'ai dans la bouche et je dis à Miss Harrington :

— Mon oncle Sagamore avait raison. Ils tirent n'importe où et sur n'importe quoi, ces chasseurs de lapins. Ils auraient pu nous toucher.

Elle plaque sa main sur ma bouche et m'attire contre elle. Elle a l'air de guetter je ne sais quel bruit. Moi, je n'entends rien, à part le bruit qu'on fait en tâchant de reprendre haleine. Et puis, tout de suite après, je l'entends. On dirait des hommes en train de courir à travers la broussaille, de l'autre côté du lac.

— C'est loin, le bout du lac ? elle me chuchote à l'oreille.

Probable qu'elle a dû oublier qu'elle tient sa main sur ma bouche. Je me tortille un peu, alors elle voit ce qui ne va pas et retire sa main.

— A peu près cent mètres, je réponds. Jusqu'au tournant, là-bas.

Elle se met debout d'un bond et dit :

— Faut qu'on se tire d'ici en vitesse.

Elle m'attrape par le bras et on recommence à courir. Elle ne peut pas courir vite parce qu'elle n'a pas de souliers et que ça lui fait mal aux pieds, mais moi ça va. Je marche pieds nus depuis que je suis là. On dirait qu'elle court sur des œufs ; au bout d'une centaine de mètres, on s'étale encore un coup et on se retrouve dans un petit fossé bordé de fougères.

Nous sommes encore mouillés, et des branchages et des feuilles collent à notre peau. Et puis on est à bout. Mon cœur me cogne dans les oreilles. Elle me tient le visage serré contre sa poitrine et je la sens monter et descendre quand elle respire. On est complètement recouverts par les fougères.

— Tais-toi, surtout, elle me chuchote.

— Pourquoi on se sauve ? je lui demande.

— Chttt ! C'est à nous qu'ils en ont. S'ils me trouvent, ils me tueront.

— Vous tuer, vous ? Vous voulez dire que c'est pas des chasseurs comme les autres ?

— Les autres n'étaient pas des chasseurs non plus. Chttt !

Tout ça me paraît loufoque et incompréhensible. Qui est-ce qui pourrait bien vouloir du mal à une dame aussi gentille que Miss Harrington ? Je suis bien content que les deux autres aient eu cet accident. C'est bien fait pour eux. Et puis je commence à prendre

peur. Ils doivent avoir contourné le lac. Et si jamais ils nous trouvaient ! Je commence à trembler.

— Ne bouge surtout pas, elle chuchote. Ils ne nous trouveront pas sous les fougères.

Je me tiens tranquille et j'écoute. Et au bout d'une minute, je les entends courir à travers la broussaille, quéqu'part au bout du lac. Et puis tout d'un coup, un autre coup de feu claque. Et après ça, encore trois ou quatre à la file. Et puis un autre tout seul. Mais y a plus de balles qui sifflent de notre côté, cette fois.

A l'abri des fougères, nous, on se tient tranquilles. Miss Harrington tourne un tout petit peu la tête vers moi. Ses grands yeux bleus ont l'air inquiet.

— Après quoi ils tirent, maintenant ? je chuchote.

— Je ne sais pas trop, elle répond.

Le soleil est couché à présent, et il commence à faire sombre dans le sous-bois, tout au moins dans c'que je peux en voir à travers les fougères. Je voudrais bien que Pop et mon oncle Sagamore soient là. Et puis on entend un bruit. C'est quelqu'un qui marche dans les feuilles mortes quéqu'part entre le lac et nous. Mais on ne peut pas le voir. Nous tâchons de respirer le moins possible pour entendre s'il se rapproche ou non. Tout d'abord, on le croirait et je n'en mène pas large, mais bientôt, on se rend compte que le bruit de pas s'éteint. Il s'éloigne.

— C'était peut-être Pop, je dis. En train de nous chercher. Ou le docteur Severance, peut-être.

— Chttt ! Je ne crois pas. Il nous aurait appelés.

— Pourquoi ils voulaient vous tirer dessus ? Je demande.

— T'occupe pas, elle répond en plaquant sa main sur ma bouche encore un coup.

Au bout de quelques minutes, voilà qu'on entend les pas revenir de notre côté. Ils doivent pas être à plus de vingt mètres de nous, j'estime. Et puis, ils deviennent de plus en plus faibles et finalement s'éteignent. Miss Harrington respire un grand coup. On sent qu'elle est drôlement secouée.

— Les salauds ! elle me chuchote.

Après ça, on reste un très long moment sans rien entendre. La nuit est tombée. On ne voit plus rien du tout. J'vois même pas la poitrine de Miss Harrington et pourtant j'ai la tête dessus.

— J'ai peur, je lui dis. J'voudrais bien que Pop soit avec nous.

— Moi aussi, j'ai peur, elle me fait. Mais pas à ce point-là.

— Ils ne pourraient plus nous voir, maintenant. Peut-être qu'on pourrait se faufiler en douce jusqu'à la maison.

— Tu connais le chemin ?

— J'comprends.

Je lui montre la direction du doigt :

— C'est par là.

On se lève et on regarde autour de nous et je dois dire que je ne suis plus aussi sûr de moi. Il fait noir comme dans un four et par ici ou par là, c'est tout pareil.

— Du moins, je crois que c'est par là. Le lac devrait être de ce côté.

On commence à avancer, tout doucement, en tâtonnant et en tâchant de ne pas faire de bruit. Mais on arrête pas de buter dans les arbres et les branches. Miss Harrington marche sur des trucs et se fait mal aux pieds.

— Bon sang de bonsoir ! elle fait. On aura tout vu ! C'est vraiment le bouquet ! En train de patouiller en pleine nuit dans cette brousse infecte, et en bikini, encore.

— Qu'est-ce que c'est, un bikini ?

— Rien ou presque. Ouille ! Oh ! nom de Dieu ! ces saloperies de branches !

On continuait d'avancer. Mais on ne trouvait toujours pas le lac. Et je me disais que même si on y arrivait, le seul moyen de savoir qu'on y était, ce serait quand on aurait les pieds dedans, tellement il faisait noir. J'ai pas mis longtemps à me rendre compte qu'on allait du côté qu'y fallait pas, à moins qu'on ait tout bonnement fait le tour.

Et puis voilà qu'au bout d'un petit moment, Miss Harrington et moi on se trouve séparés.

— Où êtes-vous ? je crie.

— Par ici, elle répond.

Je tâche de repérer d'où vient le son de sa voix, et je m'avance de ce côté. Mais la deuxième fois, sa voix avait l'air de venir de plus loin et d'une autre direction.

— Billy, Billy, où est-tu ?

Et puis, au bout de quelques minutes, je ne l'entends plus du tout.

J'ai beau crier : « Miss Harrington ! » je n'obtiens pas de réponse. Je suis perdu et elle aussi. Pas moyen de savoir par où on a pris. La frousse me reprend et je commence à pleurer, et puis j'essaie de courir. Je me cogne dans un tronc d'arbre et ça me flanque par terre. Je reste là un bon moment à chialer comme un mioche.

J'ai même pas Sig Fride, et ça me fait penser qu'il est peut-être bien perdu, lui aussi. Y en a peut-être des kilomètres, comme ça, de bois. Qui sait s'ils pourront jamais me retrouver, moi ou Miss Harrington ? Je recommence à marcher. Je ne sais plus ni où je suis ni depuis combien de temps j'ai perdu Miss Harrington. Doit bien y avoir deux heures, en tout cas. Je recommence à pleurer en pensant à elle et je marche comme ça à l'aveugle, les joues inondées de larmes. Et puis, au bout d'un moment, il y a quelque chose qui me paraît bizarre ; je ne rencontre plus d'arbres. J'avance entre des rangées de je ne sais pas quoi, des trucs plus petits que des arbres. Je les touche. C'est du maïs. J'dois être dans le champ de maïs de mon oncle Sagamore, qu'est juste derrière la maison. Je m'arrête de pleurer et je me mets à courir tout droit entre les plants de maïs avec des grandes feuilles qui claquent contre moi des deux côtés et quand je débouche tout au bout, y a la maison qu'est devant moi, tout allumée.

Et c'est pas tout, au bout du lac, y a de la lumière, tout près de l'arche à mon oncle Finley, et pas seulement de la lumière, mais deux ou trois autos, une ambulance, une camionnette avec cinq ou six hommes autour qui sont armés de lanternes. Je pique droit par là, mais avant d'y arriver, j'ai un point de côté, je suis obligé de ralentir.

Il y a là le shérif, Booger, Otis et Pearl. Booger et Pearl aident un autre homme à charger un brancard dans l'ambulance. Mon oncle Sagamore, avec Otis et Pop, essaient de décharger un canot de la camionnette. Il dégringole et tout le monde se met à jurer. Le shérif, lui, il reste planté là à ne rien faire qu'à injurier tous ceux qui veulent bien l'écouter.

J'me dis que c'est quand même drôle qu'on ait pas pensé à en envoyer un ou deux pour nous rechercher, Miss Harrington et moi. Je m'avance dans la lumière :

— Hé ! Pop, j'ai retrouvé mon chemin.

Tous ceux qui sont là lâchent ce qu'ils font et se retournent tout d'une pièce, la bouche grande ouverte : « Grands dieux ! » fait Pop. Il accourt et m'attrape par les épaules :

— T'as pas de mal, Billy ? Mais où étais-tu passé, bon sang ?

— J'étais perdu. Les chasseurs de lapins nous ont tiré dessus, mais on est sorti du lac et puis on s'est sauvés le long de la ravine et puis on

s'est trouvés séparés et puis il a fait nuit et puis j'ai perdu Miss Harrington et puis au bout d'un moment j'ai vu que j'étais dans un champ de maïs, et alors...

— *Eh ben !*

Tout le monde pousse un soupir de soulagement et s'assoit. Ils secouent lentement la tête, et, durant une minute, ils ont l'air tout contents. Et que je sois pendu s'ils se mettent pas tout d'un coup à jurer tous comme des charretiers. Pop et mon oncle Sagamore maudissent les chasseurs de lapins ; Pop m'engueule pour avoir été nager avec Miss Harrington, Otis, Booger et Pearl engueulent Pop, et le shérif, lui, pour pas qu'il y ait de passe-droit, il engueule tout le monde jusqu'à ce qu'il se rappelle que mon oncle Sagamore est là et se désintéresse des autres pour lui réserver tous ses gros mots.

— C'était fatal, il dit, le visage tout rouge, en tortillant son chapeau. Qu'il y ait une foutue guerre ou un foutu cyclone ou une foutue épidémie de peste bubonique ou une foutue révolution ou une foutue maison de repos pour gangsters avec batailles rangées à la mitrailleuse à travers tout le paysage, ça ne peut pas se passer ailleurs que dans la ferme à Sagamore Noonan. C'est l'endroit logique, tout indiqué pour.

Il souffle un coup et s'essuie la figure avec sa manche, puis il fait signe de la main aux deux autres :

— C'est bon, les gars, allons-y. Rechargez-moi cette saloperie de bateau sur cette nom de Dieu de camionnette et si tous les cadavres de gangsters sont dans cette putain d'ambulance, on va foutre le camp de ce coin de malheur. Inutile de draguer le lac maintenant, il doit plus y avoir personne dedans.

Il pousse un soupir, secoue la tête et reprend :

— Ou du moins personne qu'on recherche pour le moment et j'aime autant ne pas avoir à chercher et je me sens de moins en moins attiré par le côté sordide de l'existence. Si on se mettait à draguer ce petit lac tranquille, dans la paisible petite ferme de Sagamore Noonan, qui sait combien on trouverait de cadavres, de vieux bagnards, de matériel de tripot, de pièces de vieux alambics, de drogue, de mitraillettes et de casse-tête.

Comme le disait mon oncle Sagamore, le shérif est une vraie soupe au lait. Mais il m'a tout l'air d'oublier que Miss Harrington est toujours perdue.

— Si vous plaît, shérif, je lui dis, faudrait rechercher Miss Harrington. Elle est toujours perdue, là-bas dans le fond.

Il se retourne, me regarde fixement et secoue la tête :

— C'est ma foi vrai. Je l'avais oubliée. Je ne sais pas pourquoi... J'veux dire qu'il ne se passe rien qui soit vraiment de nature à venir déranger le cours des pensées d'un... Mais peu importe. Tu dis que tu t'es trouvé séparé d'elle ?

— Oui, monsieur, je réponds. Y a de ça deux heures à peu près. Et elle est gênée pour marcher, vu qu'elle a les pieds nus.

Il hoche la tête :

— Je sais, je sais. On a retrouvé vos affaires. Mais elle a son costume de bain, non ?

— Oui, monsieur. Celui en diamants. Mais il est pas très chaud, et puis y en a pas gras pour la protéger des moustiques.

Il écarquille les yeux.

— En diamants, tu dis ?

Alors je le mets au courant.

Il reste un moment sans rien dire. Il pousse seulement un soupir et puis il fait quelques pas et va s'appuyer contre le côté de la camionnette, la tête dans les bras, en secouant la tête de côté et d'autre. A la lueur des lanternes, je ne vois pas bien s'il est en train de pleurer ou quoi. On reste tous là à le regarder. Pop allume un cigare, mon oncle Sagamore se croque une chique de tabac et cherche autour de lui un coin pour cracher.

— Si mon lot était de devenir représentant de la loi, dit le shérif, qui a toujours la tête dans les bras, pourquoi a-t-il fallu que ce soit dans ce comté de malheur et pas dans un autre ? Dieu sait que c'est pourtant pas les comtés qui manquent, dans l'Etat où nous vivons. Y en a à ne savoir qu'en faire. Y a peut-être même des coins où ils n'ont jamais entendu parler de Sagamore Noonan. On avait déjà une guerre entre gangs. On avait trois gangsters morts. Et maintenant, nous voilà avec une danseuse de strip-tease perdue au milieu de trois cents hectares de brousse avec rien d'autre sur elle qu'un bikini.

Booger, Otis et Pearl se regardent en fronçant les sourcils. Et la même idée leur vient à tous les trois en même temps. Ils se redressent d'un bond et veulent parler tous à la fois, mais, à ce moment-là, le shérif bondit lui aussi comme si quéqu'chose venait de le piquer. Il se retourne d'un seul coup et regarde Pop et mon oncle Sagamore :

— Décrivez-moi-la encore un coup, il ordonne. Comment elle était, déjà ?

— Hummm ! fait Pop, une vraie poupée. Taille moyenne, je dirais, soixante kilos ou un peu moins. Cheveux noirs, yeux bleus. Vingt et un ou vingt-deux ans, et roulée comme...

Le shérif est tout agité :

— Et est-ce qu'elle avait un liseron de tatoué sur un de ses... euh...

Pop ôte le cigare de sa bouche et le regarde d'un drôle d'air :

— Comment voulez-vous que je sache ce qu'elle a de tatoué sur elle ?

— Hah ! ricane le shérif. (Puis il se retourne tout d'une pièce sur moi.) Billy, toi qui nageais avec...

— Naturellement, qu'elle en a un, je lui dis. Comme tout le monde, non ?

— *Caroline Tchou-Tchou !* disent le shérif et ses trois hommes en même temps.

— Dire qu'elle était chez nous ! fait Otis.

— Et maintenant elle est perdue dans le fond de la ravine, ajoute Booger. En pleine nuit.

Otis s'essuie la figure avec son mouchoir :

— Et en bikini !

Pop les regarde l'un après l'autre :

— Qui c'est ça, Caroline Tchou-Tchou ?

— Personne, pour ainsi dire, répond le shérif. Rien qu'une danseuse de strip-tease qui fait les premières pages de tout le pays depuis plus de trois semaines, qui est recherchée par le F.B.I. et par la police de vingt-trois Etats, et je ne sais pas combien de bandes de gangsters. Paraît qu'on a déjà donné son nom à une nouvelle danse, à un programme de télévision, à trois ou quatre variétés de cocktails, à un nouveau modèle de soutien-gorge décoré de roses, à je ne sais combien de culottes et de combinaisons, d'indéfrisables, de pommades et de rouge à lèvres. Et à part ça, elle est le seul témoin à charge de la plus grosse affaire de meurtre qu'on ait jamais connue à la Nouvelle-Orléans, et ça fait trois semaines qu'elle a disparu et que toute l'Amérique la recherche.

« La seule chose que j'arrive pas à comprendre, c'est qu'ils ne se soient jamais avisés que le seul endroit logique où elle pouvait se trouver, c'était dans la ravine à Sagamore Noonan en train de vadrouiller toute seule, en pleine nuit et en bikini. »

— Ça, par exemple, fait mon oncle Sagamore, on aura tout vu.

— On ferait bien de se dépêcher d'aller la chercher, dit Pop. Imaginez la pauvre fille en train de vadrouiller vêtue seulement d'un petit... euh...

Mon oncle Sagamore a l'air tout pensif :

— Oh ! j'ai idée qu'elle a rien à craindre, là-bas. Personne n'ira l'embêter, dans c'te ravine.

Pop s'apprête à se lever.

— Quand même, vaudrait mieux organiser une patrouille pour battre le coin. On ne peut pas décemment la laisser errer toute seule, morte de peur, avec seulement sur elle cette espèce de petit... euh... euh...

Il voit que mon oncle Sagamore le regarde et ne dit plus rien.

Le shérif vient à la rescousse :

— Naturellement, qu'on va organiser une patrouille.

Il commence à donner des ordres. A l'un des hommes que je ne connais pas, il dit :

— Harm, emmène les trois gangsters en ville et dis à l'entrepreneur des pompes funèbres de les mettre au frais en attendant l'enquête. Pearl, Otis et Booger resteront ici avec moi. Nous avons trois lanternes en tout. Doughbelly, tu vas prendre la camionnette avec la barque. Tâche de trouver Robert Stark, dis-lui de rassembler vingt hommes — pas plus, parce que si on colle trop de monde dans c'te ravine, on passera plus de temps à chercher les chercheurs qu'à la chercher elle. Dis-lui de réquisitionner la camionnette à Rutherbord, celle qu'est équipée pour le son et qui sert aux campagnes électorales. Si on fait assez de boucan, y s'peut qu'elle arrive à nous repérer à l'oreille. Et dites à tout le monde d'amener des lanternes à essence ou des torches électriques. C'est bon, en avant !

Le gros bonhomme fait oui de la tête et s'apprête à monter dans la camionnette :

— Ce sera peut-être pas facile de rassembler vingt hommes à une heure pareille !

— Dis-leur seulement c'qu'elle a sur elle, répond le shérif. Ils ne se feront pas prier.

Pop et mon oncle Sagamore se regardent encore un coup sans rien dire.

Le shérif fait un signe de la main :

— Ah oui ! Dis à Robert Stark de téléphoner à la ferme pénitentiaire pour demander les chiens. Qu'ils s'arrangent pour qu'on les ait d'ici demain midi, au cas où on l'aurait pas encore retrouvée.

La camionnette et l'ambulance repartent. Pop me fait signe de le suivre, et on monte vers la maison avec mon oncle Sagamore. On s'assied tous les trois sur les marches de la véranda.

— Où est le docteur Severance ? je demande. Et qu'est-ce qu'il voulait dire, le shérif, quand il parlait de trois gangsters morts ? Et où il est Sig Fride ? Et pourquoi qu'ils voulaient draguer le lac ?

Mon oncle Sagamore ne répond pas. Il reste là à faire frémir ses doigts de pied, l'air de réfléchir. C'est Pop qui me raconte toute l'histoire.

Quand ils ont entendu tirer, ils sont allés là-bas et ils ont trouvé nos affaires qu'on avait laissées sur la souche d'arbre, alors ils se sont dit que les hommes nous avaient tués et qu'on devait être au fond du lac. Ils ont appelé le shérif, de chez M. Gimerson. Et quand les hommes au shérif sont arrivés, ils ont retrouvé le docteur Severance là-haut, tout au bout du lac. Il était mort. Et tout à côté de lui, y en avait encore deux autres qu'étaient morts, deux hommes avec des mitraillettes. C'étaient ceux qu'avaient cherché à nous tirer dessus. Ça me fait de la peine pour le docteur Severance, mais je me dis que les autres n'ont eu que ce qu'ils méritaient.

— Hé ! Pop, je lui fais, alors ils doivent être trois.

Et je lui parle de celui qu'on avait entendu pendant qu'on était cachés sous les fougères.

— Hum ! fait Pop, il a dû laisser ça là et partir sans demander son reste, à moins qu'il se soit perdu, lui aussi. En tout cas, il a pas dû la retrouver puisqu'on a plus entendu tirer.

— Alors, tu crois que les hommes au shérif vont la retrouver ? je lui demande. Je me fais du mauvais sang pour elle.

— Pour sûr, il me répond.

Mon oncle Sagamore a toujours l'air d'être en train de réfléchir. A la lumière de la lampe qui est dans la maison et qui éclaire un peu la fenêtre, je le vois qui fait passer sa chique sans arrêt d'une joue à l'autre. Il crache :

— Des chances, il dit. C'est même plus que probable.

— J'ai idée que oui, dit Pop, l'air pensif lui aussi.

Je vois les trois lanternes que portent le shérif et ses hommes s'éloigner vers la futaie, de l'autre côté du lac. Pop et mon oncle Sagamore restent un moment sans rien dire. Tout d'un coup, Pop fait :

— Nom d'un pétard !

— Chouette, non ? dit mon oncle Sagamore.

— Et comment ! je réponds.

Je croyais qu'ils parlaient de Miss Harrington. Je leur explique comment qu'elle était, toute bronzée avec son maillot de bain en diamants qui scintillait au soleil. Alors ils se regardent.

Pop s'étrangle avec la fumée de son cigare.

— Chut ! il fait..

— Hé ! oui, sacré nom de nom ! dit mon oncle Sagamore. C'est ce qui s'appelle la situation rêvée, sur mesure. On voudrait en concocter une pareille qu'on y arriverait pas.

— Faite au tour, célèbre, nue comme ma main et perdue, dit Pop.

— Elle est pas nue, j'leur dis. Elle a son costume de bain sur elle.

— Mille tonnerres ! vas-tu fermer ton bec, Billy ! me dit Pop d'un ton sans réplique. Des minutes comme celles-ci, un homme n'en vit pas beaucoup dans son existence et y n'tient pas à c'qu'on vienne les lui gâcher avec du bruit.

— Non, mais... tu t'imagines un peu la chose ? dit mon oncle Sagamore.

— Ça vous fait passer comme qui dirait des petits frissons dans l'échine, hein ? dit Pop.

Ensuite il reprend, l'air un peu découragé :

— Mais comme tu dis, probab'qu'ils la retrouveront avant demain matin.

— Ben zut alors ! je fais. J'espère bien !

Ils ne font même pas mine de m'avoir entendu.

— On ne pourrait pas mettre grand-chose sur pied d'ici là, dit Pop.

— Non, répond mon oncle Sagamore ; faudrait qu'il ait des garanties à donner pour pouvoir traiter avec les uns ou les autres.

J'comprends pas un mot de ce qu'ils disent. Et tout d'un coup, je me rappelle que je ne sais toujours pas où est Sig Fride.

— Où est Sig Fride ? je demande à Pop.

— J'sais pas, il répond. Je croyais qu'il était par là quéqu'part.

— Y a longtemps que tu l'as vu ?

Pop réfléchit une minute :

— Maintenant que tu m'y fais penser, ça fait un moment. Peut-être qu'il a été te chercher ?

— Tu ne crois pas que ces gens lui auraient fait du mal, dis ? Il était avec nous sur la petite plage pendant qu'on nageait.

— Non, y a pas de raison. Te fais pas de mauvais sang, va. Les chiens, ça se perd pas comme ça. Ils retrouvent toujours leur chemin.

Je me lève.

— Je vais tout de même voir si je le retrouve pas.

— Ne t'éloigne pas, dit Pop. Je ne tiens pas à ce que tu te perdes encore un coup.

— Pas de danger, je lui réponds.

Je monte vers la grande roulotte tout en criant :

— Sig Fride !

Il fait drôlement noir et je vois pas grand-chose, mais je suis sûr que s'il m'entend il va se mettre à aboyer et il s'amènera tout de suite. Mais j'entends rien. Je descends du côté de l'arche à mon oncle Finley et puis je coupe à travers la montée pour aller du côté de la grande cour de façon à passer devant la grange et à l'appeler de ce côté-là. Pop et mon oncle Sagamore sont toujours assis sur les marches en train de discuter.

— Je l'ai pas trouvé, je leur dis.

— Oh ! t'en fais donc pas, fils, dit Pop. Un chien, ça se perd pas.

Moi, j'en suis pas tellement sûr.

— Mais c'est un chien de la ville, Pop !

Je m'apprête à traverser la cour, et tout d'un coup je l'entends aboyer. Ça a l'air de venir de derrière la grange, juste à l'entrée du

bois.

— C'est lui, Pop ! je crie.

Et je me mets à courir de ce côté, mais voilà que mon oncle Sagamore et Pop bondissent tous les deux et Pop m'attrape par le bras :

— Une minute, Billy ! Reste là.

— Pourquoi ? C'est Sig Fride. Je reconnais sa façon d'aboyer.

— D'accord, répond mon oncle Sagamore. C'est lui, ça fait pas un pli, mais tu connais pas les chiens comme je les connais. C'que t'entends là, c'est l'aboïement d'un chien qu'a repéré une mouffette, aussi sûr que je te le dis.

— Exactement ce que je pensais, dit Pop. (Il me tient toujours par le bras.) Je l'ai pas plutôt entendu aboyer que j'me suis dit : sûr et certain qu'y a du putois dans le coin.

— Possible, je lui réponds, mais si on le laisse là-bas avec la mouffette, il va empestier à ne plus pouvoir l'approcher.

— Laisse donc Sagamore s'en occuper. Il connaît ça. Assieds-toi seulement et prends patience.

— Mais Pop...

— T'occupe pas, je te dis. Reste là et tiens-toi tranquille. J'veux pas que t'aïlles te faire asperger par cette cochonnerie de mouffette. Tu te rends compte, tu serais obligé d'aller vivre dans la grange !

Mon oncle Sagamore part à toute vitesse en direction de la grange. Pop et moi, on s'assoit sur les marches. On entend toujours aboyer Sig Fride, et il a plus l'air d'être tellement loin maintenant.

Il se passe rien pendant un moment. Tout d'un coup, on dirait qu'il aboie plus de la même façon, et, un peu après, il pousse une beuglée et après ça on l'entend plus.

Mon oncle Sagamore crie quelque chose.

Pop s'avance près du puits et lui répond :

— Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ?

— Rappelle le chien, hurle mon oncle Sagamore. Et gardez-le avec vous !

— Sig Fride ! je me mets à crier. Sig Fride ! Sig Fride !

Tout de suite après, je le vois qui cavale vers nous. Il saute dans mes bras et il commence à me lécher la figure.

— Il sent pas la mouffette, Pop, je dis. Tiens, sens-le, il a l'odeur qu'il a toujours.

— Tu vois bien ! Sagamore sait y faire. Quand même, tu ferais bien de plus le lâcher. Ne le laisse surtout pas retourner là-bas.

On se rassoit et moi, je tiens ferme Sig Fride par son collier. Il a l'air content comme tout. Il se passe un bon moment sans qu'on entende plus rien ; mon oncle Sagamore a l'air de mettre un temps fou à revenir.

— T'as idée que c'est le putois qui lui donne du tintouin ? je demande.

— Un malheureux petit putois de rien du tout, donner du tintouin à ton oncle Sagamore ? Jamais de la vie. Il est de taille à se colleter avec n'importe quel putois qui lui cherchera des histoires. Tu vas voir, il va être là tout de suite.

Il se passe encore un bout de temps et je recommence à me tracasser au sujet de Miss Harrington. Elle doit avoir drôlement la frousse, là-bas toute seule.

— Tu crois qu'on ferait pas mieux d'aller les aider à la chercher ? je demande à Pop.

Il secoue la tête :

— Ça servirait pas à grand-chose. Et j'ai pas envie que tu te perdes encore un coup.

A ce moment, je vois mon oncle Sagamore déboucher du coin de la maison. Il s'assoit sur les marches dans le noir, et croque une bonne chique de sa carotte de tabac :

— Nom d'un poulet péteux ! c'était bien ce qu'on croyait.

— Hé ! oui, fait Pop, rien qu'à la façon d'aboyer, ça se devine, si on s'y connaît en chiens » Il ne t'a pas donné de fil à retordre ?

— Hum ! Pas des masses. Les putois, c'est un peu comme les mules et les femmes. Faut savoir raisonner avec. Donner des ordres à un putois, autant cracher dans l'eau, mais si on se donne la peine de lui expliquer la chose, il finit par venir à composition.

— Tu crois qu'on peut lâcher le chien ? demande Pop.

— Pour sûr, il ne le retrouvera plus, maintenant. Lâche-le.

Je lâche Sig Fride. Il se met à cavalier dans la cour, mais il ne va pas loin.

Mon oncle Sagamore expédie une giclée de jus de chique. On ne peut

pas la voir, mais on l'entend atterrir avec un « ploc » dans la poussière.

— Dis donc, Sam, il fait, ça me turlupine de savoir la petite là-bas toute seule.

— Ben, moi aussi, dit Pop. Je voulais pas le montrer...

— Oh ! elle court aucun danger, note bien. Y a rien qui puisse lui faire du mal dans ce coin-là. Mais elle va avoir la frousse, toute seule comme ça. Et puis, les moustiques vont se régaler, habillée comme elle est. T'as idée que le sherf y mène cette affaire-là comme il faut, toi ? Convoquer seulement vingt hommes pour une battue pareille ?

— C'est ce que je me disais, justement, répond Pop. M'est avis que le sherf, y s'rend pas bien compte de la situation...

— Moi, à sa place, coupe mon oncle Sagamore, j'offrirais une récompense.

— Ben, comment donc ! reprend Pop. Et je m'arrangerais pour que ça se sache.

— Ben voyons, je distribuerais qu'éq'prospectus et peut-être même que je mettrais les journaux dans le coup. Je leur donnerais son signalement. Je leur dirais ce qu'elle portait la dernière fois qu'on l'a vue, de façon que les gens sachent bien après quoi ils cherchent. Pour ce qui est de la décrire, j'ai idée qu'on serait pas embarrassés, hein ? Putain de moine !... j'veux dire... non bien sûr. On l'a assez vue dans le coin. Tu sais quoi, Sam ? Cette petite est une bonne amie à nous ; Billy ne voit plus que par elle et c't'espèce de sherf d'occasion s'en va merdouiller dans la brousse, là-bas, avec une minable équipe qui serait pas capable de retrouver une souris morte dans un bol de petit lait. Et pendant ce temps-là, c'te pauvre fille, elle se tourne les sangs et sert de réfectoire aux moustiques. Eh ben ! non, moi j'suis pas d'accord !

— Alors qu'est-ce qu'on devrait faire, selon toi ?

— Note bien, reprend mon oncle Sagamore, que je serais le dernier à vouloir entraver la marche de la Justice. Mais j'estime qu'il est de notre devoir de citoyens de mettre les gens au courant de ce qui se passe ici, de façon à rassembler le plus de monde possible pour aider aux recherches. Si les gens savaient ce qui se passe, ils seraient pas long à rappliquer, surtout si on leur disait qu'il y a une récompense.

— Hum ! fait Pop. Dans les deux cents dollars, par exemple ?

— Cinq cents, ça fait mieux, décide mon oncle Sagamore.

— C'est chouette, ça, je leur dis. Tout le monde va vouloir nous

aider. Qui est-ce qui va la payer, la récompense ?

— Bah ! y a pas à se tracasser pour ça maintenant, dit mon oncle Sagamore. L'important, c'est de retrouver la petite. Pour les détails, on verra plus tard.

— Eh ben ! qu'est-ce qu'on attend ? dit Pop en sautant sur ses pieds. On a une presse, là dans la remorque, non ? Et du papier à ne plus savoir qu'en faire. Viens, Billy. On va s'y mettre.

— D'accord, je dis.

On se munit d'une lanterne et on monte dans la remorque. Pop ferme la porte et s'assied au petit bureau avec une feuille de papier et un crayon :

— On a pas de temps à perdre. Tu vas composer au fur et à mesure que je te passerai ce que j'ai écrit.

Il ouvre le petit dictionnaire et commence à chercher les mots. Jamais il se rappelle l'orthographe. Il fait chaud, dans la remorque, mais on a tellement à faire qu'on ne s'en aperçoit pas.

Pop m'explique comment il veut le titre et moi je le compose en grosses majuscules, après quoi il me passe le reste, le signalement, le chemin à prendre pour trouver la ferme, etc.

On travaillait là depuis un moment quand voilà que j'entends comme des sabots de cheval dehors. On regarde ce que c'est. Sagamore a sellé un de ses mulets, puis il l'a monté et il tient sous son bras quelque chose qui a tout l'air d'un paquet de vêtements.

— Ça marche, Sam ? il demande.

— Au poil, répond Pop. Dans cinq minutes, on va pouvoir commencer à imprimer. Tu vas là-bas dans la ravine ?

— Tout juste. Autant aller donner un coup de main aux gars, puisque je peux rien faire ici.

— Qu'est-ce que t'as là sous le bras ? je demande à mon oncle Sagamore.

— Oh ! j'suis monté là-haut jusqu'à la remorque et j'ai trouvé une robe et des affaires à Miss Harrington. Quand on la retrouvera, il vaut mieux qu'elle ait quelque chose à se mettre.

J'avais pas pensé à ça. C'est une bonne idée.

On referme la porte et on se remet au travail.

Pop mâchonne son crayon :

— Hum ! « Âgée de vingt-deux ans... » il marmonne. Non. Vaut mieux mettre dix-neuf. Ça attirera les amateurs un peu plus sportifs. Voyons voir sur quel... heu... sur quel sein il est, ce liseron ?

— Celui qu'est le plus de côté, je réponds, en cherchant mes caractères. Juste au milieu, tout rose, y a un petit...

— Nom d'un pétard ! Billy... (Il essuie la sueur sur son visage.) Laissons ça.

Il soupire et continue à marmonner tout seul :

— Rosier grimpant ; dorée de la tête aux pieds par le soleil... Les hanches... cré bon Dieu ! si je m'arrête pas de lire en écrivant, j'serai pas long à aller là-bas moi aussi pour la chercher.

Au bout d'un petit moment, il finit d'écrire son papier comme il le voulait et moi je finis de le composer. Une fois que je l'ai encreé, je passe une feuille dans la presse pour voir ce que ça donne.

Pop la regarde :

— Eh ben ; ça devrait les faire rappliquer en vitesse. Faudra que j'en garde une pour la montrer à Sagamore. C'est du travail d'artiste ou alors je ne m'y connais pas.

A mon tour, je la lis, et je dois dire que ça me paraît fameux.

RÉCOMPENSE

JEUNE NUDISTE PERDUE DANS LES MARAIS !

RÉCOMPENSE ! \$ 500. RÉCOMPENSE !

MISS CAROLINE TCHOU-TCHOU.

REINE DU STRIP-TEASE PERDUE

Cinq cents dollars de récompense à qui ramènera saine et sauve Miss Caroline Tchou-Tchou reine du strip-tease, du ballet de bulles et de la danse du ventre, qui s'est égarée dans la brousse, aux creux d'un torrent desséché proche de la ferme Noonan, à huit kilomètres au sud de la ville de Jerome, comté de Blossom.

Miss Caroline a disparu depuis dix-sept heures, mardi soir, lorsqu'elle a été surprise et attaquée par des gangsters qui ont tiré sur elle plusieurs coups de feu alors qu'elle nageait dans le lac proche, vêtue seulement d'un cache-sexe. On sait qu'elle a pu s'échapper dans le sous-bois, mais du fait qu'elle n'a pas de vêtements sur elle, sa situation ne devrait pas tarder à devenir pénible.

Signalement : buste 36 1/2

taille 24 hanches 36

Gagnante de trois concours de beauté, vedette de ballets aquatiques à seize ans, ex-mannequin, reine du festival aquatique en 1955, ravissante, adorable brune aux yeux bleu azur et aux cheveux noir corbeau. Dix-neuf ans. Beauté satinée tout entière délicatement dorée par le soleil. Reconnaissable à un tatouage en forme de liseron qui s'enroule autour de son sein droit avec une petite rose en son milieu.

PRIÈRE DE NOUS AIDER A RETROUVER CETTE JEUNE FILLE !

On commence à rouler. A force d'actionner la manivelle, j'en ai le bras tout engourdi, alors Pop me relaie. On empile les feuilles en paquets de cent, après quoi on les met dans une boîte de carton. Dès qu'une boîte est pleine, on en commence une autre. Pop finit par se fatiguer, alors je prends la suite. Il va chercher une carte routière dans la voiture, s'assoit au petit bureau et commence à marquer d'une croix toutes les villes des alentours, en cherchant comment on pourrait les visiter toutes en une seule tournée. Il n'arrête pas de regarder sa montre.

On finissait de remplir la seconde boîte quand on entend arriver des autos dehors.

— C'est bon, dit Pop, je crois qu'on en a assez. Éteins la lanterne.

Je l'éteins et on sort. Pop ferme la porte. Il y a trois voitures d'arrêtées en haut de la côte et une autre qui s'amène. A la lumière de ses phares, je vois que l'une des autres est un camion de son, à cause du grand haut-parleur qui est installé sur le toit. Des hommes débarquent des autos et allument des lanternes. L'un d'eux crie à Pop :

— Par où c'est ?

Pop était planté en plein dans la lumière d'un phare. Du bras, il désigne le creux de la ravine :

— Par là, il répond.

Les hommes commencent à dégringoler la côte, en passant de côté et d'autre de la maison et ils piquent vers le champ de maïs avec leurs lanternes. Ceux qui sont encore là-haut près des autos leur crient :

— Hé ! Attendez-nous !

Pop allume un cigare.

— Ils ont l'air drôlement enthousiaste, nos rabatteurs, il fait. Mais quelque chose me dit qu'ils vont avoir besoin d'aide.

Le haut-parleur sur le toit du camion commence à faire du bruit. Il y a d'abord un craquement terrible et puis après, ça fait : ouuuIIIt !

Essai de son, un, deux, trois, quatre. Essai de son. Par ici, Miss Caroline. Suivez la musique.

Ensuite ils passent un disque. Mais bougrement fort. Ça doit s'entendre à des kilomètres.

— Hé ! Pop, je demande, avec ça, elle ne va pas tarder à rappliquer, si elle peut encore marcher. C'est une bonne idée.

— Je comprends, répond Pop, mais n'oublie pas que la ravine, elle est large aussi. Doit bien faire six à sept kilomètres. Quand même, ils devraient la retrouver d'ici demain matin.

— Qu'est-ce qu'on fait des prospectus ? Faut les distribuer ?

— Naturellement. Faut faire tout notre possible pour aider. Mais il vaut peut-être mieux ne pas en parler au shérif, hein ? Ces sacrés bureaucrates, ils ne veulent en faire qu'à leur idée et si un simple citoyen comme toi ou moi a le malheur de vouloir donner un coup de main, ça fait toute une histoire.

— Je comprends. Je ne dirai rien.

Maintenant, il n'y a plus personne là-haut près des autos, à part ceux qui font marcher le haut-parleur.

Pop prend dans la remorque les deux grandes boîtes de prospectus et les porte jusqu'à notre voiture.

Juste comme on les mettait sur le siège arrière, mon oncle Sagamore s'amène sur un mulet. C'est à peine si on le voit, tellement il fait noir. Il est obligé de descendre pour nous parler, parce que le haut-parleur fait tant de boucan qu'on ne s'entend pas.

— Prêt à démarrer, Sam ? il demande.

— On partait, lui répond Pop. Et la battue, qu'est-ce que ça donne ?

— Je viens de faire l'aller et retour de la ravine, mais j'ai pas vu trace de la petite. Ni d'ailleurs des hommes qui la recherchent. C'est qu'il y a un sacré territoire à couvrir.

Pop monte dans la voiture et passe sa tête par la portière :

— Ils vont avoir besoin de tous les volontaires qu'y pourront trouver, moi je te le dis. Au fait, voilà les prospectus.

Mon oncle Sagamore craque une allumette et lit :

— Hum ! c'est alléchant comme tout, dis donc !

En fait, j'estime que tu devrais rassembler le plus de monde possible et leur dire d'être là dès le petit jour, avant de commencer à semer

tes prospectus. Parce que s'ils se dépêchent pas, c'est pas sûr qu'on pourra les prendre pour la battue.

— J'peux aller avec toi, Pop ? je demande.

Ils se retournent tous les deux, comme s'ils avaient oublié que j'étais là.

— Toi, me dit Pop, monte donc là-haut dérouler ton duvet et tâche de dormir.

— Mais... Pop...

— Fais ce que je te dis. Et surtout ne remets plus les pieds dans la ravine. Je te rapporterai des galets.

— Très bien, je réponds.

Je retourne m'asseoir sur la véranda avec Sig Fride. Pop et mon oncle Sagamore restent encore un moment à discuter, après quoi Pop démarre. Mon oncle Sagamore se ramène et traverse la cour en tirant le mulet par sa longe. Il vient s'asseoir sur la marche en dessous de moi pour se reposer une minute.

— Tu ferais mieux d'aller te coucher, il me dit. Ça t'avancera à rien de rester là debout.

Tout d'un coup, mon oncle Finley, en chemise de nuit, sort comme un fou de la maison. Il est nu-pieds et la lueur de la lampe qui éclaire la fenêtre fait briller son crâne chauve.

— Qu'est-ce que c'est que ce chahut infernal ? il braille. Avec toutes ces beuglées et ces grincerries !

Mon oncle Sagamore envoie délicatement une giclée de jus de chique puis il s'essuie la bouche d'un revers de main :

— Mais, ce n'est que le camion de son du shérif, Finley. Pas de quoi s'emballer. Paraît qu'il y a une danseuse nue qu'est en vadrouille là-bas dans la ravine et ils tâchent voir à la faire rentrer.

— Je le savais, dit mon oncle Finley. Dans ce lieu de perdition on ne peut s'attendre à rien d'autre. Rien d'autre que le péché. Tout le monde sera noyé.

Les buissons sont pleins de danseuses nues qu'arrêtent pas de frétiller de la croupe au nez des gens et les trompes des klaxons qu'arrêtent pas de corner à toute heure du jour et de la nuit pour empêcher les gens de bien de dormir. Mais il arrive. Il arrive, le grand jour, il va pas tarder à être là. Tu vas les voir tous rappliquer, se bousculer, se marcher dessus et me supplier à genoux de les prendre à bord, mais je les prendrai pas. Pas un seul.

— Ah ! ça, fait mon oncle Sagamore, ce sera un sale coup pour les pauvres pécheurs que nous sommes, mais si c'est ce que vous avez convenu, la Vision et toi, eh bien ! ma foi, on n'peut rien y changer. Mais je te le dis carrément, si j'étais toi, je m'arrangerais quand même pour me serrer un peu et faire de la place à c'te petite danseuse. D'abord elle est pas grosse, tu pourrais la prendre sur tes genoux.

— Hummph ! fait mon oncle Finley.

Et là-dessus, il rentre dans la maison.

Mon oncle Sagamore remonte sur son mulet, passe derrière la maison et s'en retourne vers la ravine. Le camion de son continue à jouer de la musique, et, de temps en temps, l'homme qu'est dedans parle au micro :

— *Par ici, Miss Caroline. Guidez-vous d'après le son.*

Après quoi, il passe un autre disque.

Moi, je m'allonge sur mon duvet et j'essaie de dormir, mais le haut-parleur fait tant de bruit que j'en suis pour mes frais. Et puis je me fais de la bile pour Miss Harrington, qui doit avoir une peur bleue là-bas toute seule, avec ses pieds tout meurtris, sa peau dévorée par les moustiques, et ça n'arrange pas les choses. Mais j'ai promis à Pop que je ne chercherais plus à la retrouver ce soir, alors je n'y retourne pas. J'y retournerais bien quand même si j'étais sûr que ça puisse servir à quelque chose, mais du moment qu'une patrouille de vingt hommes arrive pas à la repérer, y a peu de chances que je puisse tout seul.

Ce qui est drôle, c'est que je continue à l'appeler Miss Harrington même après que le shérif et ses hommes ont dit que son vrai nom était Caroline Tchou-Tchou. Je me demande ce que c'est qu'une danseuse de strip-tease et aussi qu'un témoin visuel, mais je me dis que l'un comme l'autre, ça doit pas être bien grave malgré que la police soit à sa recherche. Probable que le docteur Severance l'a cachée pour pas que les gangsters puissent lui tirer dessus. Ça me fait de la peine qu'il soit mort.

Finalement, j'ai tout de même dû m'endormir, mais pas très longtemps parce qu'en me réveillant, je vois qu'il fait encore nuit. Sig Fride est allongé à côté de moi sur le duvet et il grogne. Quelqu'un s'amène au coin de la maison. Je regarde le duvet de Pop pour voir s'il est revenu, mais il est vide. L'homme traverse la cour et s'assoit sur la plus haute marche du porche, tout contre mes pieds. La lampe est toujours allumée sur la pièce de devant et je vois que c'est le shérif qui est là.

— Billy, tu dors ?

— Non. Vous l'avez retrouvée ?

Il ôte son chapeau, s'essuie le front et semble se tasser un peu comme s'il était vraiment à bout :

— Pas la moindre trace. Bon Dieu ! je suis fourbu. L'impression d'avoir fait plus de cent kilomètres dans c'te sacrée brousse.

— Et tous les autres, ils sont encore en train de la chercher ?

— Oui, tout le monde, à part Otis et moi. On retourne en ville pour tâcher de prendre quelques heures de repos et ramener une équipe fraîche qui va relayer celle-ci, vers les dix heures du matin. Il est déjà trois heures et demie ; j'ai bien l'impression qu'on ne la retrouvera pas aussi vite qu'on croyait.

— C'est ça qui me paraît drôle, je lui dis. Maintenant, mon oncle Sagamore, il dit que la ravine c'est rudement grand.

— Eh bien ! si tu veux savoir, à moi aussi, ça me paraît drôle, dit le shérif. Grand ou pas, la question n'est pas là. Elle n'aurait pas pu marcher longtemps pieds nus. Dès que ses pieds auraient commencé à lui faire mal elle se serait assise et elle nous aurait attendu.

— C'est c'qui me semble, à moi aussi.

— Billy, je vais te demander quelque chose et je veux que tu me dises la vérité. Cette fille était vraiment avec toi quand tu t'es sauvé, là-bas au lac ? Quand ils t'ont tiré dessus, je veux dire.

— Bien sûr, qu'elle était là, je réponds.

Et je m'assois dans le lit.

— Tu es bien sûr qu'elle n'a pas été, euh... blessée, là sur place, dans l'eau ? Et qu'alors tu as été pris de peur et que tu n'as pas voulu le dire à personne ?

— Non. Quel besoin j'aurais eu de raconter des mensonges ? Mince alors, c'est elle qui m'a sorti de l'eau.

Et je lui raconte toute l'histoire, de la façon qu'elle m'avait pour ainsi dire porté jusqu'à ce qu'on soit à couvert des broussailles et ensuite qu'on avait dégringolé la pente et qu'on s'était cachés sous les fougères. Il secoue la tête :

— C'est bon, fiston, j'te crois. Mais ça ne m'avance pas pour autant. Que je sois pendu si je vois comment elle a pu aller se perdre assez loin pour qu'une patrouille de vingt hommes soit pas capable de la retrouver.

— Moi non plus je comprends pas, je dis.

— Écoute, quand je reviendrai demain matin, tu m'accompagneras pour me montrer où vous vous êtes cachés dans les fougères.

— Oui, bien sûr, on peut y aller tout de suite, si vous voulez.

— Non, vaut mieux attendre le jour.

Il soupire et étire un peu ses jambes :

— D'ailleurs je serais incapable de refaire tout ce chemin ; je suis crevé. Dis donc, où est Sagamore ?

— Là-bas dans la ravine en train de la rechercher. Il est parti de ce côté avec son mulet.

— Hum ! fait le shérif. C'est pas bien dans sa nature. Tu veux dire qu'il chercherait à se rendre utile, au bout de cinquante ans ?

A ce moment, je vois Otis s'amener au coin de la maison ; le shérif se lève et ils s'en vont tous les deux à leur auto. Ils montent et ils démarrent. Le haut-parleur passe un autre disque.

Au bout d'une demi-heure, j'entends la camionnette de mon oncle Sagamore démarrer, là-bas du côté de la grange. Elle monte la côte, vers la barrière en barbelé. Je me demande où il peut bien aller, à une heure pareille. Au bout d'un moment, j'entends le moteur rugir, comme si ses roues s'étaient enfoncées dans le sable. Ça dure à peu près cinq ou dix minutes, et puis ça s'arrête. Peu après, je le vois revenir à pied.

Il monte les marches.

— Qu'est-ce qu'est arrivé à la camionnette ? je lui demande.

— Oh ! mes roues arrière se sont prises dans le sable. Ce sacré engin, il ne veut pas plus bouger qu'un veau tombé dans le fond d'un bourbier.

— C'est dommage, je lui dis. T'as pas trouvé trace de Miss Harrington, là-bas dans la ravine ?

— Pas la queue d'une, mais j'ai idée qu'avec le jour, ils la retrouveront.

Là-dessus, il s'en va vers la grange et moi, au bout d'un petit moment, je me rendors. Il fait déjà plein jour quand je me réveille ; ça vient de commencer. Je n'ai encore jamais rien vu de pareil.

Avant même d'avoir ouvert les yeux, je me rends compte qu'ils ont ramené les bacs. L'odeur m'entre dans les narines et Sig Fride, à côté de moi sur le duvet, couine et renifle tant que ça peut. Dès qu'il me

voit ouvrir les yeux, il se met à me lécher la figure. Le camion de son a cessé son raffut, mais il est toujours là-haut, à une cinquantaine de mètres de la maison. Je me tourne de l'autre côté pour voir si Pop est là. Son duvet est défait, mais il est parti. Pourtant j'entends pas d'allées et venues dans la maison, ni de bruit comme quand on apprête le petit déjeuner.

Notre auto est garée par-devant sous le grand arbre, et, un peu plus loin, il y a les quatre autres, celles qui ont amené les rabatteurs. Mais je ne vois personne dans les parages. Je monte jusqu'au camion de son et je vois que l'homme qui est dedans est endormi. Je me demande où peuvent bien être Pop et mon oncle Sagamore. Et puis je me dis qu'ils sont peut-être allés dans la ravine pour aider à chercher Miss Harrington. Ou du moins Caroline. Faut que je m'habitue à l'appeler par son vrai nom. Et puis je me demande si je la reverrai jamais. Peut-être qu'on ne la retrouvera pas. A cette idée, la peur me prend et puis je me dis : « Mais si voyons ! T'es pas fou ? Naturellement qu'ils la retrouveront. »

Je me rappelle qu'on a pas soupé hier soir, alors, après être allé jusqu'au lac faire un brin de toilette, je fais du feu dans le poêle pour faire frire de la saucisse. J'étais en train de remettre les ronds quand voilà que mon oncle Finley sort de sa chambre tout en nouant sa cravate et en fourrant les bouts dans le creux de sa salopette.

— Où qu'ils sont ? il me demande en me fixant d'un air accusateur comme si je les avais mangés ou je ne sais quoi.

— Je ne sais pas, je réponds.

Et je continue à couper des tranches de saucisse et à les mettre à frire dans la poêle.

— En train de cavalier après c'te créature, il dit. Tous possédés du diable, tout le temps ! (Il s'arrête et me regarde.) J'ai entendu dire comme quoi elle a rien sur elle ?

— Ben, pas grand-chose. Les moustiques ont dû salement la mordre.

— Pff ! il fait. A ce qu'on m'a dit, paraît qu'elle serait toute nue. Créature impudique et dissolue. Tu ne l'as pas vue par ici, toi, non ?

— Non, m'sieur, je réponds.

Il me flanque toujours un peu la frousse, mon oncle Finley. Il a toujours l'air d'être en train de crier des choses à quelqu'un que les autres ne peuvent pas voir.

— Eh ben ; elle finira noyée. Ça sera bien fait pour elle.

— Pas de danger qu'elle se noie, je lui dis. Elle nage trop bien.

— Pff !

Il s'assoit au bout de la table, son couteau droit dans une main et dans l'autre une fourchette, en attendant la saucisse. Dès qu'elle est frite, je la pose sur la table et on l'attaque.

A ce moment, on entend un bruit de camion ou quéqu'chose qui s'amène là-haut vers la barrière de barbelés. On sort tous les deux pour voir ce que c'est. Mon oncle Finley est devant moi et il n'a pas plutôt passé la porte qui donne sur la véranda, qu'il s'arrête une seconde et reste planté là à écarquiller les yeux comme s'il avait vu un miracle.

— Des planches ! il hurle.

D'un seul bond, il saute au milieu de la cour et se met à galoper en criant : « Des planches ! » à peu près à chaque bond qu'il fait. Je regarde de ce côté pour voir ce qui l'a mis dans cet état. J'ai peine à en croire mes yeux.

C'est bien un camion qui vient de la barrière et qu'est chargé de planches jusqu'en haut, mais c'est les autres camions qui viennent derrière que je regarde sans pouvoir en détacher mes yeux. J'en vois d'abord trois et puis un quatrième qui s'amène. C'est des camions jaunes, avec des grandes pancartes peintes dessus. Ils sont tous bourrés jusqu'en haut de toile de tente ou quéqu'chose qui y ressemble.

— Viens, Sig Fride ! je crie.

Et je cours vers les camions.

On dépasse le camion de son, et tout d'un coup j'aperçois Pop. Il marche à côté du tout premier camion jaune et il leur fait signe de stopper dans une clairière à une centaine de mètres de là, et puis il fait signe au camion de planches de s'arrêter de l'autre côté.

Le camion de planches s'arrête, mais mon oncle Finley est déjà là et avant même que les hommes aient eu le temps de descendre, il passe à l'arrière et tire une planche qu'a bien six mètres de long. Après quoi, il commence à descendre la pente à fond de train vers son arche en traînant la planche derrière lui.

Les hommes du camion se mettent à gueuler : « Hé ! » et lui cavalent après. L'un d'eux attrape un bout de la planche et cherche à lui reprendre.

L'autre crie à Pop :

— Qui c'est, ce vieux fou ? Dis-lui donc de laisser mes planches tranquilles.

Pop était en train de montrer aux chauffeurs des autres camions jaunes où ils devaient parquer. Il se retourne et fait un signe de la main :

— Oh ! c'est rien ; c'est Finley. Laissez-lui la planche et il ne vous embêtera plus. Il passera le restant de la journée à la clouer.

Les deux hommes lâchent la planche et mon oncle Finley continue à trotter jusqu'à son arche avec le bout de la planche qui bringuebale derrière lui. Les hommes reviennent au camion et commencent à décharger le reste.

Maintenant que je suis tout près des camions jaunes, je peux lire ce que disent les pancartes : *Burke. Foires et kermesses*. C'est une kermesse qui va s'installer juste devant la ferme à mon oncle Sagamore

Je regarde derrière les camions. Et j'en vois d'autres arriver. Avec des grandes remorques jaunes portant la marque *Burke* de chaque côté de la carrosserie. Et puis après ça, des autos. Et ensuite, une énorme roulotte en aluminium, toute brillante. Et puis encore des autos. Des masses et des masses d'autos qui passent la barrière et dévalent la pente avec des nuages de poussière qui montent de partout. Tout ça file devant la maison, traverse le champ de maïs et dès qu'ils arrivent à la limite du bois, elles s'arrêtent, les hommes qu'étaient dedans sautent à terre et s'enfoncent dans le bois.

Pour sûr qu'ils vont la trouver, maintenant, Miss Harrington. On dirait que le monde entier s'y est mis. Je repère un passage dans la file de voitures, je traverse en courant et je vais rejoindre Pop. Il continue de faire des signes aux chauffeurs qui parquent leurs camions çà et là. Aussitôt qu'ils sont garés au bon endroit, les hommes sautent à terre et commencent à décharger les grandes tentes. D'autres, armés de haches, sont en train de couper les arbustes et taillis qui les gênent.

— Hé ! Pop, je lui crie, d'où elle vient, la kermesse ?

Il se retourne et me voit, puis il continue de faire des signes à un des chauffeurs :

— Gare aux voitures, Billy. Ne va pas te faire écraser.

— Mais, Pop, je lui dis, évitant un gros camion, comment ça se fait qu'ils installent leur kermesse juste ici ?

— Ne viens pas m'embêter en ce moment, il me répond. Je t'expliquerai tout à l'heure. Et attention de ne pas te faire écraser.

Moi, je suis tout excité à l'idée de la kermesse et je commence à courir comme un fou de tous les côtés. Sig Fride aussi est excité. Il court en rond sans arrêt et gêne tout le monde.

— Emmène-moi ce chien d'ici tout de suite, sinon une auto va lui passer dessus, me crie Pop. Va-t'en jouer du côté du lac ou qu'éq'part par là. Quand tout sera fini de monter, tu pourras revenir.

En levant la tête, j'aperçois mon oncle Sagamore qu'est planté à côté

de la barrière et qui a l'air de surveiller le passage des autos. Il y a des poteaux avec une espèce d'écriteau dessus, mais je suis trop loin pour pouvoir lire ce qui est marqué dessus. J'appelle Sig Fride et on court tous les deux là-haut pour voir ce qu'il est en train de faire.

En me rapprochant, je réussis à lire la pancarte : *Ferme Noonan. Parking : 1 dollar.* Mon oncle Sagamore se tient planté devant avec un sac à farine ; chaque fois qu'un conducteur sort de la route et s'engage dans le chemin de la ferme pour passer la barrière, il tend un dollar à mon oncle Sagamore. Mon oncle Sagamore le met dans le sac à farine et lui fait signe qu'il peut passer.

A mon avis, un dollar, c'est rudement cher pour le droit de garer son auto en pleine campagne, où il y a des milliers d'arpents de libres, et je me demande pourquoi les gens ne continuent pas tout simplement sur la route pour s'arrêter un peu plus loin où ils veulent. Mince alors ! Dans la plupart des champs de course, on ne fait payer qu'un demi-dollar.

Mais quand j'arrive à la barrière, je vois tout de suite pourquoi ils tournent tous là. C'est que la route est barrée. La camionnette à mon oncle Sagamore est en panne juste au milieu à seulement quelque pas du tournant de la barrière. On dirait qu'il essayait de tourner et qu'elle s'est coincée entre les arbres des deux côtés de la route. La barre de direction avant repose sur une grosse souche et l'arrière est bloquée entre deux arbres ; et en plus de ça, il manque une roue à l'arrière comme s'il avait crevé et qu'il ait commencé à changer de roue. Pour bouger la camionnette, y ne faudrait rien moins que couper les arbres des deux côtés, ou alors la démonter pièce par pièce et l'enlever de là dans une brouette.

Et de l'autre côté, les gens sont pris dans la file sur au moins deux cent mètres et ne peuvent plus sortir de la route. D'ailleurs, elle est bordée de gros sapins et en plus de ça, il y a la clôture de barbelés de mon oncle Sagamore. Ils défilent pare-chocs contre pare-chocs et avancent à une vitesse d'escargot, vu qu'ils doivent s'arrêter pour donner un dollar à mon oncle Sagamore et que derrière, ça fait de l'embouteillage. Les gens klaxonnent, crient et veulent savoir ce qu'il se passe.

Au moment où j'arrive, l'auto qui vient de prendre le tournant s'arrête, mais le conducteur ne donne pas son dollar. C'est un gros homme à la figure rouge et une moustache blanche et à côté de lui, y a un autre bonhomme. Le conducteur montre l'écriteau d'un signe de tête et crie à mon oncle Sagamore :

— Non, mais vous vous figurez pas que je vais payer un dollar pour

garer ma bagnole ici en pleine campagne ? Faut être cinglé.

L'autre qui est à côté de lui lui donne des coups de coude et chuchote :

— Chut ! Chut ! Tais-toi, idiot ! C'est Sagamore Noonan.

C'est un petit bonhomme tout maigre et, quand il parle, sa pomme d'Adam fait ressort sur son col.

— Quand ce serait le pape, j'm'en fous ! réplique l'autre. On me fera pas payer un dollar pour garer ma bagnole.

Derrière lui, ça commence à klaxonner et à corner tant que ça peut. Tout à fait en queue, quelqu'un passe la tête par la portière et se met à crier :

— Hé ! qu'est-ce que vous foutez là-haut, bon Dieu ! Vous voulez qu'ils la trouvent avant qu'on arrive !

— La ferme ! crie l'homme au visage rouge. Y a là des bandits qui veulent nous dévaliser.

Mon oncle Sagamore crache, puis s'essuie la bouche d'un revers de main, l'air tout ce qu'il y a de pensif. Ensuite, il se penche pour prendre quelque chose qu'est posé là par terre près du poteau. Zut alors ! c'est son fusil. Je l'avais pas vu avant. Il le soupèse, actionne deux ou trois fois le cran d'arrêt et se penche par la portière, le fusil au creux du bras, de telle façon que le bout du canon est collé en plein sur le nez du gros rougeaud. A part qu'il n'est plus du tout rouge, maintenant. Son visage est blanc et blanchit encore à chaque seconde. De grosses gouttes de sueur commencent à perler à son front.

Mon oncle Sagamore tourne légèrement la tête et porte sa main à son oreille comme pour mieux entendre et fait :

— Vous disiez ? Ils font tant de raffut avec leurs klaxons que j'ai rien entendu.

— Oh ! fait le gros homme, oh !... je voulais, euh... je disais simplement que j'espère qu'on la retrouvera, cette jeune fille.

Il sort un dollar de sa poche et le tend avec précaution, comme s'il craignait que ça lui explose en pleine figure.

Mon oncle Sagamore prend le dollar et lui fait signe de continuer. Et ça défile sans arrêt. Jamais je n'ai vu passer autant d'argent que ce qui tombe dans le sac. C'est comme les guichets du pesage un samedi. Il arrive qu'un homme lui donne un billet de cinq ou de dix dollars, alors mon oncle Sagamore plonge simplement sa main dans

le sac, la ressort avec un énorme paquet de petites coupures pour donner la monnaie. Après quoi, il refourre le paquet dans le sac avec le billet de cinq ou de dix. Pièces d'argent et billets, tout ça est enfourné pêle-mêle au fond du sac.

Comme deux ou trois autres conducteurs commencent eux aussi à discuter, il finit par garder le fusil au creux de son bras. Ça lui évite de le ramasser à chaque fois et puis ça a l'air de réduire beaucoup les discussions. De toute façon, les autres ne peuvent pas reculer, quand les gens ne veulent pas payer, puisqu'ils sont serrés comme des sardines et qu'on ne voit pas le bout de la file et que d'un autre côté ils ne peuvent pas faire demi-tour. Ils sont donc forcés de passer la barrière, et quand ils la passent, ils sont donc forcés de payer. Pour peu que ça dure, je me dis que mon oncle Sagamore va faire fortune. Déjà le sac commence à se gonfler et à ferrailler quand il le secoue.

A chaque voiture ou presque, quelqu'un passe la tête par la portière et demande :

— L'ont pas encore retrouvée ?

Au début, mon oncle Sagamore disait :

— Non. Pas encore. » Et puis peu à peu il se borne à faire : « Non. » Et finalement, il n'ouvre même plus la bouche, mais secoue simplement la tête.

Un camion s'amène avec de la glace, des baquets, des caisses de coca-cola, un grand frigidaire et un poêle. C'est Murph qui le conduit. Mon oncle Sagamore lui fait signe de passer sans payer et dit :

— Ils sont en train de construire l'estrade, là-bas, juste en face de la kermesse.

Murph approuve d'un signe de tête.

— Pas mal de monde, hein ?

Murph passe la barrière. Je vois bien que c'est pas le moment de faire la conversation avec mon oncle Sagamore, occupé comme il est à ratisser les dollars, alors je descends la côte en courant à côté du camion. Il s'arrête sur la gauche de la route, là où ils ont déchargé des planches. C'est tout près de la roulotte au docteur Severance et d'ici jusqu'à la maison, une centaine de mètres plus bas, il n'y a pas beaucoup d'arbres. C'est juste de l'autre côté de la route qu'ils montent les tentes de la kermesse. Il y en a déjà une grande qu'est à moitié montée avec son guichet, une sorte d'estrade et une petite scène sur le devant. Au-dessus, en grosses lettres, on peut lire : *Sexy ! Sexy ! Sexy !* mais je ne vois nulle part de grande roue, ni de

manège ; c'est dommage.

Murph arrête le camion et descend. Il y a un tel boucan et un tel tohu-bohu dans le coin qu'on se croirait sur un hippodrome un jour de grand prix. Les autos descendent la pente comme des bolides, passent devant la maison et rentrent dans le champ de maïs. Là en face, des hommes se démènent et s'affairent avec les tentes en se criant des choses les uns aux autres, et voilà que toute une bande de filles commencent à descendre d'une roulotte, toutes vêtues de petites barboteuses. Les deux hommes qui ont déchargé les planches sont en train de les clouer pour monter quelque chose qu'a l'air d'être un stand à hamburgers et à sandwiches aux saucisses.

Ils en ont déjà délimité le contour et chaque fois qu'ils tournent le dos au tas de planches pour en assembler une à celle qu'ils ont déjà clouée, mon oncle Finley fait une descente en piqué, rafle une planche et galope vers son arche, ce qui les oblige à lâcher la leur et à le pourchasser pour la lui arracher des mains.

Murph allume une cigarette et jette un regard circulaire :

— Tonnerre ! Parlez d'une foire. Ils seront bien dix mille, d'ici midi, s'ils continuent de rappliquer à cette allure.

— Ils devraient facilement la retrouver, je lui dis.

— Quoi ?... Ah ! oui, bien sûr ! Dans deux heures d'ici il n'y aura plus de place pour elle dans c'te ravine. Elle sera obligée de monter sur les épaules de quelqu'un.

Les deux hommes se ramènent avec la planche et la remettent sur le tas. Mon oncle Finley se tient un peu à l'écart et les regarde faire.

— Magnez-vous un peu, les enfants, dit Murph. Va bientôt falloir se préparer à ravitailler tous nos héros affamés quand ils remonteront de la ravine.

— Mais bon Dieu ! dit l'un. Comment veux-tu qu'on travaille avec cette espèce de vieille chouette qui nous fauche les planches plus vite qu'on ne peut les clouer ? Il est fêlé l'ancêtre, ou quoi ?

— J'en sais rien, répond Murph. Peut-être qu'il se prend pour un termite.

Là-dessus, ils commencent à descendre les baquets et à casser la glace dedans pour y mettre les bouteilles de coca-cola. Ensuite, ils regardent de l'autre côté de la route où les jeunes filles, qui sont descendues de la roulotte, sont en train d'allumer des cigarettes et de faire des signes aux autos qui passent.

— Hum ! fait Murph. Pas vilaines, les poules qu'il a dégottées, ça

devrait faire de la recette. Dis donc, même, tu sais, j'ai vu de drôles de fortiches, dans mon existence, mais lui il les enterre tous.

— Qui ça ?

— Comment qui ça ? Ton oncle Sagamore, tiens ! Et y faut pas te laisser posséder par son numéro de croquant va-nu-pieds ; c'est un génie, ce gars-là. Le seul génie authentique que j'aie jamais connu. Y a longtemps que je le vois opérer, eh ben ! il a le coup, moi je te le dis. C'est un truc qui s'apprend pas, on l'a de naissance ou on l'a pas. Barnum lui-même n'aurait pas pu monter c't'affaire mieux que ne l'a fait ton oncle Sagamore.

— Ce qu'il y a, je lui dis, c'est qu'il avait peur que le shérif n'ait pas mis assez d'hommes à sa recherche.

Il me regarde et secoue la tête :

— Ça, tu peux le dire ! Au fait, t'as pas revu le shérif, ce matin ?

— Non. Il est reparti en ville hier soir. Mais j'ai idée qu'il ne va pas tarder.

— Il va lui falloir un bout de temps pour arriver jusqu'ici. Vu la circul... Hé ! veux-tu lâcher cette planche, vieille bourrique !

Murph laisse tomber son bloc de glace dans le baquet pour cavalier après mon oncle Finley.

Je cherche Pop des yeux et je finis par le repérer là-bas en bas de la tente entre la maison et la grange ; il m'a l'air d'avoir un drôle de boulot. Le champ de maïs est bourré d'autos et ça commence à déborder du côté de la grange et sur le derrière de la maison, alors Pop essaie de les diriger vers d'autres coins. Mais la plupart des conducteurs n'ont pas l'air de se soucier de ce qu'il leur dit. Ils vont simplement le plus loin possible, jusqu'à ce qu'ils butent dans la voiture qui les précède, et alors ils sautent à terre et se dépêchent de rentrer dans le bois. Ça fait un embouteillage monstre et je me demande comment ils feront quand ils reviendront et qu'ils voudront rentrer chez eux.

Peu après, ils commencent à se garer en bas de la pente du côté du lac et aussi tout autour de l'arche de mon oncle Finley, et petit à petit ils remplissent ce coin-là aussi. Pop s'arrange pour qu'ils ne rentrent pas dans la cour et pour garder libre un petit espace de chaque côté de la route, là-haut, un peu avant d'arriver au stand de *hot dogs* et à l'emplacement de la kermesse. Je remonte jusqu'à la barrière en regardant les autos remplir les espaces encore libres. Ça fait goulot de bouteille. Il les empile des deux côtés de la route jusqu'à la limite des arbres et finalement il bourre la route aussi

jusqu'à ce que la dernière voiture ait passé la barrière et se soit arrêtée pile. Les deux derniers qui ont payé n'ont même pas pu la passer complètement et, de là, les autres autos sont tassées pare-chocs contre pare-chocs aussi loin que la vue puisse porter. Maintenant, bien sûr, tout le défilé s'est arrêté ; alors ça commence à klaxonner.

Ça dure pendant deux ou trois minutes, après quoi les hommes commencent à sauter à terre et à s'amener à pied. Quelques-uns passent la barrière et d'autres escaladent tout bonnement la clôture et se dirigent à travers les arbres vers la ravine.

J'arrive juste comme Pop s'en va trouver mon oncle Sagamore. Il s'appuie contre un poteau de la barrière, ôte son chapeau et s'éponge le visage et le cou avec son mouchoir :

— Ouf !

Mon oncle Sagamore pose le sac de farine à terre. Il est bourré jusqu'à moitié d'argent et de billets.

— Moi aussi, je commence à être fourbu, il dit. (Il sort sa carotte de tabac, la frotte contre le pantalon de sa salopette et en croque un morceau.) Mais y a pas à dire, faut s'échiner jour et nuit si on veut s'en sortir, avec le gouvernement qui prend quasiment tout c'qu'on gagne. Y a du populo, hein ?

— Ça doit bien faire dans les trois mille voitures, dit Pop. Eh ben ! je crois que ce n'est plus la peine de rester là plus longtemps. Même avec un palan, t'en ferais pas rentrer une de plus. Allons voir un peu tous ces braves gens et veiller à c'qu'on s'occupe d'eux comme il faut. La première vague de pieds tordus et d'échinés moulues ne va pas tarder à rentrer de la ravine et il s'agit d'être prêt à les recevoir.

Tous les trois, on descend la pente en se faulant à travers les autos et on arrive à l'emplacement du stand de *hot dog*. Ils l'ont à peu près terminé. En tout cas, ils ont fini toutes les planches. Il y a des trous par-ci par-là, ce qui me prouve que mon oncle Finley leur en a tout de même barboté quelques-unes. Devant, il y a un comptoir et dedans ils ont installé le poêle, le frigidaire et les baquets pleins de bouteilles de coca-cola. Murph est en train de peindre une enseigne.

— Combien qu'on devrait faire payer les hamburgers, à ton idée ? il demande à mon oncle Sagamore.

Mon oncle Sagamore crache et se frotte le menton :

— Eh ben ! ma foi, c'est une question à quoi il est difficile de répondre comme ça tout de go. En temps ordinaire, un hamburger ça vaut dans les dix *cents*. Mais d'un autre côté, quand on a vadrouillé

au fond d'une ravine pendant cinq ou six heures sans avoir apporté son manger et qu'on se rend compte que le restaurant le plus proche est à quinze kilomètres, faut bien avouer qu'un dollar ça me paraît pas trop cher, hein ?

Murph secoue la tête doucement, l'air de n'en pas revenir et met sur sa pancarte : *Hamburger : 1 dollar.*

— C'est ce que je dis toujours, il fait ; jamais on ne le croirait, à te voir.

Nous remontons vers la maison, mon oncle Sagamore portant son sac à farine. La grande roulotte toute luisante est garée sur la gauche à l'écart du chemin. Une grosse femme blonde avec une bouche toute rouge et un tas de bracelets est plantée devant la porte. Elle fait un geste de la main à Pop.

Pop dit à mon oncle Sagamore :

— Viens donc voir. J'voudrais te faire faire la connaissance avec Mme Horne. Elle visite le pays, comme qui dirait, en compagnie de ses nièces.

On s'approche.

— Alors, ça gaze les enfants ? fait Mme Horne. (Elle a les cheveux souples et luisants un peu de la couleur du beurre et ils font des petites vagues comme les veines d'un morceau de bois.) Vous êtes Sagamore, j'imagine, et lui c'est Billy, hein ?

— Content de faire vot'connaissance, dit mon oncle Sagamore. Sam, hier soir, m'avait parlé qu'on se verrait et m'avait dit que vous aviez conclu une petite affaire tous les deux.

— Une affaire ? elle fait. (Et elle se met à rire.) Pour vous autres, oui ! Il m'a carottée, roulée et emballée comme une débutante. Dix malheureux pour cent de la recette brute. Vous êtes drôlement fortiches, entre nous. Mais j'ai dans l'idée que ça vaudra le coup quand même ; mes filles et moi, on a plus vu un pareil rassemblement d'hommes depuis Atomville, là-haut dans le désert de l'Arizona. Entrez donc faire leur connaissance. (Et elle ajoute en riant.) Elles sont nature.

Pop me regarde :

— Billy, tu ferais bien d'aller...

Mme Horne agite la main et fait cliqueter ses bracelets.

— Oh ! qu'est-ce que ça peut foutre ! Laissez-le donc entrer. Personne n'est encore au travail. Vous voulez en faire un niquedouille, ou

quoi ?

On entre. Dans le living-room de la roulotte, il y a deux grands canapés de chaque côté et des stores blancs aux fenêtres. Par terre, il y a un beau tapis et sur les murs, il y a partout des grandes photos de filles avec pas grand-chose sur elles. Il y a de la musique à la radio et deux filles sont assises sur un des canapés. L'une a les cheveux rouges, et l'autre genre argenté comme couleur. Et toutes les deux portent des barboteuses comme celles de Miss Harrington, mais en plus écourtées. Elles sont rudement jolies. On voit bien que Pop et mon oncle Sagamore les trouvent mignonnes.

Mme Horne nous présente :

— Et voilà mes nièces, dit-elle. La blonde platinée, c'est Baby Collins et le blaze à la rouquine c'est La Verne.

— Ça va, chéri ? dit Baby Collins à Pop. T'es mignon, t'sais, dans le genre un peu macabre. Tu me paies un verre ?

— Ne vous emballez pas, les enfants, dit Mme — Horne. Ces bipèdes-là, c'est les frères Noonan. Les clients vont s'amener plus tard. Où est Francine ?

— Au page, répond La Verne.

Et là-dessus, elle se met à bâiller, elle ramasse un magazine et commence à regarder les illustrations :

— S'il en vient un qu'a l'air d'être vivant, prévenez-moi.

— J'écoutais justement la radio, dit Mme Horne. On ne parle que de ça dans les informations. Ils disent qu'on n'a jamais vu rien de pareil depuis la ruée vers l'or du Klondyke.

— Cré nom de nom ! mais c'est fameux, ça ! fait mon oncle Sagamore.

— Oh ! j'ai senti tout de suite que c'était du tout cuit, elle dit, dès que j'ai vu les prospectus que vous semiez partout. Qui c'est qui les a écrits, de vous deux ?

— Moi, répond Pop.

— Eh ben ! si on ne vous donne pas un Oscar, vous pouvez vous estimer volé. A quelle heure croyez-vous que les premiers bataillons de choc vont commencer à rentrer de la brousse ?

— D'ici à peu près deux heures, répond mon oncle Sagamore. C'est plutôt éreintant de chercher quelqu'un dans les marais par cette chaleur. Surtout quand y a pas moyen de savoir si elle a déjà été retrouvée ou non.

— Vous avez organisé un centre de renseignements ?

Pop fait oui de la tête :

— Avec haut-parleur pour réunion publique et tout.

— Eh ben ! vous pouvez vous vanter d'avoir du vice, tous les deux.

Nous descendons vers la maison et Pop et mon oncle Sagamore comptent la monnaie qui est dans le sac à farine, ensuite mon oncle Sagamore l'emporte je ne sais où. Comme il n'y a pas de vent du tout, les bacs sentent rudement mauvais. Il est passé dix heures, et il fait plein soleil et une chaleur terrible. On entend plus le camion de son du shérif et, tout d'un coup, je me rends compte qu'on ne l'a pas entendu depuis que je me suis réveillé. Je me demande si l'homme dort toujours, mais, quand je regarde de ce côté, je le vois en train de travailler à son matériel comme s'il y avait quelque chose de détraqué. Le coin est tout à fait tranquille maintenant, à part les coups de marteau de mon oncle Finley qui travaille à son arche, là-bas en bas et la seule chose qu'il y ait de changé, c'est que c'est bourré d'autos à ne plus pouvoir mettre une épingle au milieu. Et puis, bien sûr, il y a la kermesse. Mais j'ai pas encore eu le temps d'y penser.

Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est qu'ils n'aient pas encore trouvé Miss Harrington. Pop a remarqué que, d'après la somme qu'ils avaient récoltée pour les garages des autos, en comptant deux hommes par auto et compte tenu de toutes celles qui sont restées coincées sur la route, il doit bien avoir sept ou huit mille bonhommes qui sont en train de la rechercher. Et en plus, y en a pas un seul qui soit resté autour de la maison ni auprès des autos. Ils sont tous dans la ravine.

Je me rappelle maintenant que le shérif avait dit qu'il allait revenir vers dix heures et qu'il voulait que je lui montre où on s'était cachés dans les fougères. C'est drôle qu'il ne soit pas revenu. Tout ce que la région compte d'hommes valides doit être là-bas en train de la chercher, mais lui il n'est même pas là. J'appelle Sig Fride et je l'emmène vers le lac. Dans le bois, ça grouille. Des hommes courent de tous les côtés et s'interpellent pour savoir si on l'a déjà retrouvée. Y en a qui sont assis sur des souches, des troncs d'arbres, l'air d'en avoir assez déjà, et quelques-uns commencent à remonter du côté de la maison.

Tout de même, c'est à n'y rien comprendre. S'il y a autant de monde

dans le fond de la ravine et dans les marais que là sur la pente, ils auraient retrouvé une bille perdue, à l'heure qu'il est. Ça me tracasse, parce que je me dis qu'il a dû lui arriver quelque chose. Sans ça elle aurait entendu tout ce raffut et elle aurait appelé un des hommes pour lui dire où elle était, même si elle n'était plus capable de faire un pas.

Il doit être à peu près midi, quand je rentre à la maison. Il y a déjà pas mal de chercheurs qui sont remontés. Mais ils se tiennent un peu plus haut que la maison, pour la plupart, à cause de l'odeur. Mon oncle Sagamore et Pop vont et viennent, parlant aux uns et aux autres. Je demande un dollar à Pop pour acheter un hamburger.

— Murph t'en donnera un, il me répond. Tu n'as qu'à lui demander.

Je m'approche du stand. Il y a beaucoup de monde autour. Ils rouspètent tous pour les prix, mais ils achètent quand même les hamburgers. Et ils se demandent tous les uns aux autres si Miss Harrington a été retrouvée ou non. Murph et deux autres hommes leur répondent que non, tout en faisant griller les hamburgers tambour battant. Finalement, je réussis à me faufiler jusqu'au comptoir. Au bout d'un moment, Murph m'aperçoit et me donne un hamburger et une bouteille de coca-cola. Je traverse le chemin pour voir ce que devient la kermesse.

Là aussi, il y a de l'encombrement. Tous les hommes qui sont déjà remontés de la ravine se rassemblent là. Je me glisse à travers la foule et je vois qu'il y a cinq tentes en tout, mais toujours pas de grandes roues ni de manèges, ni de carrousels ni rien. Y a la grande tente du milieu, celle qui a l'espèce de scène par-devant et la grande pancarte avec *Sexy ! Sexy ! Sexy !* Les autres, c'est un tir forain, un jeu de massacre, et deux loteries avec roue de la Fortune.

Je m'apprêtais à aller chercher Pop pour voir s'il me donnerait pas de quoi aller faire un carton, lorsqu'un homme monte sur la scène. Il y a un microphone qu'est planté au milieu. Il y va et commence à siffler dedans. Les grands haut-parleurs de chaque côté de la scène font « *Pjfuitt ! Pjfuitt !* ». Alors cinq jeunes filles sortent de la tente et montent sur l'estrade. Elles se mettent en rang derrière l'homme. Elles sont drôlement jolies et puis elles n'ont pas grand-chose comme vêtement sur elles.

— Mesdames et messieurs ! commence l'homme au micro.

Mais il y a un tel raffut qu'il est forcé de s'arrêter.

Autour de moi tout le monde crie. Y en a qui gueulent « Hourrah ! Amenez les filles ! » Et puis : « Ta gueule ! Laisse-les danser ! » Mais y en a d'autres qui hurlent :

— Hé, qu'est-ce que c'est que ces conneries ! Que d'vient Tchou-Tchou là-dedans ?

— Ça m'a tout l'air d'un attrape-gogo ! crie un autre homme. Je parie qu'elle n'a même jamais mis les pieds ici, dit quelqu'un d'autre.

Le boucan devient infernal. Et tout d'un coup, je vois Pop sur l'estrade à côté de l'homme au micro. Il le pousse de côté et commence à parler :

— Mes amis, on m'a chargé de vous faire une annonce : je m'appelle Sam Noonan, et c'est mon petit garçon Billy qui était avec Miss Caroline quand les gangsters les ont attaqués. Et c'est elle qui lui a sauvé la vie.

Ils continuent à brailler :

— On s'en fout ! Où est-ce qu'elle est ? Comment ça se fait qu'on ne peut pas la retrouver ?

— Ils sont en train de nous pigeonner !

— C'est une combine !

— Ote-toi de là, hé ! corniaud, qu'on puisse voir les filles !

— Vos gueules, laissez-le parler ! On va peut-être savoir quéqu'chose.

Pop lève les mains pour les faire taire :

— Je vous demande seulement une minute d'attention, et je répondrai à toutes vos questions. Vous avez lu dans les journaux et appris par la radio, que la police fédérale la recherche dans vingt-trois États parce qu'elle est le témoin principal d'un crime à sensation commis à la Nouvelle-Orléans, et qu'elle s'était cachée ici à la ferme. Bien entendu, nous autres, on ne savait pas qui elle était jusqu'au jour où les gangsters l'ont retrouvée et ont commencé à lui tirer dessus, en même temps que sur mon fils Billy.

A présent, la foule commence à se calmer, le bruit diminue un peu.

Quelqu'un crie :

— Laissez-le parler !

Pop avale sa salive, comme quand on a quelque chose qui veut pas passer et continue :

— Eh bien ! mes amis, cette fille que je vous disais, Miss Caroline Tchou-Tchou, s'est donc égarée quelque part sur les terres de la ferme... Et je tenais à vous dire, mes amis, qu'elle avait sauvé la vie de mon fils. Et je veux la retrouver, pour pouvoir la remercier.

L'air un peu secoué par l'émotion, il est obligé de se reprendre avant de pouvoir continuer :

— C'qu'elle a fait là, mes amis, c'est la chose la plus héroïque qui soit. Mais attendez donc... attendez... j'aperçois mon fils au milieu de la foule et je vais lui dire de venir vous raconter la chose lui-même. Billy, monte un peu ici. Laissez-le passer, mes amis, laissez-le passer, s'il vous plaît.

J'engloutis en deux bouchées ce qui reste de mon hamburger et je m'avance vers l'estrade. Tout le monde s'écarte pour me laisser passer. Une fois, là, Pop se penche, m'attrape par les mains et, d'une secousse, me monte sur la scène. Et me voilà debout, devant tout le monde. Il passe un bras autour de mes épaules. La foule pousse une acclamation.

— Alors, fils, il me dit, en m'attirant auprès du micro qu'il baisse pour le mettre à ma portée, tu vas raconter à tous ces messieurs l'acte héroïque de cette brave petite. Comment elle t'a sauvé la vie et tout le bien que tu penses d'elle.

Je commence donc. Je leur raconte qu'on était en train de nager et que tout d'un coup, y a eu des bulles et les « ploc » tout autour de nous pendant que ça pétaradait sur l'autre rive. Et quand j'en suis arrivé au passage là où elle m'avait attrapé par le cou pour me tirer sous l'eau et me traîner avec elle jusqu'en dessous des broussailles, je tourne la tête et que j'étais pendu si Pop n'est pas en train de pleurer. Il essaie de retenir ses larmes, en avalant sans arrêt, comme s'il avait mangé quelque chose qui ne passait pas, et, en fin de compte, il est obligé de sortir son mouchoir pour se tamponner les yeux. Une fois que j'ai fini, ils se mettent tous à pousser des « hurra ! » et à agiter leur chapeau.

— On la retrouvera, Billy ! ils crient.

Pop reprend le microphone et doit s'éclaircir la gorge deux ou trois fois avant de pouvoir parler :

— Et voilà, mes amis, il dit. Voilà le genre de fille qu'est Miss Caroline Tchou-Tchou. Non seulement c'est aussi une des plus braves. Et voilà maintenant plus de dix-huit heures qu'elle s'est perdue dans le fin fond de cette ravine sauvage, quasiment nue, puisqu'elle n'a sur elle que ce petit bout d'étoffe de rien du tout et cousu de diamants et représentez-vous la pauvre petite dans cette tenue, avec les moustiques qui se repaissent de la jeune chair de ce petit corps adorable, les ronces qui lui déchirent les jambes et rien sur elle pour la protéger du froid de la nuit. Il faut qu'on la retrouve, mes amis, c'est notre devoir à tous.

Alors là, la foule pousse un rugissement. Ça s'enfle de plus en plus. Et à ce moment, mon oncle Sagamore s'amène à côté de nous sur l'estrade.

Pop continue :

— Maintenant, voici mon frère Sagamore ; c'est lui qui est chargé d'organiser les recherches. Il est resté debout toute la nuit, sans fermer l'œil une seconde, à arpenter la ravine et le marais dans tous les sens. Et tant qu'il aura un souffle de vie dans le corps, il n'abandonnera pas. Il la connaît comme la paume de sa main, cette ravine et si vous avez besoin d'un renseignement, il vous le donnera.

Tout le monde acclame mon oncle Sagamore. Il prend le micro, fait passer sa chique dans l'autre joue et dit :

— Et bien ! les amis, je ne vous apprendrai rien en vous disant que les discours, c'est pas mon fort. J'tenais seulement à vous dire que c'était bien honnête à vous d'être venus jusqu'ici pour nous aider et tout... et que je suis sûr que vous aurez à cœur de faire c'qu'y faut, tout comme moi. Nom d'un pétard ! Y'ne sera pas dit qu'un seul d'entre vous aura déserté son poste tant que cette pauvre petite ne sera pas retrouvée.

« Bien entendu on ne peut pas demander à un homme d'être tout le temps en train de chercher. Il y a des limites. Faut bien qu'il prenne un peu de repos de temps en temps. Alors vous trouverez ici rafraîchissements et attractions, tout ce qu'y faut pour quand vous serez fatigués.

A ce moment, il se produit un grand charivari en haut de la côte, juste au plus gros de l'embouteillage de ce côté-ci de la barrière, et je vois déboucher de derrière les dernières voitures, sur le bout de la route, libres, trois grands chiens qu'ont l'air d'être des molosses. Ils tirent tant que ça peut sur leur laisse et y a un bonhomme qu'essaie de les retenir et, tout d'un coup, ils donnent une telle secousse que le bonhomme est soulevé de terre. Il fait bien deux ou trois mètres sur le ventre avant de pouvoir se relever. Et zut, alors ! je le regarde et je m'aperçois que c'est le shérif. Il est couvert de poussière, ruisselant de sueur, il boitille avec ça, il a le visage cramoisi. Il a l'air de marmonner des jurons après les chiens ou je ne sais quoi, mais ils aboient tellement, et avec les haut-parleurs qui braillent le discours de mon-oncle Sagamore, on ne sait pas très bien. Derrière lui, il y a un autre homme qui tient trois autres de ces énormes chiens aux longues oreilles.

Ils commencent à se frayer un chemin à travers la foule, entraînés par les limiers ou molosses, ou j'sais pas trop ce que c'est. Ils

débouchent juste sur le bord de la scène et mon oncle Sagamore les aperçoit.

— Cré nom de nom ! il fait dans le microphone, voilà le shérif, il est venu à la rescousse. C'est bien c'que je vous disais, les amis, il s'amène un peu comme les pompiers, en prenant son temps, mais je savais bien qu'il ne nous laisserait pas tomber.

Le shérif réussit finalement à tenir ses chiens. Il lève la tête et nous regarde, nous et les cinq filles toujours nues qui sont rangées derrière nous sur l'estrade, il braque son doigt sur mon oncle Sagamore, la bouche grande ouverte, le visage couleur de prune bien mûre, mais personne ne saurait dire s'il parle ou non.

— J'ai toujours dit que le sherf était un gaillard sur qui on pouvait compter, continue mon oncle Sagamore ; j'ai jamais douté une seconde qu'il viendrait nous épauler à l'heure critique. Pourtant, je dois dire que je trouve un peu mesquin que ses services n'offrent que cinq cents minables dollars de récompense pour le retour de la petite. Ce n'est pas moi qui vais l'en blâmer, notez bien, mais y m'semble qu'on aurait pu au moins aller jusqu'à mille.

La foule l'acclame encore plus fort.

Mon oncle Sagamore termine :

— Bon, eh ben ! je vais pas rester là à vous casser les pieds toute la journée. Vous avez mieux à faire qu'à regarder une vieille bourrique comme moi, avec toutes ces jolies petites danseuses qui sont venues là exprès pour vous distraire. Alors, euh... je vous remercie bien.

Il s'écarte du micro et l'homme revient :

— Et maintenant, messieurs, il fait, nous allons vous montrer un petit échantillon du spectacle prodigieux qui vous attend à l'intérieur. Entrez, entrez, prenez vos billets. Un dollar seulement...

Au même moment, de la musique éclate dans les haut-parleurs et on descend tous de la scène pour laisser danser les filles. C'est rudement joli à voir. Elles lancent leurs jambes en l'air plus haut que leur tête tout en se trémoussant.

Les hommes commencent à se bousculer autour du petit stand pour acheter les tickets. Je suis Pop et mon oncle Sagamore, qui s'en vont vers la maison. Le shérif, il se pousse à travers la foule avec ses chiens et je vois qu'il essaie de nous rattraper. Je prends mon oncle Sagamore par le bras :

— Je crois que le shérif veut te parler.

Il s'arrête.

— Mais, volontiers, il fait.

On se trouve sous le gros arbre, près de la belle roulotte brillante à Mme Horne. Le shérif s'amène. Il tend les laisses des trois molosses à l'homme qui l'accompagne. Puis il agite les mains, d'une curieuse façon :

— Sagamore Noonan... (Il se passe les mains sur la figure et recommence.) Sagamore Noonan...

— Sagamore Noonan...

On dirait qu'il ne peut pas aller plus loin. Et il souffle comme un phoque.

Mon oncle Sagamore s'adosse à l'arbre et, d'un air pensif, fait passer sa chique dans l'autre joue :

— Oui, c'est moi, sherf. Vous vouliez me parler ?

— Pfftt... sshhh... pfftt..., fait le shérif.

Ça me rappelle quand il cherchait à ouvrir le bocal de jus de tannage et qu'il avait tout répandu sur lui. On dirait que tous ses mots se sont coincés dans sa gorge et qu'y n'arrive pas à les remettre dans le sens de la longueur pour les sortir. Il fouille dans sa poche de veste et en sort quelque chose ou plutôt deux choses. Une copie du prospectus et un journal plié. D'une main, il déplie le journal devant mon oncle Sagamore et, de l'autre, il commence à tapoter la première page toujours sans sortir un mot, mais en continuant à faire ses petits bruits avec sa gorge comme un poussif. Je me hausse sur la pointe des pieds et je me démanche le cou pour voir ce qu'il y a sur la première page du journal. Et que je sois pendu si c'est pas une grande et belle photo de Miss Harrington... je veux dire de Miss Caroline...

Elle n'a rien d'autre sur elle que ses diamants, mais ce coup-ci, il y en a trois plaques. Elle est plantée devant un immense machin qui ressemble à un éventail et qu'a l'air d'être en plumes d'autruche. Et on dirait bien que dans toute la première page on ne parle que d'elle. D'abord le titre :

BATTUE MONSTRE...

DANS LE PLUS SIMPLE APPAREIL, UNE JEUNE DANSEUSE S'ÉGARE
DANS LA BROUSSE.

TOUTE LA RÉGION PARTICIPE AUX RECHERCHES.

Je tâche de lire ce que ça dit, mais de la façon que le shérif l'agite dans tous les sens en tapant dessus de sa main libre, je ne réussis à en

repérer que quelques bribes : *la plus fantastique chasse à l'homme du siècle... confusion indescriptible... véritable ruée de volontaires... encore grossie par l'appât d'une prime de cinq cents dollars... la ravissante et déjà célèbre Caroline Tchou-Tchou, seul témoin visuel d'un meurtre intergangs... amie d'un gangster notoire récemment abattu... et dont la disparition avait effrayé la chronique... se serait enfuie presque nue dans les marais...*

Il y a là des tas de mots que je ne comprends pas, mais n'empêche que tout le monde a l'air de s'intéresser à elle. Mon oncle Sagamore prend le journal des mains du shérif et le regarde attentivement.

— Et ben ! il fait, elle est bougrement jolie sur c'te photo, pas vrai, sherf ?

Le shérif aspire une grande goulée d'air. Il se passe les mains sur la figure encore un coup et, cette fois, le trop-plein de mots qu'étaient bloqués dans sa gorge commence à déborder. Il ne crie pas, ni rien. Il parle calmement à voix basse, comme quelqu'un qu'essaie de retenir son souffle tout en articulant des mots. C'est plutôt une espèce de chuchotement :

— Sagamore Noonan, je ne sais pas ce qui me retient de vous abattre comme un chien. Il n'y a pas d'article de loi qui me le permette et c'est bien dommage, mais c'est une question d'assainissement, de moralité publique. Il me suffirait d'appuyer seulement sur la gâchette pour que le pays soit à tout jamais débarrassé de votre présence. Et moi je pourrais rire, rire à en crever. Et personne ne me toucherait, personne ne me ferait rien. Le pire qui pourrait m'arriver, ce serait qu'on me passe la camisole de force ou qu'on me colle dans une cellule matelassée et je pourrais passer le reste de mon existence planté là à ne rien faire d'autre qu'à rigoler, la tête entre les barreaux, à rigoler à l'idée que je ne serais plus le shérif d'un pays qui a le malheur de vous compter parmi ses habitants.

« Écoutez, il reprend, toujours en chuchotant : toutes les patrouilles volantes de l'État, tout le service de circulation routière est sur les dents, tous les véhicules disponibles de la police sont là en ce moment, sur ce bout de route, pour essayer de démêler l'embouteillage. Ils en ont pour jusqu'à deux heures de l'après-midi avant de pouvoir rétablir la circulation. Et je parle seulement de l'autostrade, mais d'ici à l'autostrade, il y a sept bons kilomètres de voitures abandonnées, coincées sur la route pare-chocs contre pare-chocs. Ils sont simplement descendus et les ont laissées là, en gardant les clés sur eux.

Y a pas de place pour passer à côté, et on ne peut pas les dégager

sans une grue de dépannage, qu'est-ce que je dis une grue, vingt grues ! Et on ne peut même pas les amener jusqu'ici, les dépanneuses, avant qu'ils aient rouvert l'autostrade à la circulation.

« La seule façon qu'on puisse venir jusqu'ici ou en sortir, c'est à pied, comme moi. Les bois grouillent de journalistes, de photographes et de radio-reporters qui se sont aventurés à pied et qui se sont perdus eux aussi. »

Il s'arrête pour respirer encore un grand coup et reprend :

— Il y a des villes entières, jusqu'à près de cent kilomètres d'ici, où il reste plus un seul homme, à l'heure qu'il est. Toutes les boutiques fermées, toutes les lignes d'autobus arrêtées, tous les chantiers de construction déserts. Certaines bourgades ne sont plus peuplées que de femmes et les femmes sont comme des furies. J'ai dû mobiliser des équipes de standardistes uniquement pour répondre aux gens que personne n'a offert de récompense. Y en a pas une seule qui ait pu tenir plus de deux heures. Les grossièretés de langage sont plus qu'elles n'en peuvent supporter.

« Et maintenant que vous avez transformé ce coin en bastringue, jamais je n'arriverai à les faire partir d'ici avant qu'on ait retrouvé cette fille et qu'on la leur ait montrée en chair et en os. Même s'ils pouvaient dégager leur voiture de l'embouteillage, ils ne partiraient pas. »

Mon oncle Sagamore fait une espèce de moue, comme s'il allait cracher, mais il ne crache pas. Il se contente de se gratter le menton d'un air pensif :

— Ben voyez-vous, sherf, c'est justement pourquoi on est tous là ; pour essayer de la retrouver. Pourquoi est-ce qu'on ne s'entraiderait pas, vous et nous ? On a attendu toute la journée pour que vous vous mettiez au boulot et que vous nous disiez c'qui faut faire pour la retrouver.

— Nom de D... ! nom de D... ! fait le shérif.

Et il recommence à gargouiller et à crachoter.

— Enfin, bougre, continue mon oncle Sagamore, j'vois pas ce qu'on peut faire d'autre que de continuer à chercher. C'est pas les hommes qui manquent. Et m'est avis que vous seriez mal venu de faire du foin pour ce qui est de la récompense. Vous ne voudriez pas, j'imagine, que les gens se disent : « Tiens, tiens, le sherf, il a pas l'air d'y tenir tellement à ce qu'on la retrouve, cette petite. » Surexcités comme ils sont, ça pourrait faire du vilain.

Le shérif fait un bond et attrape les laisses des trois autres molosses :

— Donnez-moi ces chiens, il dit à l'autre bonhomme d'une voix rageuse. Allons-y. (Puis il se tourne vers moi.) Billy, viens nous montrer où vous vous étiez cachés dans les fougères.

Les chiens aboient. C'est comme un grognement sourd, profond. Ils démarrent d'un bond en tirant tellement sur leur laisse qu'y manquent encore un coup de flanquer le shérif par terre.

— Tonnerre de... ! il fait.

Et au même moment, on entend une autre voix derrière nous. On se retourne et on voit Baby Collins qu'est plantée devant la porte de la roulotte et se tient adossée au montant, une cigarette à la main. Elle porte une espèce de truc genre kimono noir, comme de la dentelle, tellement ajouré qu'on y voit au travers, avec, devant, sa jambe toute nue plantée de biais, complètement découverte.

— Alors, coco, elle dit au shérif, attache donc tes chiens et viens te mettre à l'ombre un peu. On va ouvrir une boîte de flocons d'avoine.

La figure du shérif devient encore plus violette qu'elle n'était. Et mon oncle Sagamore dit à Baby Collins :

— Je voulais justement vous présenter au sherf. Faut dire qu'il est très occupé, ces temps-ci.

— Ah ! elle répond, c'est dommage. Mais je suis bien contente de vous connaître, shérif. Quand vous serez de passage par ici, entrez donc nous dire bonjour.

Là-dessus, elle nous fait un sourire et rentre dans la roulotte.

Les molosses recommencent à tirer sur leur laisse, au risque de le reflanquer par terre et y a un tel chahut quand il retrouve enfin sa voix, qu'on ne peut pas savoir si c'est mon oncle Sagamore ou les chiens qu'il injurie. Sig Fride s'en mêle lui aussi. Il aboie après les molosses, après quoi il se met à tourner en rond et à me sauter dessus pour être bien sûr qu'il peut compter sur moi pour le cas où ils se mettraient en colère. Ils n'auraient fait qu'une bouchée de lui.

On descend donc la côte avec le shérif et en passant devant la maison, il s'arrête tout d'un coup :

— Oh ! bon sang, faut qu'on prenne quelque chose qui lui appartienne pour mettre les chiens sur sa piste.

— Ah ! oui, fait l'autre bonhomme.

C'est la première fois qu'il ouvre la bouche. Ça doit être un nouvel adjoint au shérif. Un type au long cou avec des cheveux grisonnants, des yeux bleus et un regard un peu mou.

Le shérif fait un geste de la main.

— Cours là-haut à leur roulotte, voir si tu peux pas trouver une paire de ses chaussures ou bien des affaires à elle. Leur remorque doit être perdue quéqu'part par là dans l'embouteillage.

— Hé ! attendez ! je leur dis.

Je viens de me rappeler que mon oncle Sagamore avait justement des affaires à elle hier soir.

— Mon oncle Sagamore avait...

C'est arrivé aussi vite qu'un pétard qui vous éclate sous le nez. Sig Fride devait être en train de sauter sur moi, je crois, ou bien il était déjà en l'air, en tout cas, Pop bondit, m'attrape et me soulève en l'air tout en criant :

— Vous avez vu ça, ce maudit clebs qui voulait mordre Billy...

— Non, c'est vrai ? demande mon oncle Sagamore.

Il se jette sur Sig Fride et fait le geste de le chasser avec son chapeau :

— Allez ouste ! Veux-tu te sauver, espèce de sale cabot !

Alors ils s'énervent tous et crient tous à la fois. Le shérif dit :

— En v'là-t'y pas d'une affaire !

Moi, je m'apprête à expliquer à Pop que Sig Fride voulait pas me mordre, qu'il voulait seulement jouer, mais de la façon qu'il m'a soulevé, il a sa main sur ma bouche, et d'ailleurs, il me hisse sur ses épaules et en même temps il se met à courir vers la maison en brillant :

— Faut s'assurer qu'il a pas entamé la peau ! Il a peut-être la rage, on ne sait jamais.

— Et tout en courant, il pousse de tels jurons à l'adresse de Sig Fride que je serais incapable de lui expliquer que je n'ai rien, quand bien même il me tiendrait pas le visage plaqué contre son épaule pour m'empêcher de parler. Il escalade les marches de la véranda, rentre dans la chambre et m'étend sur le lit :

— Fais voir, il me dit, tout surexcité, en remontant ma jambe de pantalon. Où est-ce ? Ce maudit cabot de malheur ! Je savais bien qu'on pouvait pas se fier à lui.

— Mais nom de nom ! Pop. Ça fait une heure que je te répète, il ne m'a pas mordu. Il n'a même pas essayé. Il voulait seulement jouer.

Il me regarde avec des grands yeux, l'air ahuri :

— Ah bon !

Il sort son mouchoir et s'éponge la figure :

— Pffuiou ! Tu peux te vanter de m'avoir flanqué une de ces frousses ! T'es bien sûr que tu n'as rien ?

— Mais non.

Et je descends du lit.

— J'aurais parié ma tête à couper qu'il t'avait écorché, dit Pop, l'air toujours incrédule.

— Vaudrait mieux s'en retourner, je lui dis. Le shérif me demande de l'accompagner pour mettre les chiens sur la piste.

— Entendu. Ils sont justement allés chercher quelque chose à elle pour leur donner à flairer.

— Mais c'est ce que j'allais lui dire, quand tu m'as soulevé ! Mon oncle Sagamore avait des affaires à elle.

— Ah ? fait Pop. (Il fronce les sourcils, l'air de réfléchir.) Je ne sais pas trop si je lui dirais, à ta place. Oh ! y a sûrement pas de mal à ça... Non, vaut mieux ne pas en parler.

— Pourquoi ? Quel inconvénient ça peut bien avoir ?

— Eh ben ! elle s'est perdue, tu comprends, et le docteur Severance a été tué, alors la roulotte et tout ce qu'y a dedans sont comme qui dirait pris en charge par le gouvernement et personne n'est censé rien toucher avant que l'héritage soit réglé. C'est des histoires juridiques que tu ne comprendrais pas très bien. Naturellement, le shérif, lui, il a le droit d'y entrer, mais pas nous. Mais ton oncle Sagamore, voyant qu'il ne retrouvait pas Miss Harrington, a tout remis c'qu'il avait pris, naturellement, mais il vaudrait peut-être mieux que tu n'en parles pas.

— Ah ! bon. Très bien, je n'en parlerai pas.

Là-dessus, on ressort. Mon oncle Sagamore et le shérif se sont approchés et nous attendent dans la cour. Le shérif s'évente avec son chapeau parce qu'y faut dire que l'odeur des bacs est terrible. L'autre adjoint au shérif se ramène bientôt. Il rapporte une petite paire de sandales dorées à Miss Harrington, je veux dire à Miss Caroline.

Le shérif, son adjoint et moi, on descend vers le lac. Ils ont du mal à retenir les chiens, qui tirent comme des possédés. Ça grouille toujours de chercheurs dans le bois.

— Ça a été tellement piétiné partout qu'une chienne n'y retrouverait pas ses petits dans cette cochonnerie, dit le shérif d'un air dégoûté. Alors j'vois point comment ces maudits clébardes pourraient la retrouver, elle.

On prend à travers bois jusqu'à ce qu'on se retrouve en face du coin où on avait nagé. Je montre au shérif la place où on était sortis de l'eau pendant qu'ils nous tiraient dessus. De là, y a pas loin à travers le bois jusqu'au petit creux qu'est caché sous les fougères. Par miracle, y a personne aux alentours et les fougères n'ont même pas

été piétinées. On voit encore celles qu'on avait cassées pour se mettre à l'abri.

— Vous voyez, je dis au shérif. C'est juste là.

— Parfait, il répond. Eh ben ! je suis content de voir qu'il y a au moins un être normal, sensé, propre, intelligent et obligeant, dans ce bled. Je te félicite, Billy. Tu es très bien.

De me retrouver là, ça me rappelle que pendant qu'on était cachés, on entendait l'autre gangster marcher tout près de nous. J'en parle au shérif :

— Alors, ils devaient être trois, je lui dis. Peut-être que l'autre est toujours par ici ou alors peut-être qu'il s'est sauvé.

Il secoue la tête :

— Non. Il ne s'est pas sauvé. Hier soir, on a retrouvé leur voiture, là-bas sur la route et on l'a pincé quand il s'est montré. Jusqu'ici il n'a pas voulu l'ouvrir, alors nous ne savons pas s'il l'a cachée quelque part ou non, mais le fait que tu nous parles de lui, ça confirme tout le reste de ton histoire.

— Vous... vous croyez qu'il l'a tuée, shérif ?

Il prend un air pensif :

— Non, je ne crois pas. Je suis à peu près sûr qu'elle est encore en vie.

— Ils devraient quand même l'avoir retrouvée, à l'heure qu'il est.

— Ouais. C'est aussi c'que je me dis.

Là-dessus, on va retrouver l'adjoint qui tient les chiens et le shérif leur fait flairer la paire de sandales. Ils se mettent à couiner et à frétiller, l'air drôlement surexcités. Ensuite, le shérif met les sandales dans le creux de sa chemise et emmène les chiens tout près de là, où on s'était cachés sous les fougères. Ils recommencent à pousser des petits cris et à tirer dur pour arriver jusqu'à là. Ils font : « chnuf ! chnuf ! chnuf ! » le nez par terre et aussitôt que le shérif et son adjoint décrochent leur laisse, les voilà qui se jettent tous ensemble sur le creux aux fougères, impatients et excités que c'est pas croyable, et l'un d'eux lance un aboiement profond comme un coup de grosse caisse et commence à dévaler la pente en zigzag, le museau par terre et ses grandes oreilles qui battent. Les autres le suivent.

— Ils tiennent la piste ! braille le shérif. Ils tiennent la piste !

Ils disparaissent à travers les arbres dans le bas de la pente. On les entend beugler, ce qui fait qu'on peut repérer où ils sont, alors on

leur court derrière. Le shérif clopine un peu, à cause de cette longue marche à pied qu'il a dû faire, alors il peine pour nous suivre. Au bout d'une minute, on les revoit au loin en train de traverser une clairière. Ils ont quatre hommes à leurs trousses qui montrent quelque chose du doigt en criant.

— Hé ! Jœ ! on entend. Viens par ici ! Les clebs sont sur la piste. Ils nous mèneront tout droit à elle.

Deux autres hommes sortent des broussailles et foncent derrière les premiers. Et chaque fois qu'on arrive à repérer les chiens, ils traînent de plus en plus de monde derrière eux. Nous, on commence à perdre du terrain, mais à voir comme la brousse est piétinée, saccagée et à la rumeur qui ne cesse de monter, on se rend bien compte que c'est toute une armée qui tâche maintenant de se maintenir à la hauteur des chiens. Peu à peu, le grondement diminue et s'éloigne en direction du fond de la ravine.

Le shérif s'arrête pour souffler. Il s'assoit sur une souche et sort son grand mouchoir rouge pour s'éponger la figure. Il soupire et secoue la tête :

— Tu ne sais pas ce que ça peut démolir un homme, il dit à son adjoint d'un air dégoûté et découragé, de se réveiller toutes les nuits avec des sueurs froides en se demandant quel tour de cochon il va bien pouvoir encore nous jouer. Et le plus terrible, c'est que même quand on a mis le doigt dessus on est pas foutus de le lui coller sur le dos. On ne peut que constater les dégâts et ramasser les morceaux. Ça fait quarante ans qu'il ne travaille pas, à ma connaissance, ce qui lui donne tout le temps de préparer ses mauvais coups de façon à vous mettre dans sa poche chaque fois.

« Tiens, prends ce qui se passe maintenant, par exemple : il sait très bien que je ne peux pas faire évacuer la kermesse, ce qui de toute façon serait chose impossible, vu que la route est bloquée sur toute sa largeur par les voitures abandonnées, et ça aussi, il l'avait prévu. Il savait donc que je ne pourrais pas faire circuler ces forains, puisqu'ils ont la permission de s'installer dans le comté. Alors pendant que toute la contrée est sens dessus dessous à cause de la disparition d'une danseuse nue qu'est probablement au diable vauvert à l'heure qu'il est, il se remplit les poches avec ses hamburgers, ses danseuses de cancan, ses loteries ambulantes et ses poules sans compter qu'il leur vend son vitriol au prix de New York, et leur compte un dollar le droit de bloquer la route de telle façon qu'on sera obligés de la dégager à coups de pic.

« Et c'est pas fini, moi je te le dis. Il nous en réserve d'autres... Je ne

sais pas, moi, peut-être que la route va s'effondrer ou bien va subitement se transformer en bournier et que pour se sortir de là les gens seront forcés de payer deux dollars par tête.

— Shérif, je lui dis, vous ne croyez toujours pas que Miss Caroline était avec moi ?

Il ôte son chapeau et recommence à s'éponger la figure :

— Je t'avoue que je ne sais plus où j'en suis, Billy. Bien sûr, je crois que tu me dis la vérité, malgré que tu sois handicapé par le fait que tu es de la famille, toi aussi. Je crois qu'elle était avec toi, mais quant à savoir où elle est maintenant, va donc chercher. Tu entends ces chiens ?

— Oui. Ils ont l'air d'être rudement loin.

— Ils sont à plus de trois kilomètres, et ils n'ont pas encore fini de traverser la ravine. Cette fille était nu-pieds et elle n'aurait pas pu faire trois cents mètres, mais avant la fin de la journée, tu verras que les chiens auront suivi sa piste sur plus de trente kilomètres, en zigzag à travers la ravine. Ils auront trois ou quatre mille sauveteurs derrière eux et, chaque fois qu'ils repasseront devant la kermesse, une nouvelle fournée d'éclupés va s'y arrêter pour s'y reposer et paiera un dollar pour assister aux séances de danse du ventre ou pour manger des hamburgers qui vont rapetisser de plus en plus, qu'auront de plus en plus de farine en guise de viande et qui seront tarifés un dollar et demi avant la fin de l'après-midi. Je connais ce genre de combine. Je ne veux pas dire la même exactement, mais ce même genre de filouterie qui sent son Sagamore Noonan d'une lieue.

J'aime bien le shérif, dans un sens, mais je trouve qu'il s'emballe trop et qu'il a tort de tant râler après mon oncle Sagamore. Je ne vois pas c'qu'il fait de mal, en tâchant d'amener le plus de monde possible pour rechercher Miss Caroline. Je me fais du souci pour elle et, tant qu'on ne l'a pas retrouvée, j'estime qu'on ne devrait pas rester là assis à ne rien faire.

— Est-ce qu'on ne ferait pas mieux d'essayer de rattraper les chiens ? je demande. A les entendre aboyer, ils ont l'air d'être toujours sur la piste et ils finiront bien par la rattraper tôt ou tard.

— Ça ne sert à rien de suivre les limiers de si près, il me répond. Suffit d'écouter leurs aboiements pour repérer où ils vont. J'ai idée qu'ils commencent à faire demi-tour, ce qui fait qu'ils ne vont pas tarder à repasser par ici. Et je suis prêt à parier qu'ils vont filer en bordure du champ de maïs et remonter par là derrière la maison.

Alors on attend. Et en effet, moins d'une demi-heure plus tard, on les

entend aboyer tout près et, dans un grondement de tonnerre, toute l'armée qui les suit fonce à travers les sous-bois, la brousse et les taillis à peu près à trois cents mètres à notre droite. Nous autres, on cavale de ce côté et on a à peine eu le temps d'entrevoir les chiens qu'on se trouve pris dans la foule et qu'on est forcés de suivre le train. Les chiens, ils grimpent la côte et, ma parole, ils font exactement ce que le shérif avait dit : ils coupent en suivant la bordure du champ de maïs, redescendent vers la grange, après quoi ils repartent tout droit en direction de la ravine.

Le shérif a l'air fou de rage, mais, avec son adjoint, il reprend la piste. Faut dire qu'il y a plusieurs centaines d'hommes qui ne repartent pas, eux. Ils se détachent des autres et, à travers les autos, ils remontent le champ de maïs en direction de la kermesse et du stand à saucisses. Moi aussi j'ai faim, alors j'appelle Sig Fride et on les suit.

A présent, c'est fantastique ce qu'il y a de monde autour du stand et la kermesse, on ne peut même pas en approcher. Les haut-parleurs braillent et les cinq filles dansent sur la scène. Autour des autres tentes, y a énormément de monde aussi. D'abord c'est bien simple, c'est plein d'hommes partout.

Murph et ses deux aides sont tellement fatigués qu'ils n'ont même plus la force de bouger. Je réussis finalement à m'approcher du comptoir et Murph me tend un hamburger. Et c'est pourtant vrai qu'il y a bien moins de viande que dans celui que j'avais eu à midi.

— Ça-fera-un-dollar-et-demi — non-ils-ne-l'ont-pas-retrouvée, il me dit.

— Pop vous paiera, je lui fais.

Il me regarde :

— Oh !... je commence à avoir le tournis. Je t'avais même pas reconnu, mon petit gars.

Je ne sais pas où sont passés Pop et mon oncle Sagamore, mais de toute façon, y a tellement de monde autour de moi que je n'arriverais pas à les repérer. J'essaie de m'approcher de la scène pour voir danser les filles, mais devant moi, il y a un tas de grands types qui eux aussi se déboitent le cou pour essayer de voir ; d'ailleurs, au bout de deux ou trois minutes, les filles rentrent dans la tente et les gens commencent à faire la queue pour acheter des billets. Je passe au guichet, moi aussi, et je dis à l'homme que Pop le paiera.

— Même, il fait d'une voix enrouée, repasse dans quinze ans avec un dollar et je te laisserai entrer. C'est promis.

Il a l'air rompu de fatigue.

Je fais demi-tour pour m'en aller, alors il me lance cinquante *cents* :

— Tiens, fiston. Va donc faire un carton au stand de tir.

Avec beaucoup de mal, je réussis à me frayer un chemin jusque-là et je claque mes cinquante *cents* à tirer sur des cibles qui défilent sur une espèce de truc roulant. Une fois l'argent parti, je me mets à la recherche de Pop et de mon oncle Sagamore. Comme ils n'ont pas l'air d'être de ce côté, je descends vers la maison. En arrivant dans la cour, je prends dans les narines une pleine bouffée de l'odeur des bacs, qu'est aussi affreuse qu'avant, sinon pire, et ça me rappelle qu'on a plus remis en bouteille de ce jus de tannage pour l'envoyer au gouvernement. « Oh ! peut-être qu'on s'y remettra quand on aura retrouvé Miss Caroline et que tout ce chahut se sera tassé », je me dis.

A propos de Miss Caroline, je me demande si on la retrouvera jamais. C'est pas la peine de continuer à se faire des illusions. Ça fait près de vingt-quatre heures qu'elle a disparu et plus ça va, plus il semble qu'il lui est arrivé quelque chose. Peut-être que le troisième gangster l'a tuée et l'a enterrée là-bas dans le marais. Ça me fait gros cœur et je suis tout prêt à pleurer quand je rentre dans la maison.

Pop et mon oncle Sagamore sont là dans la chambre du devant, la porte fermée, en train de compter un autre plein sac à farine d'argent. Le lit en est couvert.

— Ils ne l'ont pas encore retrouvée, Pop.

— Je sais, mais t'en fais pas, ils la retrouveront. Bon sang, comment veux-tu qu'ils fassent autrement... Regarde combien ils sont à la rechercher.

— Oui bien sûr. Mais y a dû lui arriver quelque chose.

Il me donne une tape dans le dos :

— Mais non, fiston. Te tourmente donc pas. Quelque chose me dit que Miss Caroline se porte comme toi et moi.

Après avoir tout compté l'argent, mon oncle Sagamore emporte le sac plein quelque part dans la maison. Ensuite, on va tous les trois s'asseoir sur la véranda. Là-bas, dans le bas de la pente, mon oncle Finley continue à taper comme un sourd sur ses planches.

— Il doit se figurer que la pluie a déjà commencé, dit Pop, avec toutes ces autos qui se sont amenées.

— Probable, fait mon oncle Sagamore. Ah ! voilà Harm, faut que je

lui dise deux mots.

Il descend dans la cour et s'en va trouver un grand maigre qui porte une chemise et un pantalon kaki et qui est tête nue. Il a un rond tout déplumé sur le haut du crâne, comme mon oncle Sagamore. Ils discutent ensemble deux ou trois minutes, après quoi mon oncle Sagamore revient s'asseoir.

Le soir commence à tomber au milieu de la foule d'hommes qui grouillent autour de la kermesse ; ils sont en train de pendre des lampes électriques aux branches des arbres et devant la scène où les danseuses font leur numéro. Probable qu'y doit y avoir une dynamo dans un des camions.

Juste à ce moment, le shérif, Booger et le nouvel adjoint débouchent derrière le coin de la maison. Ils ont l'air crevé. Booger a les yeux cernés de rouge et des piquants de barbe et ses vêtements poussiéreux sont trempés de sueur. Le shérif boite et il est tout aussi sale que Booger.

— Asseyez-vous et reposez-vous un brin, les amis, dit mon oncle Sagamore. Vous avez l'air moulus. Rien trouvé encore ?

Booger et le nouvel adjoint s'assoient ou plutôt s'écroulent sur les marches. Le shérif se tient debout, pas très solide sur ses pieds, et regarde mon oncle Sagamore l'air pas aimable du tout.

— Rien encore, il répond. Mais on s'attend à la retrouver d'une minute à l'autre. Les chiens en sont à leur quatrième traversée de la ravine et sont toujours aussi acharnés à tenir la piste. Ce qui doit faire, d'après mes calculs, quelque chose comme vingt-cinq kilomètres. Elle était pieds nus, elle n'avait jamais de sa vie posé le pied ailleurs que sur un trottoir, ce qui fait qu'à l'heure qu'il est, elle ne devrait plus avoir beaucoup d'avance sur eux.

Mon oncle Sagamore se gratte l'autre jambe avec son gros orteil

— Sûr et certain que non.

Le shérif approuve d'un signe de tête :

— A moins, bien entendu, qu'elle n'ait décidé de se donner à fond. C'est une possibilité à considérer. Ça ne fait guère que vingt-quatre heures qu'elle court. Et après qu'elle se soit usée la plante des pieds, disons jusqu'à mi-hauteur des genoux, elle serait moins gênée pour courir et pourrait faire un meilleur temps.

Mon oncle Sagamore approuve lui aussi de la tête et tire ses lèvres d'un air pensif :

— Pas d'erreur, c'est quelque chose de pas ordinaire, cette petite,

sherf. Tel que vous me voyez, j'y comprends goutte.

Là, le shérif éclate : il braque son doigt sur la figure de mon oncle Sagamore et se met à hurler, violet de rage :

— *Sagamore Noonan ! Où est cette fille ?*

Mon oncle Sagamore le regarde, l'air étonné :

— Voyons, sherf, comment voulez-vous que je le sache ? J'ai pas arrêté de la chercher nuit et jour, moi aussi.

Avant que le shérif ait pu répliquer, quelqu'un l'appelle à la lisière de la foule. On se tourne tous de ce côté et on voit Otis qui traverse la cour en clopinant et qui a l'air à peu près aussi fourbu que les autres. Il a les yeux rouges par manque de sommeil et ne s'est pas rasé.

Le shérif se frotte la figure et lui dit :

— Alors, comment ça se passe là-bas ?

Otis s'écroule lui aussi sur les marches :

— Eh ben ! il répond, ils ont dégagé l'autostrade en installant des barrages pour empêcher les candidats-sauveteurs de passer et de faire d'autres embouteillages. En plus de ça, il y a trois dépanneuses et un bulldozer qui s'occupent à dégager les voitures de façon à ménager un passage et là où c'est impossible, à niveler le fossé ou les champs avoisinants. Ils en sont à mi-chemin de l'autostrade et, d'ici minuit, y a des chances que toute la route soit débloquée. Quelqu'un a écrasé le dernier cochon à Marvin Gimerson, malheureusement, et il a attaqué le comté en dommages et intérêts.

— Et en ville, qu'est-ce qui se passe ?

Otis secoue la tête :

— Toujours pareil. Les femmes ont organisé des piquets de protestations devant le tribunal. Tous les clubs et toutes les ligues féminines tiennent un meeting monstre dans la salle de l'Université. Ils ont l'intention de câbler au gouverneur d'envoyer la garde nationale si leurs hommes ne sont pas rentrés avant demain matin. Quelques journalistes ont réussi à gagner la ville à pied et quand elles ont appris c't'histoire de kermesse, de danseuses orientales et de claques ambulants, il a été question au meeting d'envoyer une délégation par hélicoptère, seulement, il n'y avait pas assez d'argent dans la trésorerie.

« Dès qu'elles vont savoir que la route est dégagée, elles vont vouloir forcer les barrages ; ils vont bien essayer de les retenir, mais pour ça faudrait être sûr que toute cette histoire sera liquidée d'ici demain

matin. Et si ces femelles ont le malheur de s'amener jusqu'ici, moi je détale à travers la ravine et je m'arrête pas avant la côte du Pacifique. »

Le shérif frissonne :

— Alors, quelqu'un voit-il un moyen de les faire partir d'ici ? Si je leur raconte ce que tu viens de me dire, la plupart auront la frousse de rentrer chez eux. Ils vont se dire que tant qu'à prendre la piquette, autant se donner du bon temps jusqu'à la dernière minute. Y a pas d'espoir de retrouver cette fille alors on pourrait leur dire que ça ne sert à rien de rester ici. Elle *n'est pas* dans la ravine...

Il s'arrête et ses yeux deviennent mauvais, puis il reprend en regardant mon oncle Sagamore :

— Mais peut-être que si j'arrive à leur faire comprendre qu'ils se sont fait pigeonner par cette espèce de vermine à pattes qu'est là, par cette canaille qui leur a tendu un traquenard pour leur faire dépenser leur argent et les brouiller avec leur femme...

— Vous croyez pouvoir y arriver ? demande Booger, qui a l'air de se réveiller un petit peu à cette idée.

— Je peux toujours essayer, répond le shérif. Ils doivent commencer à se demander pourquoi tout un corps d'armée n'est pas fichu de retrouver une femme sur cette étendue de terrain.

— Mais, attendez, dit Otis avec un sourire mauvais : on peut pas faire ça. Ils seraient capables de le lyncher.

— Mais non, mais non ! Y a pas de crainte, voyons. Avec quatre représentants de la loi pour le protéger contre même pas dix mille hommes.

Mon oncle Sagamore fait la moue :

— Oh ! voyons, shérif, vous ne ferez pas une chose pareille.

— Ah ! vous croyez ça ! Mais ne vous inquiétez pas. En tant que représentant de la loi, notre devoir est de vous protéger. Et j'estime qu'il n'y en a guère plus d'une centaine qu'ont un fusil dans leur voiture.

— Hé ! attendez donc, dit Otis. J'arrive du camion de son. Il est détraqué.

— Je sais, dit le shérif. Pendant que Rutherford dormait hier soir, il y a une poignée de fils qui se sont arrachés de l'amplificateur et qui sont partis Dieu sait où. Mais je vais réquisitionner celui de la kermesse. Tonnerre de nom de Dieu ! on va en finir.

Il se retourne et s'avance à travers la foule. Les adjoints le suivent. Pop et mon oncle Sagamore se regardent.

Je commence à avoir la frousse. A leur démarche, y en a beaucoup qu'ont l'air d'avoir bu et on ne sait jamais ce qui peut arriver.

Mon oncle Sagamore crache une giclée de jus de chique et se frotte le menton :

— Ah ! il se donne du mal, le sherf, on ne peut pas dire le contraire. Dommage qu'il se monte comme ça sans raison.

Il se lève et les suit. Pop l'accompagne. Je ne vois pas c'que je pourrais faire d'autre, alors moi aussi je les suis. Mais j'aime pas la tournure que ça prend.

Quand j'arrive là-bas, mon oncle Sagamore se tient planté là derrière la foule, mais je ne vois Pop nulle part. Et plus j'essaie de me rapprocher, moins je vois la scène, alors je retraverse la route et je me tiens auprès du stand à saucisses. C'est pas beaucoup mieux. Je suis toujours trop bas.

— Qu'est-ce qu'y a, fiston ? demande Murph.

— J'voudrais voir la scène. Le shérif va faire un discours.

— Ha ! ha ! il fait. Viens donc là.

Il me hisse sur le comptoir et on regarde ce qui se passe. Tous les clients du stand sont allés se mêler à la foule de l'autre côté de la route.

— C'est c'que je craignais, dit Murph. Ça commence à rouscailler un peu partout.

Les filles ont l'air de rudement peiner en dansant, c'est à peine si elles peuvent soulever les pieds. Et puis, la musique s'arrête et elles descendent en trébuchant de l'estrade pour rentrer dans leur tente. L'homme s'apprête à prendre le microphone et c'est à ce moment-là que le shérif monte sur la scène. L'homme lui fait signe de s'en aller, mais le shérif lui dit quelque chose qu'on n'entend pas et il lui montre quelque chose qu'il tire de sa poche. L'homme se gratte la tête, l'air de ne savoir trop quoi faire, mais finalement il recule et laisse le microphone au shérif.

Maintenant qu'il est devant, on l'entend, parce que ça vient des haut-parleurs :

— Mes amis, j'ai une déclaration à faire.

Dans la foule, on commence à siffler et à brailler :

— Descends de là, hé, vieux fossile !

— Hou ! l'affreux ! ôte-toi de là, tête de lard, c'est pas ta bouille qu'on est venus voir !

— Faites revenir les belles petites cailles ! Foutez-le à la porte, c'te vieille cloche ! C'est les femmes qu'il nous faut !

Le shérif lève les mains en l'air et continue à parler, essayant de dominer le tumulte :

— Mes amis, vous vous êtes laissé couillonner. Pigeonner comme des enfants. Caroline Tchou-Tchou, elle est pas dans c'te ravine. Vous devriez savoir ça à l'heure qu'il est.

— A la porte ! crie quelqu'un. C'est les filles qui nous faut !

— Vos gueules ! braille quelqu'un d'autre. Laissez-le parler.

— Ouais, p't'être qu'il a raison.

Le shérif reprend :

— Vous êtes huit mille, huit mille d'entre vous qui ont pilonné chaque pied carré de cette ravine. Si elle y est, comment ça se fait que vous ne l'avez pas trouvée ?

— Y a du vrai dans c'qu'y dit là, crie un homme dans la foule.

— Et comment, qu'y a du vrai !

Le shérif lève les mains encore un coup :

— C'est bon, laissez-moi parler. Vous ne savez pas tout. La soi-disant récompense, elle n'existe pas ; elle n'a jamais existé. Vous n'êtes qu'une bande de cornichons.

Alors Pop monte sur l'estrade.

— Hou là là ! fait Murph à voix basse. Il ferait bien de se méfier.

Pop lève les mains en l'air et se met à parler, mais on n'entend pas un mot de ce qu'il dit, parce que le shérif couvre sa voix avec les haut-parleurs. Tout d'un coup, un caillou siffle dans l'air et manque d'un rien la tête de Pop.

— On va bien voir qui c'est qu'est le cornichon ! crie un homme dans la foule.

Un autre caillou siffle aux oreilles de Pop.

— Ça va faire un massacre ! chuchote Murph. Moi je file dans les bois.

Il a l'air de vouloir faire comme il dit. Tout d'un coup, il se produit un grand remue-ménage à l'autre bout de la foule, plus bas dans la pente vers la maison. Un homme arrive en courant, s'époumonant à crier on ne sait quoi et agitant quelque chose au-dessus de sa tête. Il rentre dans la foule et, en se démenant comme un fou, il se fraie un passage jusqu'à l'estrade. Arrivé là, il bondit sur les planches en agitant toujours ce truc au-dessus de sa tête. Pop regarde ce que c'est.

Et le voilà qui bondit, qui l'arrache de la main du bonhomme et qui se jette sur le microphone. Le shérif reste planté là, bouche bée, les yeux écarquillés.

— C'est le slip ! crie Pop dans le microphone. (Il l'agite en l'air pour que tout le monde le voie.) Le slip en diamants que portait Tchou-Tchou !

La foule pousse un rugissement. Pop attrape l'homme par le bras et le traîne devant le micro. Et ils bousculent le pauvre shérif pour lui prendre la place.

— Où est-ce que vous l'avez trouvé ? demande Pop. Dites-nous où vous avez trouvé ça ? Et elle ? Vous l'avez vue ? Où est-elle ?

L'homme secoue la tête. Il est à bout de souffle. Et puis, en le

regardant mieux, je m'aperçois que c'est Harm, celui à qui mon oncle Sagamore avait parlé, y a un moment. Tout en haletant, il dit :

— Là-bas... de l'autre côté du lac... peu près un kilomètre. C'était accroché... après des épines...

La foule recommence à beugler. Pop lève les mains :

— Vous voyez, les amis ! Elle y est pas, dans la ravine, peut-être ? Perdue, terrifiée, toute seulette, la pauvre petite ! Et maintenant, elle n'a même plus de cache-sexe !

Je baisse les yeux vers Murph. Il est accoudé au comptoir, son visage dans ses bras. Quand il se redresse, il secoue la tête, l'air émerveillé :

— Fiston, il me dit, quand tu seras grand, souviens-toi que c'est Murph qui a été le premier à te le dire.

— Me dire quoi ?

— Que c'est un génie. Le seul, l'unique génie qu'il m'ait jamais été donné de voir.

A présent, les braillements de la foule couvrent tout ce que dit Pop.

— On la retrouvera ! on la retrouvera !

Pop lève la main pour demander le silence. Dans l'autre main, il continue d'agiter le truc en diamants :

— ... complètement nue, il dit,... pas un soupçon de vêtement pour la protéger de la froidure. Et pour c'qui est de la récompense... Écoutez, les amis, si le shérif essaie de se défiler, c'est nous qui la paierons, la prime ! Sagamore et moi. Et pas cinq cents minables dollars. Ce sera mille dollars pour l'homme qui retrouvera la fille qui a sauvé la vie de mon petit garçon.

La foule braille encore un coup :

— Y a qu'à renvoyer ce bon à rien de shérif chez lui ! On a pas besoin de lui pour la retrouver !

Alors, mon oncle Sagamore monte lui aussi sur la scène. On l'acclame :

— Mes amis, il dit dans le microphone, ça me fait honneur et plaisir de savoir que vous êtes avec nous jusqu'au bout et faut pas trop en vouloir au shérif du fait qu'y veut pas s'donner la peine de la chercher et qu'il est trop pingre pour payer la récompense. N'oubliez pas qu'il a d'autres devoirs à remplir, faire opérer des saisies-arrêts par exemple, contre ceux qu'ont pas pu payer leurs hypothèques, faire arrêter les gens qu'avaient commis le crime épouvantable de jouer à

la passe anglaise ou de boire un coup de temps en temps, et vous pensez bien qu'il a pas le temps d'aller fouiller les marais à la recherche d'une pauvre fille sous prétexte qu'elle s'est perdue sans un brin de vêtement sur elle et qu'elle doit être tellement terrifiée qu'elle va probablement se jeter dans les bras du premier homme qu'elle va rencontrer. Les politiciens, ils ont d'autres chats à fouetter, et puis d'ailleurs la petite n'est pas une électricienne, elle est trop jeune.

La foule hurle. Mon oncle Sagamore continue :

— Voilà que le jour commence à tomber, maintenant, et ça ne servirait plus à grand-chose de retourner là-bas dans la ravine, sauf pour ceux qu'ont des lanternes ou des lampes électriques, mais restez seulement là jusqu'à demain matin et vous verrez qu'on la retrouvera. Quelqu'un les touchera, les mille dollars. Vous pouvez dormir un moment dans vos voitures, et puis y a des rafraîchissements et des attractions pour tout le monde. Je vous en remercie bien, les amis.

Je ne vois même plus le shérif sur la scène. Il est parti.

Mon oncle Sagamore descend et les pauvres filles, qui tiennent à peine debout, remontent tant bien que mal sur la scène. La musique éclate encore un coup dans les haut-parleurs et je vois Pop et mon oncle Sagamore qui remontent vers la maison. Je cours pour les rattraper et je les rejoins dans la cour.

Le shérif et ses trois adjoints nous foncent dessus, aussi vite que leurs jambes peuvent les porter. On s'assoit sur les marches de la véranda et ils se plantent devant nous. J'ai vu le shérif en colère bien des fois, mais jamais comme ça. Il tire son revolver.

Mais c'est seulement pour le donner à Booger :

— Tiens-moi ça, il lui dit, d'une voix si tendue que c'est à peine si on l'entend. Et ne me le rends pas, je ne me fie plus à moi ; jamais je n'ai tiré de sang-froid sur un homme désarmé, et je ne veux pas avoir ça sur la conscience.

Mon oncle Sagamore fait passer sa chique dans l'autre joue et frotte ses pieds nus l'un contre l'autre. Il se penche et fait craquer les jointures de son gros orteil :

— Allons, shérif, faut pas vous emballer comme ça.

— Billy, dit le shérif d'un ton écoeuré, sans se soucier de mon oncle Sagamore, tu es le seul de qui je puisse tirer autre chose que des mensonges. Quand vous êtes partis hier soir pour distribuer vos prospectus, est-ce qu'elle était avec vous dans la voiture ?

Je ne sais pas où il veut en venir :

— Non, je lui réponds. Bien sûr que non. Comment aurait-elle pu être avec nous ? Elle était déjà perdue.

Il secoue la tête :

— Très bien, il dit à ses adjoints. Ils ne l'ont pas emmenée et elle ne pouvait aller nulle part pieds nus. Donc elle est toujours par ici quelquepart. Allons-y. Et vous aussi, Sagamore. On va perquisitionner chez vous et sans mandat. Vous voulez faire des histoires ?

— Mais non, sherf, quelle idée ! Vous savez bien que je ne demande qu'à collaborer avec les forces de la loi et de l'ordre.

Il se lève. Moi, bien sûr, je les accompagne. Ils fouillent partout, dans tous les coins de la maison. Ils regardent sous les lits, dans les placards, ils fouillent la grange, la réserve à maïs, le tas de foin qu'est au-dessus, dans le garage à la camionnette, le fournil et le vieux hangar à outils et aussi dans la roulotte du docteur Severance.

A présent il fait très noir et ils s'éclairent avec leur lampe électrique. Et finalement il ne reste plus que l'arche à fouiller. On s'y rend tous. Mon oncle Finley a pendu une lanterne à une planche qu'est là-haut sur son échafaudage. Il continue à taper comme un sourd. C'est des planches neuves qu'il cloue cette fois, d'où je conclus qu'il doit toujours être en train de démolir le stand à saucisses.

En nous voyant arriver, il s'assoit sur l'échafaudage et dit en braquant son marteau sur nous :

— Oh ! non, pas un seul d'entre vous ! Ça fait des années que je me tue à vous l'annoncer, mais personne n'a voulu m'écouter. Maintenant que l'heure est arrivée, vous ne chantez plus le même couplet, eh ben !...

Son crâne chauve brille à la lueur de la lanterne. Il commence à rire, en agitant son marteau pour désigner toutes les voitures :

— Vous les voyez ? Ils ont fait des lieues pour venir jusqu'ici. Et ils sont des milliers. Regardez-les. Et vous savez pourquoi ? Parce que les pluies ont commencé, voilà pourquoi. Il pleut dans le monde entier à verse, à seaux, et l'eau monte, alors ils voudraient que je les embarque. Eh ben ! ils seront tous noyés, tous, nom de Dieu ! parce qu'ils n'ont pas voulu m'écouter. Pas la peine de me supplier. Vous perdez vot'temps et le mien aussi. Faut que j'aie fini cette affaire-là avant le jour. Vous pouvez tous aller au diable !

Il se retourne et recommence à planter ses clous.

Le shérif pousse un soupir, secoue la tête et braque sa torche à

travers les trous de l'arche. Ses adjoints et lui l'inspectent du haut en bas.

Elle n'est pas dedans. Je ne vois pas-ce qui a pu leur donner l'idée qu'elle y était. Mais faut dire qu'à l'heure qu'il est, je ne comprends plus grand-chose à rien de ce qui se passe.

On remonte vers la maison. Pop et mon oncle Sagamore s'assoient sur la véranda. Le shérif et ses adjoints restent debout. Les bacs puent toujours aussi fort, mais tout le monde est bien trop fatigué et bien trop préoccupé pour y faire attention.

— Sherf, dit mon oncle Sagamore d'un air vraiment peiné, votre méfiance me contrarie, mais c'est pas dans ma nature d'être rancunier.

Le shérif le regarde sans rien dire. Il n'a plus la force de se mettre en colère. Il se tourne vers Booger :

— On est refaits, les gars. Il ne nous reste plus qu'une chance minime : il se pourrait qu'elle soit dans une des voitures qui...

— Oh ! non, dit Booger.

— Oh ! non, dit Otis.

L'autre adjoint ne dit rien. Il n'a pas l'air très bavard. Le shérif soupire :

— Je sais. Y en a au moins trois mille. Ça prendrait jusqu'au petit jour, et nous ne tenons plus debout ni les uns ni les autres. Mais c'est la seule chance qui nous reste et si cette affaire n'est pas réglée avant le lever du jour, comparé à ce qui se passera ici, l'enfer aura l'air d'une maison de repos. La garde nationale va s'amener, ou alors ce sera les femmes et, à ce moment-là, on souhaitera que ce soit la garde nationale... ou même les fusiliers marins.

Booger frissonne. Otis frissonne. L'autre adjoint commence et puis il se ravise en pensant que ça lui demandera un trop gros effort. Alors il se contente de rouler une cigarette.

C'est bon, allons-y, ils font.

Leur torche électrique se braque dans l'autre sens et ils descendent vers le bas du champ de maïs. Moi, je me poste de façon à pouvoir les voir. J'ai l'impression qu'ils perdent leur temps. Si elle était dans une de ces autos, elle aurait bien retrouvé son chemin toute seule. Ils s'avancent tout doucement et leurs torches sont comme des lucioles lorsqu'ils braquent dans chaque voiture pour les inspecter l'une après l'autre. Je pense aux kilomètres carrés d'autos qui y a là et je suis rudement content de ne pas être shérif ou bien adjoint.

Pop et mon oncle Sagamore remontent la pente vers la kermesse ; moi je suis assis sous la véranda avec Sig Fride. Je n'ai même pas envie d'un hamburger. Je suis très fatigué et puis j'ai un peu peur, quand je pense à Miss Harrington, je veux dire Miss Caroline. Au bout d'un moment, ils reviennent, avec un autre sac plein d'argent et une lanterne. Mme Horne est avec eux ; elle aussi a l'air fatigué.

— Bon Dieu de bon Dieu ! elle fait, j'ai jamais rien vu de pareil. C'est pire que Frisco quand la flotte est en bordée.

Ils rentrent dans la maison. Au bout d'un moment, je me lève et, pour ne plus sentir l'odeur abominable, je descends un bout de chemin vers l'arche à mon oncle Finley, là où y a une petite clairière au milieu de l'embouteillage d'où on a vue sur le lac. On y est bien, avec toutes les étoiles qui brillent là-haut et la musique des haut-parleurs assez assourdie pour que ce soit joli. Je m'allonge par terre, en me tracassant toujours à l'idée qu'on ne peut pas la retrouver.

Quand je me réveille, une lampe électrique m'éclaire la figure.

— Hé ! Billy, tu ne devrais pas dormir par terre comme ça, fait la voix du shérif.

Je me redresse et puis je me frotte les yeux. Sig Fride est toujours là à côté de moi.

— Quelle heure est-il ? je demande.

— A peu près deux heures du matin. (C'est vraiment la voix de quelqu'un qui dort debout.) Tu ferais mieux d'aller te coucher.

Et il repart inspecter les voitures.

Je remonte vers la maison. La pièce du devant est éclairée, mais je vois ni Pop ni mon oncle Sagamore nulle part. Alors je traverse jusqu'au stand pour tâcher de me faire donner un hamburger. La dynamo marche toujours, ce qui fait qu'il y a de la lumière, mais la musique s'est arrêtée et les filles ne sont plus là. Les autres tentes sont fermées aussi. Ça et là quelques groupes d'hommes sont assis, mais la plus grande partie a dû aller se coucher.

Il ne reste plus qu'une seule planche du stand à hamburgers. Murph est assis sur le frigidaire en train de fumer une cigarette et de regarder mon oncle Finley en train de la déclouer à coups de marteau. Lui aussi a l'air crevé. Mon oncle Finley met la planche sous son bras et repart dans la nuit vers son arche.

Murph le regarde partir, puis il soupire et secoue la tête :

— Bon Dieu, quelle journée !

— Il ne vous reste pas un hamburger ? je lui demande.

— Un seul, il me répond. (Il se lève, ouvre le frigidaire et le sort. Il est déjà tout cuit et préparé entre les tranches de pain.) Je te l'avais gardé.

— Merci, Murph.

Je commence à le manger :

— Est-ce que vous avez vu Pop et mon oncle Sagamore ?

Il secoue la tête :

— Pas depuis minuit.

C'est drôle. Je me demande où ils peuvent bien être. Je retourne à la maison en mangeant mon hamburger et je recommence à chercher, mais ils ne sont pas là. Je reviens m'asseoir sur la véranda. Ils ont tout bonnement disparu, comme ils l'ont déjà fait deux ou trois coups en plein jour. Pendant que je suis là assis, quelqu'un s'amène dans la cour et à la lumière qui vient de la fenêtre, je vois que c'est une femme. C'est La Verne.

— As-tu vu Mme Horne ? elle demande. Ou Baby Collins ?

Je lui réponds que j'ai vu Mme Horne avec Pop et mon oncle Sagamore, il y a déjà un bout de temps.

— Moi non plus, j'arrive pas à les trouver, je lui dis.

— C'est drôle, elle fait. Ça fait des heures qu'ils sont partis.

Elle s'en retourne à la roulotte. Je traverse la cour et je recommence à chercher partout. Ils ne sont nulle part. Je passe bientôt deux heures à fouiner, à guigner partout, et je commence à être drôlement inquiet. Miss Caroline est perdue et maintenant c'est Pop et mon oncle Sagamore. Je n'ai plus personne.

Je redescends vers la grange, après quoi je remonte vers la maison et puis vers le haut de la colline où le shérif est en train d'inspecter ce qui reste d'autos. Ça fait des heures qu'il ne les a pas vus, lui non plus.

Il y a un peu de rouge qui s'annonce à l'est.

J'entends un grand remue-ménage là-haut, près de la barrière et je monte voir. Un bulldozer est en train de renverser les petits arbres de l'autre côté de la route et deux grands camions-grues dégagent les voitures. On peut circuler sur la route, maintenant. Mais où sont donc Pop et mon oncle Sagamore ?

Je redescends la pente ; et juste après avoir dépassé Murph, qui s'est

endormi sur son frigidaire, je regarde par hasard sur le toit de la maison et je vois de la fumée sortir du tuyau de la cheminée. Ils sont revenus et ils sont en train de faire frire de la saucisse pour le petit déjeuner ! Je commence à courir, et, en traversant la cour, je manque buter dans mon oncle Finley qui débouche d'un coin de la maison en portant une planche.

Je fonce dans la maison. Ils ne sont pas là. Y a personne dans la cuisine, pas de saucisses en train de frire. Le poêle est froid. Je soulève un rond et je tâte les cendres. Elles sont froides aussi. Peut-être que je deviens fou. Je passe la tête par la porte de derrière et je regarde en l'air. Pas de doute, c'est bien de la fumée qui sort du tuyau. Ça recommence comme le premier jour que j'étais là... de la fumée qui sort des cendres froides.

Je suis trop fatigué et trop inquiet à propos de Pop et de mon oncle Sagamore pour me tracasser là-dessus. Je remonte m'asseoir sur la véranda. Au bout de quelques minutes, mon oncle Finley se ramène et contourne la maison. J'entends un bruit de clous qu'on arrache et je le vois repasser à travers la cour à toute vitesse, une autre planche sous son bras. Il cavale vers son arche et je me dis qu'il doit sûrement s'imaginer que le déluge sera là avant demain matin. C'est une vieille planche toute vermoulue et je me demande d'où est-ce qu'il les tire, maintenant. Quoique ça n'a pas grande importance.

Je vois se ramener le shérif ; l'air d'un vieux, d'un très vieux bonhomme. Il s'assied sur la marche, ôte son chapeau et reste là à regarder ses pieds. Il est vidé.

— Pop et mon oncle Sagamore ont disparu, je lui dis.

Il ne fait même pas mine de m'avoir entendu.

— Eh ben ! c'coup-ci, c'est la fin de tout, il dit. Je suis fini. En arriver à être forcé de demander de l'aide parce qu'on ne peut plus faire le boulot soi-même... Il s'arrête et secoue la tête.

Là-haut, les dépanneuses dégagent des autos qui bloquent la barrière ; j'aperçois Booger, Otis et l'autre adjoint qui descendent la pente. Il fait plein jour. Le shérif se relève péniblement, l'air démoralisé, et contourne le coin de la maison, comme s'il voulait rester seul et que ses adjoints ne le voient pas dans cet état. Booger et Otis traversent la cour et s'écroulent sur les marches. Personne ne dit rien.

Tout d'un coup, le shérif débouche en bolide du coin de la maison. Ce n'est plus le même homme, il fait des bonds de cabri. Avec ça que les larmes coulent sur son visage et que de drôles de petits gargouillis lui sortent de la gorge. Otis et Booger se lèvent d'un bond.

— Qu'est-ce qui y à ?

— ... *Woug... Woug... Woug...*, fait le shérif.

Il tire Booger et Otis par leur manche de veste, ensuite il s'écarte d'eux à reculons, en montrant de "autre bras le coin de la maison.

Sa bouche s'ouvre et se referme, mais il n'en sort rien d'autre que des « ... fffttt... sssshhhhh... ». J'ai l'impression qu'il rigole ou bien alors qu'il s'étouffe et toujours ces grosses larmes continuent de ruisseler sur ses joues.

Il recommence à les tirer par leur manche de veste, après quoi, il se met à trotter un petit peu devant eux comme un chien qui cherche à vous attirer derrière lui. Il est à bout de souffle et je comprends qu'il essaie de dire quelque chose, mais ça ne veut pas sortir.

Otis et Booger se regardent. Puis Otis secoue la tête et regarde ses pieds.

— Misère ! il fait l'air d'être tout prêt à éclater en larmes lui aussi, c'est pas étonnant, après ce qu'on lui en a fait voir !

Le dentier du shérif tombe par terre et il marche dessus. Il le remet à l'envers et essaie de fermer la bouche. Il s'approche tout près de Booger, pose sa main gauche sur son épaule, l'autre toujours braquée vers le coin de la maison. On dirait qu'il veut danser. Booger fait deux ou trois petits pas en même temps que lui en se disant probablement qu'il vaut mieux ne pas le contrarier.

— *Gweufif...* fait le shérif.

Il se détache de Booger et disparaît en courant derrière le coin de la maison.

— Faut lui enlever son râtelier, sinon il est capable de se mordre, dit Otis.

Booger fronce les sourcils :

— Non. J'ai idée qu'il veut qu'on le suive.

Eh ben ! c'était ça qu'il voulait depuis le début, seulement il pouvait pas le dire. On court donc derrière la maison, passé les bacs et on retombe dans la cour.

C'est là qu'il est. A genoux dans la poussière, les mains jointes devant lui, les yeux fixés sur le mur du fond de la maison, ou du moins ce qui aurait dû être le mur du fond. Et il pleure comme un veau. Je regarde, et je n'ai jamais rien vu de pareil.

C'est comme au théâtre.

En déclouant une douzaine de planches de la cloison, mon oncle Finley a mis à jour tout un côté d'une pièce cachée dont personne ne soupçonnait l'existence. Elle a à peu près un mètre de large et court sur toute la longueur de la chambre du fond, depuis le mur de la cuisine jusqu'à ce bout-ci de la maison. Cette pièce n'a pas de porte, ni de fenêtre, mais seulement une trappe dans le plancher. Elle est fermée.

Et c'est là qu'est Pop. Et mon oncle Sagamore. Et Mme Horn et Baby Collins. Et Caroline Tchou-Tchou.

Ils dorment tous comme des souches, assis par terre, le dos contre le mur d'en face, tournés vers nous. Une lanterne toujours allumée pend à un clou au-dessus de leur tête. Ça fait drôle, qu'elle brûle comme ça en plein jour. Mon oncle Sagamore est au milieu. Mme Horne et Baby Collins appuient leur tête sur ses épaules. Et aux deux bouts, Pop et Miss Caroline dorment, l'un contre Mme Horne et l'autre contre Baby Collins. Baby Collins porte sa barboteuse et Miss Caroline une chemise à mon oncle Sagamore et une salopette à lui aussi, avec les jambes de pantalon relevées jusqu'aux genoux. Par terre, devant eux, il y a trois bocalaux à confitures.

Tout au bout, à gauche, il y a trois baquets remplis de je ne sais quoi et à droite, un drôle d'engin comme je n'en ai jamais vu. On dirait une chaudière, avec un fourneau en dessous où un peu de feu brûle encore. Par le haut, il en sort un bout de tuyau de cuivre qui fait un coude et redescend en se tortillant dans un tonneau de fer plein d'eau. Et il en ressort un tout petit bout dans le bas du tonneau, qui est recourbé comme un robinet. Et dans cette espèce de robinet, on a planté un mince bout de bois et tout le long de ce bout de bois, y a un liquide qui s'égoutte dans un bocal qui est déjà plein et déborde par terre.

Je regarde avec des yeux écarquillés le tuyau qui sort du fourneau sous la chaudière. Il fait un coude et traverse le plafond de la cuisine. C'est donc pour ça qu'il en sortait de la fumée alors qu'il y avait pas

de feu dans le poêle. C'est le même tuyau qui sert pour les deux.

Je me retourne pour regarder Booger, Otis et le shérif. Le shérif est toujours à genoux. Il s'essuie les yeux d'un revers de manche et commence à rire, puis il se remet à pleurer. Booger et Otis restent simplement plantés là et se serrent les mains. Booger s'avance, plante un doigt dans le bocal de truc qu'est sous le robinet et il y goûte. Il regarde les deux autres et fait « oui » de la tête en souriant d'une oreille à l'autre. Puis il revient et Otis et lui recommencent à se serrer les mains. Otis va prendre deux des six ou huit bocalaux qui sont par terre près de celui qui déborde. Ceux-là ont des bouchons dessus. Il les défait l'un après l'autre et goûte le truc qu'est dedans. Après ça, d'un air on ne peut plus sérieux, il fait signe que « oui » à Booger et ils recommencent à se serrer les mains. Ensuite, ils se prennent par l'épaule et ils se mettent à danser la gigue. Je n'ai encore jamais vu de pareils fous.

— Gweuff, fait le shérif.

Il désigne les baquets, la chaudière et le tuyau.

Otis et Booger se penchent, lui prennent son râtelier, le retournent et le lui recollent dans la bouche. Il s'en rend même pas compte, mais cette fois, quand il veut parler, il réussit à sortir des mots :

— Mes enfants... mes enfants...

Incapable d'aller plus loin, il recommence à rire et à pleurer tout en même temps.

— Ces cochonneries de bacs n'étaient là que pour nous empêcher de sentir l'odeur du moût, dit Booger. Et pour c'qui est de la fumée... du moment qu'elle sortait du tuyau de la cuisine, qui s'en serait soucié ? Et c'est pour ça qu'il a amené Caroline Tchou-Tchou là. Il savait bien que la puanteur des bacs couvrirait le flair des chiens. C'était le seul endroit où elle puisse se cacher en attendant qu'il ait fini de plumer tous ces sauveteurs à la manque. Et tenez (il montre du doigt le tonneau en acier)... vous voyez cette eau qui circule sans arrêt en haut du tonneau, elle vient sûrement d'une source du haut de la colline. Et le trop-plein se vide dans le lac.

« Ah ! bon, je me dis, voilà l'explication de ce coin d'eau tiède en plein milieu du lac. Et bien sûr, il n'y était que quand l'engin était en marche. » Je regarde pour voir pourquoi je n'avais jamais vu les tuyaux passer sous la maison quand je jouais avec Sig Fride et je me rends compte qu'ils passent droit dans un bloc de ciment sur quoi reposent les fondations de la maison. C'est drôlement bien fichu.

— Qu'est-ce que c'est ? je demande à Booger.

— Un alambic pour faire de la gnôle.

A présent, le shérif s'est arrêté de pleurer et de rire ; il est là debout, l'air calme et sérieux comme à l'église.

— Mes enfants, il dit dans une espèce de chuchotement, je ne crois pas que vous vous êtes bien rendu compte de la beauté de la chose. Alors écoutez-moi : vous allez battre le rappel et me rassembler tout le monde. Les huit mille personnes qui sont là. Utilisez le camion de son, les haut-parleurs et tâchez qu'ils viennent tous, sans en excepter un seul. Je veux qu'ils viennent voir ça. Vous n'aurez qu'à les faire arriver par ce côté-ci de la maison, passer là devant et s'en aller par l'autre coin. Comme tous les hommes du comté sont là, en dehors de l'alambic, du moût et de la gnôle, nous allons avoir huit mille témoins visuels.

Booger fronce les sourcils, puis il dit :

— Mais permettez ! C'est pas possible. Des témoins, vous en aurez plus qu'il ne vous en faut, mais des jurés, non, parce qu'ils seront disqualifiés.

Le shérif secoue la tête d'un air indulgent :

— Je vous l'avais dit, mes enfants, que vous ne vous étiez pas encore rendu compte de la beauté de la chose. Pour sûr que tous les hommes sont ici. Mais les femmes ?

Booger et Otis en restent bouche bée.

Un moment, je crains que le shérif ne repique une crise et ne recommence à pleurer. Il s'étrangle, les larmes coulent sur ses joues, mais il sourit :

— Comprenez-vous, mes enfants ? Comprenez-vous ? Seules les femmes sont éligibles pour faire partie du jury. Les mêmes qui n'hésiteraient pas à le lyncher tout de suite si elles pouvaient seulement lui mettre la main dessus. Les femmes des hommes à qui il vend son vitriol et qu'il plume à la passe anglaise depuis plus de vingt ans.

Booger et Otis le regardent avec les yeux de mon oncle Finley quand il voit sa Vision :

— Je n'ai jamais rien entendu d'aussi beau, dit Booger à voix basse, tout ému.

— C'est bon, mes enfants, dit le shérif. Rassemblez-les. Mais d'abord je vous demande une petite faveur. Laissez-moi dix minutes tout seul ici. Je commence à me faire vieux et jamais plus je ne vivrai un moment pareil. Je veux simplement rester là un moment, le voir un

moment de plus assis par terre, endormi, entre ses baquets de moût et son alambic. Ça me fera un beau souvenir pour consoler ma vieillesse.

Ils s'en vont. Moi, je suis très inquiet :

— Qu'est-ce qu'ils vont faire à Pop ? je demande au shérif. Et à Miss Caroline ?

Il ne semble pas m'avoir entendu. Il reste planté là, l'air rêveur, et, de temps en temps, je l'entends chuchoter :

— Magnifique !

Et aussi :

— Que c'est beau, que c'est beau, que c'est beau !

C'est seulement au bout de cinq à six minutes qu'il se retourne et qu'il me voit. Moi, il y a quelque chose qui me tracasse encore : mon oncle Sagamore avait bien pris des vêtements pour Miss Caroline, mais je la vois là avec sa vieille salopette. Je pose la question au shérif.

— Ah ! ça, il me répond... Je vais te dire : ces affaires qu'il a prises, c'est ça que les limiers flairaient et suivaient à la trace aux quatre coins de la ravine durant toute la journée d'hier. Il les avait traînées par terre derrière son mulet. Je le savais, mais je croyais qu'il avait pris une paire de ses chaussures.

En un rien de temps, une foule d'hommes commence à dégringoler du haut de la colline. Y en a déjà plein la cour. A présent, la route est ouverte et les premiers à passer, c'est trois autos pleines de journalistes et de photographes. Ils posent mille questions et prennent des tas de photos. Tout le monde s'agite, piétine, pendant que Pop, mon oncle Sagamore et les trois femmes continuent à dormir comme des loirs. Booger secoue la tête :

— Qu'est-ce qui ont dû se payer comme biture ! Au moins dix litres.

A ce moment, un klaxon nous écorche les oreilles ; un camion s'amène contre la maison et avance dans la foule. Il s'arrête juste sous le grand arbre et je vois qu'il y a plein de planches dedans et une grande pancarte sur le côté : *Staggers Bois de Construction*. A côté du chauffeur est assise une grosse femme au visage avenant qui porte une capeline. Elle descend, s'avance et reste un moment à les regarder tous les cinq, en train de dormir près de l'alambic. Ensuite elle se tourne vers moi :

— Billy ? elle demande.

— Oui, madame.

Les larmes lui viennent aux yeux et elle me prend dans ses bras :

— Pauvre petit !

Elle me soulève et me presse la tête contre sa poitrine.

— Enlevez-les de là, shérif, elle dit. Emmenez-les d'ici, et tout de suite.

— Bien, Miss Bessie, répond le shérif. Ils sont déjà partis, ou c'est tout comme.

Je suis resté à la ferme avec ma tante Bessie et c'était chouette, à part que c'était beaucoup plus calme que quand Pop et mon oncle Sagamore étaient là. J'ai fait beaucoup de pêche, je me suis entraîné à nager là où c'était pas profond et j'ai aidé ma tante Bessie à cueillir les mûres. Elle était vraiment gentille, et je l'aimais bien. Naturellement Miss Harrington, je veux dire Miss Caroline, me manquait, mais j'ai reçu une lettre d'elle où elle disait qu'elle allait bien. Après avoir témoigné au procès à La Nouvelle-Orléans, elle a trouvé du travail comme danseuse dans un cabaret de New York.

Ça, c'était en juin, quand ils ont rappelé Pop et mon oncle Sagamore, et voilà qu'à la fin d'août, il arrive un drôle de truc. Ma tante Bessie et moi, on était assis sur les marches de la véranda un après-midi, en train d'écosser des pois, quand tout d'un coup une auto du shérif descend la pente en cahotant et en traînant derrière elle un énorme nuage de fumée. L'espace d'une minute, ça me rappelle l'ancien temps et je me languis un peu après Pop et mon oncle Sagamore en me rappelant comme c'était amusant et excitant tout ce qui se passait pendant qu'ils étaient là. Mais ce n'est pas Booger et Otis qui sont dans la voiture, c'est le shérif en personne.

L'auto s'arrête ; il en descend et court vers ma tante Bessie qu'est assise sur les marches et qui le regarde venir comme si elle voyait un fou. Il se met à brailler :

— Ils reviennent !

Il ôte son chapeau et commence à le tortiller dans ses mains :

— Ils seront là demain...

Ma tante Bessie laisse tomber tous les petits pois de son tablier.

— Quoi ? Comment est-ce arrivé ? Je croyais...

Je saute sur mes pieds et je crie :

— Hourra !

Le shérif me regarde comme s'il voulait me bouffer. Ensuite il s'écroule sur les marches et secoue la tête d'un air dégoûté :

— Le gouverneur les a graciés tous les deux, sous prétexte que le procès avait été irrégulier, tout ça parce que j'avais disqualifié tous les hommes du jury et que les femmes étaient de parti pris.

Tante Bessie hoche la tête :

— Pas de doute, c'était une erreur.

Le shérif jette son chapeau par terre et s'apprête à dire un très vilain mot, mais il s'arrête juste à temps.

— Non, non, non ! il crie. C'est pas ça du tout. Ça, ce n'était que le *prétexte*.

Tante Bessie le regarde :

— Comment ça ?

— C'est ce gardien chef de malheur, bougre de tonnerre de... ! Jamais il n'a pu me sentir, et c'est le beau-frère du gouverneur. A eux deux, ils ont combiné le coup pour se débarrasser de lui et me le recoller sur le dos.

— Vous voulez dire que le gardien chef ne voulait pas de lui, là-haut ?

Le shérif se tourne vers elle et la regarde fixement :

— Bessie, y a combien de temps que vous êtes mariée avec lui ?

Elle soupire :

— J'admets que ma question était un peu naïve.

— Pour ça, oui, dit le shérif. Cette sacrée tête de lard de gardien chef de mes... a fini par en avoir pardessus la tête de voir sa prison en état de chambardement perpétuel et, d'un autre côté, il était jaloux d'eux, parce qu'ils se faisaient plus d'argent que lui, avec l'alambic qu'ils avaient monté dans la chaufferie et qui leur servait à faire de la gnôle avec des pruneaux et des pelures de pommes de terre qu'ils tiraient de la cuisine, et en plus de ça les paris qu'ils prenaient pour les courses. Et c'est pas tout, ils se sont arrangés pour vendre à une fabrique de pâtées pour chiens les taureaux de concours qu'on avait fait venir pour le rodéo annuel de la prison... Jamais on a pu savoir comment ils les avaient sortis. Notez bien que ça leur était facile de se procurer de la tôle pour les numéros d'immatriculation à l'atelier de tôlerie. Ils ont pris la voiture du gardien chef...

Ah ! vous parlez d'un chouette été qu'on a passé. Comme dit Pop, y a

rien de plus sain ni de plus fortifiant que la vie à la ferme, et plus fortifiant que la ferme à mon oncle Sagamore, y en a pas.

— On va tâcher de rester là, dit Pop, et même de ne plus jamais retourner sur les champs de courses.

Ce qui m'arrange drôlement bien. Maintenant que mon oncle Sagamore et lui sont revenus, ça commence à remuer un peu. Ils sont en train de chercher une nouvelle affaire à entreprendre, vu que le cuir n'a pas très bien rendu, et je m'attends d'un moment à l'autre à ce que ça recommence à barder.

C'est ça qu'il y a de bien dans une ferme. On ne sait jamais ce qui va arriver la minute d'après.

- 1 Hippodromes.
- 2 Autres hippodromes. Correspondent à Maisons-Laffitte...
- 3 Agence de police privée mais dont les services sont souvent utilisés par le gouvernement.
- 4 Acqueduct est le champ de courses de New York. Le gosse est en réalité dans New York, sans s'en douter.
- 5 Champ de courses du Kentucky.
- 6 Armageddon : d'après la Bible, emplacement de l'ultime combat entre les forces du bien et du mal.
- 7 Champ de courses.
- 8 Pour « shérif ».
- 9 Purgatif énergétique.